

ÉTUDE COMPARÉE
DE LA
VIE RURALE PYRÉNÉENNE
DANS LES PAYS DE PALLARS (Espagne)
ET DE COUSERANS (France)

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA
FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

PIERRE BIROT

AGRÉGÉ D'HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE
ASSISTANT A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ
DE PARIS

J.-B. BAILLIÈRE ET FILS, ÉDITEURS

19, RUE HAUTEFEUILLE, 19

PARIS

1937



Digitized by the Internet Archive
in 2026

ÉTUDE COMPARÉE
DE LA
VIE RURALE PYRÉNÉENNE
DANS LES PAYS DE PALLARS (Espagne)
ET DE COUSERANS (France)

ÉTUDE COMPARÉE
DE LA
VIE RURALE PYRÉNÉENNE
DANS LES PAYS DE PALLARS (Espagne)
ET DE COUSERANS (France)

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA
FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

PIERRE BIROT

AGRÉGÉ D'HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE
ASSISTANT A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ
DE PARIS

J.-B. BAILLIÈRE ET FILS, ÉDITEURS

19, RUE HAUTEFEUILLE, 19

PARIS

1937



PRÉFACE

Dans ce travail, j'ai essayé d'étudier la vie rurale pyrénéenne actuelle, au long d'un profil transversal suivant les vallées de la Noguera Pallaresa et du Salat, et dans le cadre de régions historiques correspondant, à peu près, au Pallars et au Couserans. J'y étais encouragé par l'exemple d'ouvrages antérieurs beaucoup plus importants quant à la surface qu'ils embrassaient, et surtout, parce que les auteurs ont cherché dans le passé les racines des phénomènes actuels : ceux de M. Sorre pour les Pyrénées Orientales et de T. Lefebvre pour les Pyrénées Occidentales.

J'ai conscience que ce tableau du versant espagnol (surtout en ce qui concerne la Zone Axiale) est très incomplet. En effet, mon enquête a été interrompue par la guerre civile espagnole, et je me suis décidé à publier, tels quels, les résultats déjà obtenus, en sollicitant l'indulgence du lecteur.

Je dois remercier tous ceux qui m'ont aidé dans cette tâche, et particulièrement M. A. Demangeon, qui m'a initié aux méthodes de la Géographie humaine et qui a été l'inspirateur de ce travail. M. Gaussen m'a fait bénéficier de sa parfaite connaissance de la Géographie botanique pyrénéenne.

Mon ami L. Solè Sabaris, de Barcelone, m'a fourni de multiples renseignements préliminaires qui m'ont aidé à comprendre la vie du Pallars. M. Pau Vila a bien voulu mettre à ma disposition une ample documentation statistique. Enfin, j'ai rencontré chez MM. les Curés, Instituteurs et Secrétaires de mairie, sans aucune exception, l'accueil le plus confiant et le plus bienveillant, auquel, en tant qu'étranger, j'ai été très sensible. Je remercie également MM. les actionnaires des Laiteries de Sort, qui m'ont facilité la visite des usines.

J'ai le regret d'avouer que, sur le versant français, la bonne volonté des personnes que j'ai dû interviewer a été moins unanime. Je n'en éprouve que plus de reconnaissance pour MM. les

Curés et Instituteurs qui, oralement ou par écrit, m'ont accordé leur collaboration. Enfin, je dois une mention spéciale à M. Tourte, directeur des Services agricoles de l'Ariège, qui, très aimablement, a mis à ma disposition les statistiques qui ont servi de base à nombre de cartes illustrant ce volume.

N. B. — Pour l'orthographe des noms de lieux espagnols, tantôt nous avons suivi la carte au 1 : 50.000 de l'Institut de Madrid, tantôt nous nous sommes conformés aux usages locaux.

GÉNÉRALITÉS

LES ÉLÉMENTS FONDAMENTAUX DE CONTRASTE ENTRE LES DEUX VERSANTS

Au long de la transversale Salat-Noguera Pallaresa, s'affirme, avec une particulière intensité, le contraste classique entre le versant Nord-pyrénéen, court et profondément incisé mais où une couverture végétale généreuse dissimule l'ardeur de l'érosion, et le versant méridional beaucoup plus large, où les rivières descendent lentement dans un relief qui devient de plus en plus heurté et coloré au fur et à mesure qu'on s'éloigne vers le Sud. Nulle part la dissymétrie du réseau hydrographique n'est aussi accusée. Au Nord de la ligne de partage des eaux, le versant français n'a que 45 km de large contre 100 km au versant espagnol. Aussi, à 4 km 1/2 de la frontière, le Salat s'est-il enfoncé à 840 m d'altitude; il faudra plus de 20 km à la Pallaresa pour atteindre cette cote.

Si on cherche à expliquer ce fait fondamental, et aussi à préciser ces impressions d'ensemble, on est conduit à définir sommairement les contrastes structuraux des deux versants. La partie centrale de la chaîne correspond à un énorme bloc hercynien soulevé, la Zone Axiale, où sont modelés les paysages de haute montagne. Elle est flanquée par deux zones plus basses où des fragments de socle ancien, satellites de la Zone Axiale mais beaucoup moins soulevés qu'elle, sont séparés par des synclinaux dans lesquels sont conservés les restes de la couverture secondaire. De part et d'autre, enfin, la couverture sédimentaire violemment plissée forme à elle seule les deux bandes les plus externes. (Fig. 1.)

La largeur et le modelé de ces différentes zones homologues sont très différents sur les deux versants. D'abord la Zone Axiale est partagée très inégalement; les 3/4 de sa surface sont drainés par la Pallaresa. Aussi, bien que pour des raisons climatiques la glaciation quaternaire ait été plus intense sur le versant septen-

trional, les formes glaciaires sont souvent plus nettes sur le versant méridional où le réseau hydrographique préglaciaire avait un profil en escalier. Au contraire, sur le versant français, la violence de l'érosion récente avait établi presque partout un profil simple très tendu et sans ruptures de pente, où la glace n'a pu accentuer des contrastes qui n'existaient pas. Alors que le glacier de la Pallaresa s'allongeait au moins sur 25 km de long, celui du Haut Salat n'atteignait pas Couflens et formait une simple langue de quelques km de longueur. Ce fait aura des répercussions considérables sur le peuplement et la vie rurale.

La zone des massifs anciens satellites présente également une dissymétrie, mais en sens inverse. Sur le versant français, cette zone est très large et constitue l'essentiel de la chaîne. Les massifs (massifs de l'Arize 1.700 m, des Trois-Seigneurs 2.200 m et du Bouirech son satellite 1.860 m) sont plus compacts et légèrement plus élevés que les massifs méridionaux (Montaña del Duque 2.000 m, Santa-Coloma 1.625 m). D'autre part, les roches de la couverture sédimentaire conservées dans les synclinaux, plus tendres et plus étendues, ont été déblayées pour donner des vallées longitudinales bien individualisées (dépression périphérique du Nord du massif de l'Arize de 300 à 500 m, dépression Alos-Massat 600-900 m, etc.). Au contraire, sur le versant espagnol, les massifs satellites sont moins bien dégagés car le développement des vallées longitudinales a été beaucoup moins poussé. D'ailleurs la largeur de cette zone n'excède pas 12 km. En revanche, elle s'individualise très nettement par rapport à la Zone Axiale parce que beaucoup plus déprimée, tandis que sur le versant français la différence d'altitude est moins considérable, et le sillon de contact moins bien dégagé.

Enfin, c'est la zone externe correspondant à la couverture plissée qui présente les contrastes les plus accusés. Sur le versant Nord, c'est une bande de collines de 12 km de large ne dépassant pas 800 m d'altitude, où les roches argileuses prédominantes donnent un aspect monotone à peine diversifié par la présence de quelques crêtes calcaires rigides. La zone homologue du versant méridional développe sur une largeur cinq fois plus grande un relief infiniment varié où la brutalité du coloris souligne la hardiesse des formes. De hautes chaînes calcaires tournent leurs corniches tantôt vers le Nord (front Nord de la Série de Pedraforca, 1.600-2 000 m), tantôt vers le Sud (Montsech, 1.600 m). Au contact même du bassin de l'Ebre, les plateaux calcaires et les barres de la zone les Sierras offrent un véritable relief montagneux bien que leur altitude absolue ne dépasse pas 1.000 m. Inversement



Fig. 1. — Carte morphologique schématique des vallées du Salat et de la Noguera Pallaresa.

1. Massifs satellites. — 2. Zone Axiale. — 3. Barres verticales. — 4. Abrupts déterminés par des flexures. — 5. Abrupts déterminés par des chevauchements (escarpements de plis-failles). — 6. Crêts et Cuestas. — 7. Vallées épaissies. — 8. Crêtes provenant du recouvrement des cirques glaciaires.

ont été déblayés au cœur de la montagne de longs sillons marneux, comme celui qui précède le Montsech vers le Sud, ou de véritables petites plaines comme la Conca de Tremp. Cette disposition du relief entraîne un contraste dont les répercussions sur la géographie humaine sont essentielles : alors que la vallée du Salat trouve, à travers les Petites Pyrénées, un accès facile vers le bassin aquitain, la vallée de la Pallaresa doit franchir plusieurs verrous rocheux; en particulier, ceux de la zone des Sierras rendent singulièrement difficiles ses relations avec le bassin de l'Ebre.

Par contre, les communications entre les deux versants sont singulièrement plus faciles que dans le reste des Pyrénées Centrales. La ligne de partage des eaux porte deux cols dépassant à peine 2.000 m, alors que, de part et d'autre, l'altitude moyenne des passages s'établit vers 2.500 m. Pour le col transversal du Port de Salau, la vigueur de l'érosion régressive du Salat et surtout de la Pallaresa est imputable au fait que la largeur des batholites cristallins de la Zone Axiale atteint ici sa valeur minima (4 ou 5 km à peine) d'où une opposition marquée avec les puissants massifs granitiques et gneissiques voisins de la Maladetta, de la Pique d'Estats et d'Andorre. Si l'on envisage le passage de Bonaigue, aboutissant à la vallée longitudinale d'Aran, il faut sans doute faire intervenir des causes plus complexes : de part et d'autre de l'auge du Val d'Aran, des surfaces d'érosion sont développées entre 2.000 et 2.300 m, fait exceptionnel dans les Pyrénées Centrales. On peut alors supposer qu'un gauchissement longitudinal à grand rayon de courbure a favorisé leur conservation et compartimenté la Zone Axiale, suivant une disposition amenant la concentration du drainage vers la vallée de la Garonne. Le double ensellement topographique ainsi façonné dans la masse compacte des Pyrénées Centrales a eu une influence considérable sur la vie des deux versants. Ils expliquent qu'au Moyen Age les relations économiques entre Couserans et Pallars se soient nouées de façon très étroites; que la frontière politique actuelle, laissant le Val d'Aran à l'Espagne, constitue encore une relique des anciennes unions douanières contractées par les vallées pyrénéennes. Enfin, on comprend le choix du tracé du seul Transpyrénéen qui doive franchir la partie centrale de la Chaîne, en reliant Lerida à Saint-Girons.

La dissymétrie climatique et ses conséquences.

La dissymétrie climatique qui oppose le versant septentrional plus humide et plus frais au versant méridional plus chaud et plus sec est un fait bien connu. Si nous cherchons à préciser sa valeur, sur la transversale Salat-Pallaresa, nous nous heurtons à une impossibilité matérielle en ce qui concerne le régime des températures. Il n'existe en effet, à notre connaissance, aucune série régulière d'observations pour le versant espagnol. En revanche, nous disposons d'un certain nombre de stations pluviométriques, toutes situées au fond de la vallée. Le profil pluviométrique comparé des deux versants exprime de façon suffisamment

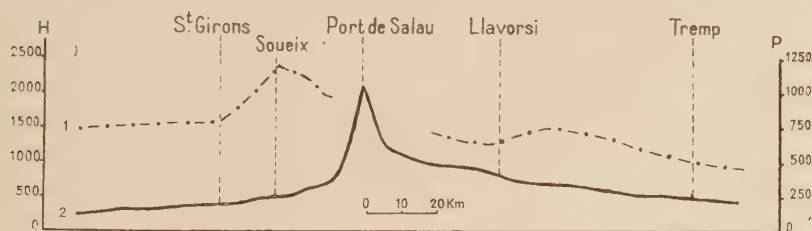


FIG. 2. — Profils altimétrique et pluviométrique comparés de la vallée du Salat et de celle de la Noguera Pallaresa (cette dernière, à partir du Port de Salau).

1. Profil pluviométrique (l'échelle des précipitations annuelles, en millimètres, est à droite). — 2. Profil longitudinal des deux vallées (l'échelle des hauteurs est à gauche).

claire l'opposition entre Couserans et Pallars. Sur le versant septentrional, les quantités annuelles d'eau recueillies varient entre 750 et 1.200 mm; sur le versant espagnol, les chiffres correspondant sont 480 et 750 mm. Les deux courbes ne s'élèvent d'ailleurs pas de façon continue. Les fonds de vallée, disposés obliquement par rapport aux vents dominants, présentent en pleine montagne des minima inattendus : ceux de Llavorsi-Esterri de Aneu pour la Noguera Pallaresa, de Couflens pour le Salat, et du Biros pour la vallée du Lez. Le contraste est accentué par la répartition de ces pluies qui, sur le versant méridional, tombent par ondées violentes et courtes. Ceci apparaît dans la comparaison du nombre de jours de pluie : Trep 70, Llavorsi 61, sur le versant Sud; Seix 146, Couflens 134, sur le versant Nord. Si, aux données pluviométriques, on pouvait combiner des données thermiques précises, la courbe de l'indice d'aridité serait sûrement encore plus dissymétrique (1)

(1) H. Gaussen, *Végétation de la moitié orientale des Pyrénées*, 1926.

Il nous faut définir brièvement comment cette dissymétrie s'exprime dans la végétation et les limites de cultures.

Un profil sommaire des zones de végétation montre que le versant Nord est couvert d'une forêt de chênes, qui occupe le fond des vallées, puis de hêtres, qui mêlés à quelques sapins, constituent le front forestier des massifs montagneux. Cette prédominance du hêtre s'explique en partie par des causes physiques (humidité atmosphérique) et aussi par des causes humaines (exploitation destructrice, à laquelle le sapin n'a pas résisté).

La végétation du versant Sud de la Zone Axiale est toute différente. Sans doute les forêts des Encantats, du Val Farrera et de la Sierra del Orri donnent une impression de luxuriance comparable à celle du Couserans, mais les espèces ne sont pas les mêmes : ce sont des sapins, moins exigeants d'humidité que les hêtres, et surtout des pins, pins sylvestres, puis pins à crochets à la limite de la forêt, qui se plaisent sous les climats secs et lumineux. Quant aux hêtres, ils ne se trouvent qu'à l'état de reliques dans quelques stations d'ombrée. Au-dessous, le chêne-rouvre est abondant sur les massifs satellites de la dépression périphérique.

Le contraste s'accroît encore dans la zone de la couverture plissée. La zone pré-pyrénéenne du versant Nord est couverte de chênes à feuilles caduques, avec quelques hêtres sur les crêtes les plus hautes. Au contraire, la zone méridionale correspondante présente un aspect de plus en plus xérophile et méditerranéen. Sur le versant Nord, une station relique isolée de chênes-verts s'accroche timidement aux rochers calcaires du Mas d'Azil (350 m). De l'autre côté de la frontière, la même essence monte jusqu'à 1.200 m sur les flancs des massifs satellites. Le long de la vallée de la Pallaresa, elle s'insinue jusqu'au cœur de la Zone Axiale (bassin d'Esterri de Aneu, 900 m). (1).

La comparaison des limites de cultures sur les deux versants n'est pas moins éloquent et a une répercussion immédiate sur l'économie rurale. Sur le versant français, l'olivier n'existe pas, tandis que sur le versant espagnol il s'élève jusqu'à 700 m dans les fonds de vallée et jusqu'à 1.100 m sur les pentes bien exposées. Le blé est cultivé jusqu'à plus de 1.500 m sur le versant Sud; il ne dépasse pas 1.000 m sur les soulans du versant Nord. Dans la Conca de Tremp (altitude 4 à 500 m), la moisson se fait le 15 juin; dans la vallée du Salat, à une altitude correspondante, elle ne commence pas avant le 15 juillet.

(1) H. Gaussen. *Sol, climat, végétation des Pyrénées Espagnoles*, 1935.

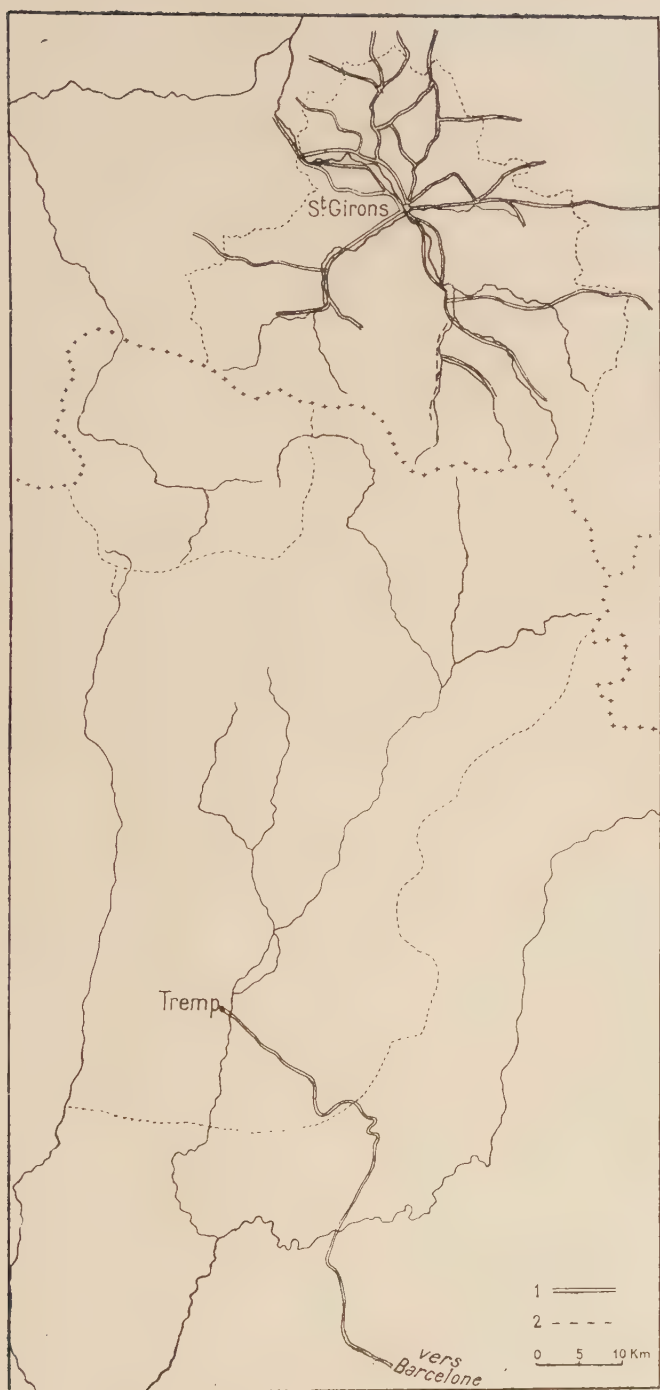


Fig. 3. — *Les Réseaux routiers français et espagnols en 1885.*
 1. Routes carrossables en toutes saisons. — 2. Routes temporairement inutilisables.

Il est impossible de clore cette brève étude des principaux facteurs conditionnant la vie rurale, sans jeter un coup d'œil sur une carte routière des deux versants; il est inutile de souligner plus longuement combien sont lâches les mailles du réseau espagnol, où un grand nombre de villages ne sont pas desservis, tandis que, du côté français, il n'est guère de hameau qui ne possède sa route au moins charretière. Il est encore plus instructif pour la compréhension des genres de vie, de consulter la même carte à la fin du siècle dernier (fig. 3). Sur le versant français, le réseau de la zone pré-pyrénéenne est déjà constitué; dans la zone montagneuse, toutes les grandes vallées sont desservies, à l'exception de celle du Salat en amont de Seix, qui n'est parcourue que par une route de viabilité incertaine. La nudité de l'autre versant est suffisamment expressive : une seule artère relie Tremp au reste de la Catalogne : ailleurs, rien que des sentiers, et ceux-ci, pour la plupart, ne sont point accessibles aux chariots, mais seulement aux caravanes de mulets. Que le relief en soit en partie responsable, on ne peut songer à le nier. Mais l'avantage du versant septentrional est dû également à la persévérance et à la prodigalité avec laquelle, depuis plusieurs siècles, le gouvernement français a pratiqué une politique de construction routière.

PREMIÈRE PARTIE

I. — Le Versant Espagnol

CHAPITRE PREMIER

GÉNÉRALITÉS

I. — GRANDES DIVISIONS DU RELIEF ET LIMITES

La région étudiée correspond essentiellement à la vallée de la Pallaresa au Nord du Montsech.

Longue de 50 km, la barrière du Montsech est constituée par un double abrupt calcaire atteignant 1.600 m et tourné vers le Sud. Elle n'est franchie que par les gorges étroites des deux Nogueras, aussi peu praticables que la montagne elle-même. Cet obstacle de premier ordre, suivi par une limite de « partido judicial », a fixé l'originalité de notre région en l'isolant du Bassin de l'Ebre.

Au Nord du Montsech s'étend la première unité de relief de notre région, la Conca de Tremp, vaste dépression complètement fermée mesurant 20 km sur 25 et cotant 400 m à peine en sa partie centrale. Cet épanouissement de la vallée de la Noguera Pallaresa est dû au facile déblaiement d'une masse épaisse de marnes garumniennes rouges et de marnes sénoniennes bleues et grises, débarrassées de leur couverture de poudingues oligocènes discordants. Elle est divisée en deux par un pli de grès créacé, s'avancant comme une proue : la montagne de Carreu. Au Sud, c'est la Conca de Tremp proprement dite : au Nord, un bassin plus petit entouré sur trois côtés par des murailles de poudingues et qu'on peut nommer Conca de la Pobla de Segur.

Poursuivons notre route vers le Nord. La Noguera et son

affluent principal, le Flamisell, se rétrécissent fortement en traversant les poudingues et les calcaires crétacés du Front Nord de la Série de Pedraforca. Au delà, nous pénétrons dans une région de bas plateaux déblayés dans les argiles versicolores du keuper, séparés par de petits massifs arrondis atteignant 1 500 m et constitués par des fragments du socle ancien. Malgré son caractère accidenté, cette zone apparaît comme une dépression périphérique par contraste avec les massifs crétacés de la Série de Pedraforca qui la précèdent au Sud et de l'imposant abrupt par où la Zone Axiale s'élève presque d'un seul jet jusqu'à 2.500 m.

Sur ce bloc ancien de la Zone Axiale, le Flamisell mord à peine. Sa haute vallée, chapelet d'ombilics lacustres creusés dans le massif granitique des Encantats, est impropre à l'occupation par l'homme. Il n'en va pas de même pour la Noguera Pallaresa dont le réseau hydrographique s'épanouit largement au Nord de la dépression périphérique. Il faut y distinguer deux sections :

a) La section aval où la Noguera est profondément encaissée dans un système de replats. Ce profil de vallée en V se suit depuis Rialp jusqu'à Escalo. Les hautes vallées affluentes de Santa Magdalena, de la Noguera de Cardos jusqu'à Ribera et, du Val Farrera jusqu'à Alins ont une physionomie analogue, avec, parfois, des pentes plus douces taillées dans des bandes de schistes moins résistants.

b) Les hautes vallées affectées par la glaciation présentent l'alternance classique de verrous et de bassins surcreusés au fond alluvial. Parmi ceux-ci, le plus remarquable est celui qui a été façonné par le glacier de la Pallaresa. Large de 1.300 m à la hauteur d'Esterri, il se rétrécit progressivement vers l'aval et s'allonge sur 10 km jusqu'à Escalo (la glace est sans doute descendue plus bas, mais son rôle topographique est resté négligeable au point de vue humain). Les flancs raides des parois en auge laissent suspendu un système de vallées affluentes dont le fond plat, aménagé par des glaciers descendus des Encantats, constitue des terroirs indépendants (vallées d'Espot et de Son del Pi). Le long de la Noguera de Cardos, la rivière relie également toute une série de dilatations dont les plus importantes ont servi de site aux champs de Ribera de Cardos, de Lladorre et de Tabescan. Le Val Farrera a subi moins profondément l'empreinte glaciaire; les profils en auge caractéristiques ne dépassent pas Alins.

Vers l'Est, aucune difficulté pour définir les limites de notre

région. Elles sont fixées par la ligne de partage des eaux avec le Sègre qui forme un monde économiquement autonome, et elles coïncident à peu près avec la limite administrative des « partidos judiciales » de Sort et de Tremp. Il n'en va pas de même à l'Ouest où le « partido » de Tremp, débordant bien au delà de la ligne de partage des eaux, s'annexe toute la rive gauche de la Noguera Ribagorzana jusqu'aux frontières de la Catalogne. C'est qu'au point de vue physique et économique la ligne de partage des eaux a beaucoup moins de valeur.

La dépression périphérique se prolonge en effet avec les mêmes caractères jusqu'à la Ribagorzana et, au delà, jusqu'en Aragon. Le col qui sépare les deux Nogueras n'a que 1.300 m d'altitude. Quant à la Conca de Tremp, elle n'est fermée du côté de l'Ouest que par la mince barrière de poudingues de la Sierra de Lleras aisément franchissable. Au Sud même, cette barrière s'interrompt et l'on passe, par une bande continue de terres cultivées installées sur les argiles garumniennes, de la vallée de la Pallaresa à celle de la Ribagorzana.

D'autre part, la Noguera Ribagorzana ne pouvait prétendre constituer une unité de vie humaine autonome comparable à celle de la Pallaresa. En effet, dans la section méridionale correspondant à celle de Tremp, la structure plus compliquée et le déblaïement incomplet des poudingues discordants expliquent que les affleurements marneux soit beaucoup plus réduits que dans la Conca et, par conséquent, que les possibilités agricoles soient plus restreintes. De même, dans la dépression périphérique, les affleurements de Keuper du secteur de la Pallaresa sont plus étendus. Dans la région de Sort, ils pénètrent même en golfe dans la Zone Axiale à la faveur d'une dislocation transversale. Cette dernière circonstance ainsi que la richesse du réseau hydrographique supérieur de la Pallaresa et la nature schisteuse du socle ancien expliquent que cette rivière dessine au cœur de la haute montagne un sillon plus profond et plus large que celui de la Ribagorzana. Aussi les cols qui la séparent du Val d'Aran (Port de Bonaigue 2.050 m) ont-ils fait du Pallars le débouché naturel de cette vallée espagnole isolée sur le versant septentrional. Au contraire la Ribagorzana ne conduit qu'à des Ports très élevés, en pleine zone granitique des Monts Maudits. Tant d'avantages réunis devaient amener la Pallaresa à capturer économiquement la Ribagorzana et cela dès le Moyen Age. Au xix^e siècle, les relations entre Lerida et Pont-de-Suert s'opéraient par Tremp et les cols faciles de la Sierra de Lleras. Encore aujourd'hui le tracé des routes trahit bien le détournement, par la Conca, des échanges

commerciaux. Aucune route ne remonte la Ribagorzana dont les seules relations avec l'extérieur empruntent une route suivant la dépression périphérique vers Pobla de Segur. Sur la rive aragonaise, une route est en construction qui doit toucher Aren, mais elle contourne le Montsech et vient de Benabarre.

La frontière que nous avons choisie suivant la ligne de partage des eaux est donc une frontière conventionnelle.

II. — LES PRINCIPAUX FACTEURS CONDITIONNANT LA VIE RURALE

Le paysage rural et la répartition des genres de vie agricoles et pastoraux qui font l'objet de cette étude sont conditionnés par un certain nombre de facteurs, les uns physiques, les autres d'ordre historique et politique.

- A) la distribution des terres arables;
- B) les limites climatiques des zones de cultures;
- C) les courants de transhumance;
- D) le tracé des voies de communication et des routes par où s'opèrent les échanges avec l'extérieur.

A. La répartition des terres arables. — La carte des terres arables montre des taches discontinues, cernées de tous côtés par le « monte », comme il est naturel dans un pays accidenté et de climat méditerranéen. Ces lambeaux s'ordonnent de la façon suivante (pl. I) :

1° Les terrains arables de la Conca de Tremp, qui constituent la plus riche région agricole et forment un ensemble assez cohérent. On peut les subdiviser en trois groupes :

a) les terres du centre de la Conca, situées à l'Est de la Pallaresa, correspondent à l'affleurement des argiles garumniennes parfois recouvertes d'alluvions quaternaires;

b) à l'Ouest de la Pallaresa, sur les pentes des collines qui ferment la Conca vers l'Ouest, les marnes éocènes et garumniennes portent des cultures, surtout là où une surface alluviale ancienne a échappé au ravinement : c'est le cas du grand cône de déjection suspendu à 150 m au-dessus des rivières actuelles, qui descend de Gurp à Talarn;

c) au Nord du barrage des grès maëstrichtiens de Talarn, les marnes sénoniennes donnent une deuxième bande de terrains tendres, recouverts d'une haute terrasse à l'Ouest du lac artificiel et de basses terrasses à l'Est.

2° Au delà des plateaux de poudingues et de calcaires, formant le Front Nord de la série de Pedraforca, s'étend la zone assez accidentée de la dépression périphérique, laissant affleurer les terrains tendres du keuper et du permo-trias. Mais ceux-ci n'affleurent pas de façon continue : ils sont traversés en effet par des massifs pierreux formés de calcaire primaire ou recouverts parfois par des poudingues, qui, lorsqu'ils sont cimentés, ne peuvent porter autre chose que du « monte ». Ceci explique la répartition des terres arables :

a) une première bande s'allonge Est-Ouest entre Sarroca de Bellera et Gerri de la Sal; elle est formée de Keuper et de poudingues mal cimentés;

b) une zone de trias pénètre en coin dans la Zone Axiale à l'Ouest de la Pallaresa, dans la région de Rialp et de Sort;

c) enfin, au débouché du Flamisell et du Mañanet, dans la dépression périphérique, la couverture de poudingues a été enlevée, et le permo-trias affleure, ce qui explique la localisation de quelques taches de terrains arables (Sentis, Iglesias, Monros).

3° *Les vallées de la Zone Axiale.* — Dans la Zone Axiale, dont la masse est à peu près homogène, les terrains cultivables ne sont plus liés à l'affleurement de roches tendres, mais à l'intensité de l'action glaciaire qui a façonné les bassins de surcreusement au fond alluvial, à la condition que celui-ci se trouve au-dessous de 1.500 m. C'est le cas pour les ombilics d'Esterri de Aneu, de Tabescan, d'Areo, d'Espot, etc., creusés profondément parce que le substratum est schisteux, mais dont les glaciers quaternaires étaient bien alimentés à cause de l'étendue des hautes surfaces voisines, conservées sur les massifs granitiques. Ainsi se sont individualisés les terroirs de petites cellules humaines montagnardes, vivant une vie indépendante. Si l'on descend vers l'aval, l'action glaciaire devient faible ou nulle, et les terres cultivables se réduisent à une mince bande occupant le fond de la vallée ou à quelques taches sur les replats (région de Llavorsi, vallée de Santa Magdalena).

Ce désavantage est contrebalancé dans une certaine mesure par la présence de surfaces pastorales sur les hauteurs.

B. Les limites climatiques des zones de cultures. —

La répartition des cultures est commandée en grande partie par celle des zones climatiques où s'opposent un climat méditerranéen à nuances continentales et arides, celui de la Conca de

Tremp, et un climat de montagne, celui de la Zone Axiale, très pluvieux sauf dans la section avant de la vallée de la Pallaresa.

La Conca de Tremp possède en effet un climat analogue à celui du Bassin de l'Ebre. Les précipitations y sont inférieures à 500 mm, tandis que dans la dépression périphérique elles dépassent à peu près partout 800 mm. Aussi les cultures caractéristiques sont-elles la vigne et l'olivier. Afin de préciser les limites de cette zone de végétation, nous étudierons la répartition de l'olivier en ajoutant quelques indications au tableau d'ensemble fourni par Gaussen (1). Sur le versant Sud de la Conca, l'arbre monte sur les pentes de Montsech jusqu'à la limite des terrains cultivables, soit 900 m environ. Mais cela ne nous donne pas la limite climatique. A l'Ouest, sur les pentes de la Sierra de Lleras et dans la région d'Alsina, les oliveraies sont fréquentes jusqu'à 1.000 m. Les frontières septentrionales sont plus irrégulières.

C'est le long de la vallée de la Pallaresa que l'olivier s'avance le plus loin vers le Nord. Au fond de la vallée l'occupation du sol par l'arbre est assez précaire, les gelées étant fréquemment meurtrières; cependant on trouve encore quelques spécimens isolés jusqu'à Rialp (725 m). Au delà, les longues gorges entre Rialp et Llavorsi ne portent aucune culture et le premier bassin alluvial qui se présente est trop élevé pour admettre l'olivier. Quoi qu'il en soit, celui-ci ne joue qu'un rôle économique insignifiant dans le fond de la vallée. Il n'en va pas de même si l'on considère les plateaux de Keuper au Sud de la dépression périphérique. A Pujol, à Peramea, les champs sont parsemés d'oliviers vigoureux, car les hivers sont moins redoutables qu'à Gerri où se font sentir les méfaits de l'inversion de température. Les arbres montent jusqu'à 1.000 m et disparaissent à la hauteur de Bretuy. De même sur la rive gauche de la Pallaresa, les hameaux de Bresca et Useu possèdent des oliviers : le dernier se trouve à 875-900 m, à l'Est d'Useu. Mais ce chiffre correspond à la limite des terrains cultivés plutôt qu'à celles des conditions climatiques nécessaires.

Dans la vallée du Flamisell l'olivier s'arrête beaucoup plus bas et à une latitude plus méridionale. Le dernier village où il couvre de larges surfaces, Serradell, appartient à la Conca. Plus au Nord il n'est plus représenté que par quelques individualités isolées qui se glissent jusqu'à Senterrada. Dans le prolongement du plateau de Keuper de Peramea, on ne le rencontre plus, bien que l'altitude oscille entre 850 m et 1.000 m. Ce phénomène peut

(1) H. Gaussen, *loc. cit.*

s'expliquer par la pluviosité plus grande de la vallée du Flamisell, signalée sur la carte de H. Gaussen (1).

Une deuxième zone de culture est celle de la dépression périphérique et du fond des vallées de la Zone Axiale. Ces vallées sont assez profondes pour qu'une véritable économie agricole de montagne ne s'y soit pas développée. Partout le blé atteint la limite des villages. Le seigle s'élève jusqu'à 1.700 m. Ceci est en accord avec les indications fournies par la végétation naturelle qui montre des chênes-verts jusqu'à Esterri de Aneu. Dans certains bassins glaciaires fermés, abrités du vent du Sud, les précipitations sont d'ailleurs peu abondantes (moins de 700 mm pour le haut Pallars) et le nombre des jours de pluie tombe à des valeurs très faibles, par exemple 61 à Llavorsi, c'est-à-dire moins qu'à Tremp. Aussi l'irrigation des cultures fourragères est-elle la règle. Les hautes collines de la dépression périphérique, dans la région du Flamisell, possèdent des prés naturels moins exigeants; car l'abrupt qui termine la Zone Axiale provoque des condensations importantes sur un front assez large.

C. Les courants de transhumance. — Les terres cultivables ne sont que d'étroites clairières perdues dans l'étendue des pâturages bons ou mauvais.

La zone de la couverture plissée n'offre en général que des pâturages médiocres établis sur des grès et des calcaires où le sol est extrêmement mince. Ceci vaut pour presque tout le versant espagnol. Rien n'est plus frappant que la solitude estivale de hauts plateaux comme la Sierra de Port del Compte, aussi élevés que les pâturages de la Zone Axiale et souvent bien arrosés, mais où les touffes d'herbes clairsemées n'arrivent pas à voiler la désolation blanchâtre de la roche. Une seule exception est constituée par les pâturages du haut Aragon, entre les vallées de la Cinca et du Rio Ara dont les prés drus se parent en automne d'iris bleus. La roche y est en effet couverte soit d'un mince manteau gréseux, soit d'une couche de loess qui a échappé au ruissellement. L'Aragon oriental et le Pallars ne possèdent pas ces avantages. Les hauts plateaux de San Gervas et du Bou Mort n'hospitalisent que des landes à buis sur leurs assises calcaires ou sur les poudingues oligocènes dont les constituants et les ciments sont également calcaires.

Le « monte » des massifs satellites, trop étroits et composés souvent de calcaires dévonien, offre en général les mêmes incon-

(1) H. Gaussen, *loc. cit.*

vénients. Seul, le massif de la Montaña del Duque possède des pâturages étendus et d'assez grande valeur sur des pentes molles de schistes carbonifères, ayant échappées à l'érosion, grâce aux corniches périphériques du Dévonien sous-jacent.

Aussi toutes ces montagnes n'ont-elles qu'une clientèle locale. Les moins élevées servent de pâturages de printemps et d'automne; elles n'ont attiré que des courants de transhumance de faible amplitude ayant leur origine dans la Conca de Tremp et la dépression périphérique.

Au contraire, les pâturages de la Zone Axiale hospitalisent en été les troupeaux de moutons venus du bassin de l'Ebre (Urgell et Monegros) qui traversent sans s'arrêter la zone des Sierras, la Série de Pedraforca et les massifs satellites. Les surfaces pastorales les plus recherchées se trouvent dans le NO de notre domaine. Alors que les montagnes du Val Farrera ne reçoivent surtout qu'une clientèle locale, celles de la haute Pallaresa, les cirques de Marimaña, les larges replats qui flanquent le massif des Encantats et la vallée évasée du Pla de Bérêt attirent à la fois les ramades du Pallars et celles d'Aragon. En automne, les courants de transhumance à long parcours se renversent et ils sont renforcés par un courant de transhumance inverse, issu des vallées de la Zone Axiale et de la dépression périphérique; mais la Conca de Tremp, moins riche en bétail et bien pourvue de pâturages d'hiver, n'y participe pas. Nous chercherons brièvement à préciser les itinéraires suivis par ces grandes migrations pastorales et à définir l'empreinte qu'elles ont laissée sur le paysage rural.

En montagne, les chemins de transhumance n'ont une physiologie bien spéciale que lorsqu'il s'agit de chemins de crête passant au-dessus des villages. Ordinairement, on les distingue des sentiers ordinaires par la multiplicité des pistes parallèles qui sillonnent les versants. Le principal courant, à destination du Bas Urgell, suit naturellement la vallée de la Pallaresa, d'abord sur la rive droite, puis sur la rive gauche où il se maintient toujours à quelques centaines de mètres au-dessus de la rivière. En principe les troupeaux n'ont pas le droit d'emprunter la grand'route, sauf lorsque les chutes de neige abondantes rendent impraticable le sentier de montagne. Dans ce cas, les bergers doivent demander préalablement l'autorisation à l'ingénieur des Ponts et Chaussées. Est-il nécessaire de dire que ces prescriptions ne sont pas suivies à la lettre?

Dans les régions cultivées, par contre, surtout dans la Conca de Tremp, le chemin de transhumance s'individualise et prend

l'aspect classique qu'on lui connaît dans l'Ibérie intérieure : une piste poudreuse de 50 à 60 m de large, la « cañada ». La Conca de Tremp est traversée par deux cañadas issues de la Pobla de Segur, au confluent de la Noguera et du Flamisell, et qui voient passer annuellement 20.000 têtes de bétail. La première suit la Pallaresa; par Villamitjana, elle s'infléchit vers Aransis pour emprunter le long éperon de calcaire éocène stérile qui l'amène jusqu'à une échancrure du Montsech : le passage de l'Hostal Roig. Auparavant elle a été rejointe par la deuxième cañada. Celle-ci traverse directement la cloison grésocalcaire de l'anticlinal de Carreu en empruntant l'ensellement qui sépare, vers 900 m, la Sierra de San Corneli de la Sierra de Carreu proprement dite. Elle franchit ensuite le reste de la Conca en utilisant autant que possible les surfaces stériles de calcaire garumnien (Mont de Conques, etc.).

L'échancrure de l'Hostal Roig, point de convergence des deux cañadas, est un passage facile dans la barrière du Montsech, vers 1.050 mètres; il correspond à une dislocation transversale du pli-faille. De là on descend aisément sur Villanova de Meyà. Pour la traversée du Montsech, ce chemin était beaucoup plus sûr que le sentier traversant les gorges redoutables des Terradets, doublées par les défilés encore plus longs et désolés qui s'étendent entre Font Llonga et Camarasa. Au contraire, au sud de Villanova de Meyà, les calcaires crétacés déjà enrobés sous les poudingues n'offrent aucun obstacle sérieux. Aussi, autour de l'Hostal Roig, auberge d'étape située dans une petite dépression marneuse garummiennne, s'installait une des principales foires de la région. Aujourd'hui elle est bien déchue de son importance, car les bergers préfèrent suivre la route de Lerida, en dépit des règlements.

A la limite occidentale de notre région, le Montsech est franchi par une deuxième cañada qui évite également les gorges des deux Nogueras et joint San Estève de la Sarga à Ager en passant à 1.500 m, presque au faite de l'escarpement. Plus au Nord, la cañada est moins bien individualisée : les troupeaux suivent habituellement la crête de la Sierra de Lleras, à la ligne de partage des eaux entre la Noguera Ribagorzana et la Noguera Pallaresa.

Cependant tout le bétail qui vient estiver sur les pâturages des hautes vallées des Nogueras et du Val d'Aran ne passe pas par la Conca de Tremp et la basse Pallaresa. Un courant, dont l'importance relative grandit, joint les steppes et les terres en friche des Monegros Aragonais à la Haute Montagne Catalane. En effet l'Urgell, en grande partie irrigué, n'admet plus que parcimonieusement les hivernants et réciproquement ses habitants se

livrent de moins en moins à l'élevage des ovins pour se spécialiser dans la production de la luzerne et des fruits. Ces troupeaux contournent le Montsech par la région peu accidentée de Benabarre, montent sur la crête aplatie de poudingues discordants séparant l'Isabena de la Noguera et formant un pont commode jeté sur les multiples accidents du substratum, puis descendent dans la dépression périphérique au Nord de Pont de Suert, avant d'aborder les premières croupes de la Zone Axiale.

D. Les routes. — Les obstacles que le relief interpose entre la Conca de Tremp, le Haut Pallars et le Bassin de l'Ebre n'ont été vaincus que très tardivement par l'équipement de routes. C'est un fait essentiel qui a sa répercussion sur les genres de vie actuels.

En 1885, une seule route joint la Conca de Tremp au monde extérieur : c'est celle qui contourne le Montsech par l'Est, là où il s'ennoie sous les poudingues du col de Comiols (1.200 m). A travers la Conca, elle suit la base des buttes éocènes résiduelles et descend vers Tremp. En 1885, elle ne dépassait pas cette ville ; tout le Nord de la Conca, la dépression périphérique et les vallées de la Zone Axiale n'étaient desservies que par des chemins muletiers ou « Cami de ferradura ». C'est une voie du même ordre qui relie Balaguer à Tremp à travers les gorges des Terradets, puis s'élève sur les plateaux de la rive droite pour contourner les défilés incisés par la Noguera au Nord de Camarasa. Dès cette époque, les relations de la vallée de la Noguera Ribagorzana avec le bassin de l'Ebre passent de préférence par Tremp, de façon à éviter la percée de la Ribagorzana à travers le Montsech, encore plus dangereuse que celle de la Pallaresa. A la fin du siècle dernier, la route commence à remonter la vallée de la Pallaresa, mais elle ne dépasse guère encore Pobla de Segur.

C'est entre 1900 et 1915 que sont construites les principales artères, en liaison avec l'aménagement des ressources hydro-électriques de la région (barrage de Tremp limitant un lac artificiel de 15 km de longueur, utilisation des lacs glaciaires de Capdella dans le haut Flamisell). De cette époque datent :

1° La route rejoignant, au col de Comiols, la route d'Artesa et desservant les principaux villages de la Conca : Isona, Conques, Figuerola, avec embranchement sur San Roma ;

2° La route remontant la vallée du Flamisell, de la Pobla à Capdella ;



FIG. 4. — Les étapes de la construction des routes dans le Pallars.

1. Routes construites avant 1885. — 2. Routes construites entre 1885 et 1915. —
3. Routes construites entre 1915 et 1925. — 4. Routes construites depuis 1925. —
5. Routes en construction ou en projet.

3° La route de la Noguera Pallaresa drainant tout le haut Pallars jusqu'à Esterri de Aneu;

4° La route Tresp-Lerida à peu près complètement aménagée à cette époque, sauf quelques passages difficiles.

Depuis 1915, le développement du réseau routier consiste surtout dans la création d'embranchements tendant à relier la Pallaresa aux vallées voisines. Parmi ceux-ci, le plus important est celui qui joint le Val d'Aran et le réseau français à Esterri de Aneu et au reste de l'Espagne, par le Port de Bonaigue (2.050 m). Cette route a été inaugurée en 1924. Pont de Suert et la vallée de la Noguera Ribagorzana sont rattachés depuis 1933 à la vallée du Flamisell par une route suivant la dépression périphérique. Dans le Haut Pallars, le Val Farrera n'est relié à la Noguera Pallaresa que depuis 1934. Ce développement continue à un rythme assez lent. Cependant s'amorcent déjà les conquêtes futures de la route. Suivant le chemin traditionnel des transhumances, une route relie Villanova de Meyà à l'Hostal Roig; elle sera prolongée jusqu'à Tresp. Entre Sègre et Pallaresa, deux transversales sont en construction: l'une entre Organya et Isona (Conca de Tresp) à laquelle il ne manque plus que quelques kilomètres pour être terminée; l'autre entre Novès et Gerri qui n'est amorcée que du côté du Sègre; elle suivra le Front Nord de la Série de Pedraforca.

La construction de ces routes a permis le développement du trafic automobile qui accapare les échanges commerciaux de la Conca et du Pallars avec l'extérieur. Ce sont des camions automobiles qui ramassent, à destination de Barcelone et de Lerida, les agneaux, les veaux et les bois de la montagne, et les vins de la Conca. Toutes les grandes artères sont desservies par des lignes d'autobus. La Pobla et Tresp sont reliés à Barcelone par un service bi-quotidien qui met la capitale catalane à six heures du chef-lieu de la Conca. Pont de Suert, la Vallée du Flamisell, la haute Pallaresa, le Val Farrera, la route Tresp-Lerida possèdent des services quotidiens. Entre Tresp et Sort, chef-lieu le plus riche de la dépression périphérique, il y a trois ou quatre départs par jour dans les deux sens. La grande ligne de Barcelone est parcourue par les voitures confortables et rapides, à trois classes, de la Compagnie Alsina-Graells, reléguant les vieux autobus grinçants sur les routes secondaires et les routes en construction où, malgré leur vétusté, ils jouent le rôle de pionniers de la circulation automobile. Les jours de foire, ils embarquent à l'intérieur moutons et poulets, tandis que les voyageurs se réfugient sur le toit.

A l'inverse de ce qui se passe en France, c'est après l'automobile que va venir le chemin de fer. La réalité ne correspond guère aux promesses fallacieuses de la carte au 1/1.000.000^e de l'Instituto Geografico y Catastral qui indique une ligne terminée jusqu'à la frontière française, traversant la Conca et le Haut Pallars. En fait, le transpyrénéen Lerida-Saint-Girons se réduit à une courte section d'exploitation dans le bassin de l'Ebre et ne pénètre pas encore dans notre région. Entre Balaguer et Tremp, cependant, la voie est entièrement construite, suivant toujours la Pallaresa; elle est prête à recevoir les rails. Au Nord de Tremp, seul le tracé a été étudié. On ne peut encore prévoir si cette ligne aura un trafic suffisant et si elle apportera quelques modifications à la vie économique du pays.

En résumé, après avoir vécu profondément isolée du reste de la Catalogne jusqu'à la fin du xix^e siècle, notre région commence à être dotée d'un réseau routier presque convenable. Cela explique et la persistance des genres de vie archaïques, et que nous assistions maintenant à leur transformation.

III. — LES RÉGIONS NATURELLES

Les caractères physiques et humains de notre région se combinent harmonieusement pour donner trois types de paysages bien individualisés.

1° *La Conca de Tremp.* — Des montagnes grises qui l'entourent, la Conca de Tremp apparaît comme une large tache de verdure, plaine méditerranéenne bien cultivée cernée par le « monte » stérile. Sur les marnes rouges et grises, les champs sont rayés par les files alternées des vignes et des oliviers, tandis que la population se rassemble en de gros villages bâtis de grès jaunes et couverts de tuiles. Dans ce paysage séduisant, les rives du lac artificiel de Tremp étirent leurs courbes élégantes, réussissant à faire oublier que nous nous trouvons en pleine Catalogne continentale.

2° *La dépression périphérique.* — Au delà des gorges du Flamisell et de la Pallaresa, le pré fait son apparition sur les pentes convexes des collines modelées dans le Trias tandis que les bois de chênes-verts et de chênes rouvres revêtent de teintes plus sévères les massifs de calcaires dévoniens et de grès permien. A mi-pente, les hameaux groupent une dizaine de maisons.

3° *La Zone Axiale.* — A partir de Rialp, nous pénétrons dans

la haute montagne avec ses pentes boisées recélant encore des ours et ses pâturages d'altitude, tandis que les villages revêtent d'ardoises leurs toits plus inclinés. L'homme fuit les gorges d'aval, peu hospitalières. Mais dans les larges bassins glaciaires d'amont, les prés et les champs de blé reparaissent. Isolées du reste de la Catalogne par le défilé de Llavorsi, les 22 communes du Val d'Aneu ont longtemps formé une confédération autonome, possédant ses privilèges propres, analogue à celle des vallées d'Andorre.

Une carte comme la Mapa Militar Itinerario, ne mentionnant que les lieux habités, indique de façon très expressive les trois groupements de population correspondant à ces trois types de paysage. Deux zones désertes s'interposent entre eux : le plateau de calcaires et de poudingues du Front Nord de la Série de Pedraforca, entamés par les gorges de l'Estret et de l'Escap del Congost, et le rebord méridional de la Zone Axiale, où la Noguera s'est profondément encaissée.

CHAPITRE II

LES GENRES DE VIE RURAUX

I. — LA CONCA DE TREMP

Le type d'économie rurale de la Conca de Tremp est essentiellement méditerranéen et agricole. L'individualité de cette petite région naturelle s'affirme immédiatement sur nos cartes économiques. Celle de la répartition des cultures et des terres labourées montre que la proportion de surface cultivée atteint sa valeur maxima dans la Conca. En même temps, on saisit du premier coup d'œil la grande étendue des vignobles et des olivettes parfois spécialisés, mais le plus souvent mélangés entre eux et aux champs de céréales (Pl. I). Dans toute la Conca, la densité de population par kilomètre carré de terre cultivée présente des chiffres particulièrement faibles, comme il est naturel dans une région purement agricole (Fig. 7). La carte de densité du bétail (Fig. 5 et 6) et surtout celle qui exprime les variations du chiffre des têtes de bétail par habitant accusent également le rôle secondaire de l'élevage dans ce genre de vie : 13 communes ont moins de un mouton par habitant; partout les densités inférieures à une tête par km² prédominent. Les cartes relatives aux bovins sont les plus expressives : 17 communes ne possèdent pas un bovin par 12 habitants; l'absence quasi complète de troupeau bovin se matérialise dans le rapport B/O entre le nombre des bovins et celui des ovins, qui ne dépasse pas 1/24^e, soit le tiers du chiffre correspondant pour la dépression périphérique et la Zone Axiale (Pl. II).

Cependant, bien des nuances sont introduites par le relief et la nature du sol, le climat et la disposition du réseau routier. Elles permettent de distinguer trois genres de vie principaux :

1° Le genre de vie des collines du pourtour de la Conca, en particulier du versant occidental, caractérisé par l'archaïsme de la technique agricole, la prédominance du blé et un développe-

ment assez poussé de l'élevage des ovins. Les 10 communes du pourtour réunissent 17.600 têtes d'ovins, tandis que les 16 communes du reste de la Conca ne totalisent que 7.100 têtes;

2° Le genre de vie de la Conca médiane et orientale correspondant au grand développement des argiles garumniennes : c'est la partie la plus riche de la Conca; l'élevage y joue un rôle presque nul;

3° Le genre de vie des villages riverains de la Pallaresa, où les terrains irrigués occupent une bonne part du territoire communal.

1° *Le genre de vie des collines du pourtour.* — C'est sur le versant occidental de la Conca que ce genre de vie est le mieux réalisé avec ses traits essentiels, économie traditionnelle fondée sur la culture du blé et accessoirement l'élevage des ovins.

Le tracé des voies de communication explique le premier caractère. A part l'embranchement de Serradell, il n'existe aucune route dans toute la région considérée, et les villages ne peuvent être atteints qu'après une marche de 2 à 5 heures à partir de la grande artère de Lerida. Les communes situées sur le versant occidental de la Sierra de Lleras sont encore plus défavorisées, car la route qui doit desservir la vallée de la Noguera Ribagorzana n'est pas encore terminée. On comprend dès lors que les échanges avec l'extérieur soient réduits au strict minimum.

D'autre part, les conditions de sol et de relief justifient le développement du troupeau ovin. Seule une petite partie du territoire des communes est cultivable : en général, ce sont des fragments de hautes terrasses, dont les lambeaux les plus étendus s'allongent à l'Ouest de Salas et entre Talarn et Gulp. Ailleurs, le sol marneux et gréseux est extrêmement raviné. Les associations végétales sont très laches et prennent parfois un caractère steppique : là règne le « monte bajo », qui n'est qu'exceptionnellement recouvert de neige en raison de sa faible altitude (entre 700 et 1.200 m), et qui offre, par conséquent, un pâturage d'hiver propice aux moutons. C'est un principe général dans toutes les communes de la Conca et de la dépression périphérique méridionale ayant conservé l'économie traditionnelle, que le chiffre du troupeau ovin reste proportionnel à la superficie des pâturages communaux utilisables pendant la mauvaise saison.

Le blé constitue la culture fondamentale. Les marnes sénoniennes et éocènes, riches en potasse, lui conviennent particulièrement. Sur les terres les moins caillouteuses, on lui associe une légumineuse appelée « esparceta », que les paysans préfèrent

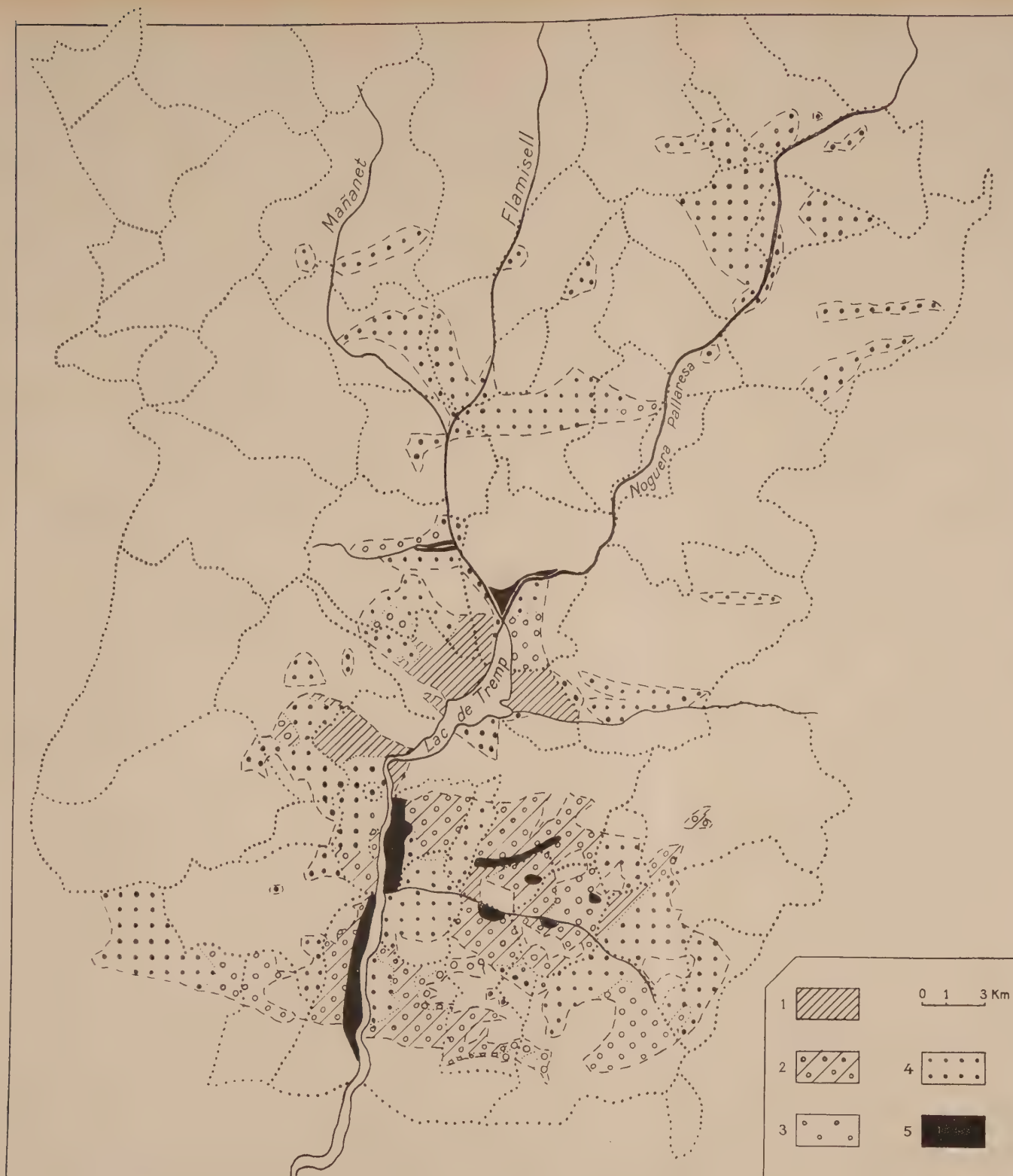


PLANCHE I

Répartition des cultures dans la Conca de Tremp et la dépression périphérique.

1. Vignobles. — 2. Vignes et oliviers mélangés. — 3. Oliveraies. — 4. Prés et champs sans cultures arbustives. — 5. Huertas.

à la luzerne, en la qualifiant de moins irritante pour le bétail. Celle-ci est semée en même temps que le blé; la première année, on récolte le grain et la paille; la seconde année, on laisse croître l'« esparceta », qui est ensuite coupée et utilisée comme fourrage ou enterrée comme engrais vert. Sur les moins bonnes terres, l'usage de la jachère bi-annuelle subsiste, mais c'est une jachère travaillée avec deux labours, un labour de printemps dit « emprima » et un labour tardif dit « mantorna ». Parfois, on utilise encore comme engrais les cendres des herbes; c'est la pratique des « hormigueros », caractéristique de l'économie agricole archaïque de l'Espagne. Au temps où écrivait Madoz (1) (milieu du xix^e siècle) c'était le mode d'engrais le plus répandu dans la Conca. Aujourd'hui, l'adjonction d'engrais chimiques a permis d'améliorer sensiblement les rendements : le blé rend 1 pour 10, contre 1 pour 6 en 1843.

Après le blé, vient l'olivier. Les arbres sont beaucoup plus robustes que ceux du centre de la Conca qui sont souvent plongés dans des brouillards glacés auxquels échappent les collines périphériques. Aussi le gel des vaisseaux, catastrophe périodique autour de Tremp, n'est-il pas redouté sur le versant oriental de la Conca. Quant à la vigne, elle n'a qu'une extension limitée. Le vin produit est de bonne qualité et titre souvent 14° (au moins pour les vignobles situés au-dessous de 700 m). Mais la production n'excède guère la consommation locale.

Avec la vente des olives, celle des agneaux et de la laine constitue la principale source d'argent frais. Mur, Gurp, Serradell, etc., possèdent des troupeaux ovins assez importants. Tous pratiquent la transhumance d'été. Pas une seule tête de bétail ne reste dans la Conca. Au mois de juin, les troupeaux partent pour la Zone Axiale en suivant le chemin de crête établi à la ligne de partage des eaux entre la Noguera Pallaresa et la Noguera Ribagorzana. Ils reviennent en septembre, accompagnés d'animaux appartenant aux gens de la montagne. L'étendue des pâturages d'hiver permet en effet l'existence d'une faible transhumance inverse. Les relations entre habitants de la Conca et montagnards prennent des formes assez variées. En général, chaque propriétaire envoie ses bêtes en un pâturage différent. Elles sont confiées pour l'été à un montagnard qui les garde moyennant une redevance de deux pesetas par tête, le « conlloc ». De même, les habitants du Haut Pallars paient une redevance pour la nourriture de leurs bêtes opérant la transhumance inverse. Mais le

(1) Madoz.

« conlloc » est plus cher, 5 pesetas par tête, parce qu'il est plus difficile de se procurer du fourrage pendant l'hiver (on emploie dans beaucoup d'étables des rameaux d'oliviers séchés); d'ailleurs, c'est l'époque où les brebis portent et demandent une nourriture plus substantielle.

Parfois aussi, un montagnard et un propriétaire de la Conca s'associent, réalisant un type de contrat original, le « mitjenca ». Le troupeau, le croît, la laine appartiennent en commun aux deux propriétaires et sont partagés chaque année. A la fin du contrat, dont la durée moyenne est de 5 ans, on partage le troupeau tout entier. Le contrat est prorogé pour un an par tacite reconduction. Le propriétaire de la Conca nourrit le troupeau pendant l'hiver, et le montagnard pendant l'été; celui-ci se charge aussi de surveiller les bêtes à leur retour dans la Conca, car le paysan n'est qu'un agriculteur et ne s'occuperait pas convenablement des brebis pendant la période délicate de l'agnelage (Décembre-Janvier). Comme dans toutes les régions d'économie méditerranéenne archaïque, l'élevage est orienté vers la production des jeunes et aussi de la laine. La tonte a lieu au mois de mai, sauf pour le bétail de la transhumance inverse qui est tondu à son retour dans la montagne, au mois de juin.

L'élevage des bovins est pratiquement inexistant et en décroissance continue. Autrefois, on les utilisait à la charrue. Maintenant, on leur préfère les mulets convenant bien à la traction dans ces terres légères, et rendant des services bien plus variés que les bœufs. Au contraire, la dépression périphérique et la montagne restent fidèles à la traction bovine.

Sur la bordure méridionale de la Conca de Tresp, on rencontre des genres de vie du même type. A San Salvador de Tolo par exemple, il existe, sur le versant méridional du Montsech, des terrains étendus impropres à la culture et ne pouvant être utilisés que comme pâturages de moutons. Mais la transhumance y revêt des formes moins variées et moins complexes. Cela résulte seulement du fait que les relations avec les pâturages d'été de la Zone Axiale sont moins directes.

Le calendrier agricole correspondant à ce genre de vie méditerranéen archaïque est très simple : de Novembre à Février, la grande occupation de toute la population est la cueillette des olives. Les hommes grimpent sur les arbres, tandis que femmes et enfants ramassent les fruits tombés. De Février à Juin, le temps est distribué entre deux séries de travaux : d'une part, la taille et le sarclage de la vigne; d'autre part, le labour des champs laissés en jachère. Le premier a lieu en Mars-Avril, c'est l' « em-

prima »; le second au début de Juin, c'est le « mantorna ». A la fin juin, paroxysme dans l'activité villageoise : c'est la moisson, puis la dépiquaison, ou « trilla », pratiquée suivant un mode très primitif. Les mulets piétinent le grain sur l'aire; ensuite, on passe le « trill », traîneau plat garni de pointes de silex. L'outillage est moins perfectionné que dans le reste de la Conca, où le « trill » est muni de pointes de fer, et que dans la Catalogne extérieure où l'épi est écrasé au moyen d'un tronc de cône en pierre, le « rodet ». Le mois de septembre, avant les labours d'automne et les semailles, marque un temps de repos pendant lequel on se déplace de « feria » en « feria » et de foire en foire.

2° *La Conca médiane et orientale.* — Entre Tremp et Isona, suivant une ellipse dont le grand axe est dirigé O.-N.O.-E.S.E., s'étendent les meilleures terres du Pallars. En revanche, les territoires communaux ne renferment que des pâturages de médiocre étendue, ce qui explique le faible développement de l'élevage des ovins. Les villages sont desservis par la route Tremp-Artesa-Barcelone, ou par de courts embranchements qui s'y rattachent, condition favorable à l'évacuation des produits agricoles. Sous ces influences, s'est constitué un type d'économie agricole méditerranéenne, spécialisé dans les cultures arbustives, bien que les céréales n'y soient pas négligées.

Le blé constitue toujours, en effet, la préoccupation essentielle du paysan. Plusieurs types de rotation sont pratiqués; l'un des plus communs dans toute la Conca est celui qui associe au blé l'« esparceta » suivant un procédé qui a déjà été décrit. Dans d'autres systèmes, on fait alterner blé-orge-blé-pommes de terre, ou blé-betterave-orge-jachère. Quelques communes, comme celle de Conques, possèdent des terrains irrigués assez étendus, consacrés aux légumes et à la luzerne. Mais les cultures d'exportation par excellence sont les cultures arbustives, et d'abord la culture traditionnelle de l'olivier, qui prédomine surtout sur les marges Nord et Est de la Conca (Abella de la Conca, Bénavent, etc.). Plus bas se trouvent les principaux vignobles; les crus de Suterranya, Palau, Figuerola de Orcau, le muscat de Llimiana, sont célèbres dans toute la province. Ils titrent couramment 15°. Cependant, la vigne a été attaquée par le phylloxéra, qui a fait son apparition en 1906, et qui continue à sévir, comme en témoigne l'aspect souffreteux des ceps le long de la route de Boixols. Beaucoup de paysans ont alors préféré arracher leurs vignes plutôt que de les greffer et les ont remplacées par des amandiers, qui depuis une dizaine d'années couvrent une étendue

de plus en plus considérable. A Isona, les amandes constituent le produit d'exportation de beaucoup le plus important. A Abella, elles ne le cèdent qu'à l'huile d'olive.

Ces différentes cultures sont d'ailleurs extrêmement mélangées. Le centre de la Conca offre un paysage de polyculture typique, qu'il est exceptionnel de rencontrer en Catalogne aussi bien réalisé sur un terrain de « secano ». Sur le plus petit champ, s'allongent, en raies parallèles, les teintes les plus diverses; une bande d'épis fait place à une file d'oliviers, puis à une rangée de ceps, mêlés à des amandiers, et ainsi de suite.

Une autre caractéristique essentielle de ce genre de vie est le faible développement de l'élevage. Celui des bovins est pratiquement inexistant (moins de un bovin au km² et pour 12 hab.). Figuerola d'Orcau, par exemple, possède un bovin pour 230 hab. La carte des ovins indique également les chiffres les plus faibles de tout le Pallars, si l'on considère le rapport de la population et du troupeau : un mouton pour 2 hab. à Figuerola de Orcau, commune tout à fait centrale, et qui ne possède que d'étroites bandes de terrain incultes, correspondant à des fragments de surfaces structurales pierreuses où affluent le calcaire garumnien. Conques, malgré le faible développement de ses terres irriguées, produit plus de luzerne que n'en réclame la consommation intérieure. Dans ces conditions, le bétail devient à peu près sédentaire; celui de Figuerola ne quitte guère l'étable.

Dans les communes du Nord-Est, la valeur du troupeau remonte sensiblement, car leur territoire mord sur le cadre rocheux de la Conca où les grès et calcaires crétacés, émergeant des argiles garumniennes, donnent des surfaces structurales couvertes seulement d'un « monte bajo », et qui ne peuvent servir que de pacages à ovins. Les déplacements du bétail restent encore assez réduits : celui d'Abella de la Conca, divisé en 3 « ramats » va pâturer sur la montagne de Carreu, qui fait encore partie du territoire municipal. A Isona, le troupeau est partagé en 5 « ramats » : deux restent autour du village; le troisième va sur le terrain de Siall annexé au territoire municipal; le quatrième se transporte sur les chaumes du village voisin de Conques; enfin, le dernier effectue le plus long parcours et monte au plateau de Bou-Mort, situé à une douzaine de kilomètres plus au Nord : il ne s'agit donc pas d'une véritable transhumance. Par là, le genre de vie des communes du centre diffère profondément de celui de la bordure occidentale.

L'élevage du porc est relativement plus important. Chaque famille en possède deux ou trois, et vend les porcelets aux foires

annuelles. Les animaux sont nourris avec du grain ou des pommes de terre.

Les villages de la Pallaresa. — Dans les villages qui s'égrènent le long de la Pallaresa, la vie rurale prend des aspects un peu différents. Elle est caractérisée par l'extension des terres irriguées. L'élevage joue un rôle un peu plus grand que dans la Conca du centre. Enfin, l'évolution récente tend à subordonner de plus en plus la culture à la fonction commerciale des petites villes-marchés bâties sur la route de la Pallaresa.

L'importance des terres irriguées apparaît si nous dressons un tableau comparatif du pourcentage qu'elles occupent dans la surface totale de la commune.

Villages de la Pallaresa.	Reste de la Conca.
Aramunt : 4.	Abella de la Conca : 0,1.
Serradell : 4,5.	Isona : 0,018.
Pobla de Segur : 3.	Orcau : 0,8.
Salas : 4.	Benavent : 0,8.
Talarn : 12.	Conques : 2,7.
Vilamitjana : 7.	Eroles : 0,7.
Suterranya : 50.	
Tremp : 40.	
Guardia de Tremp : 33.	

Dans la Conca de la Pobla, la huerta la plus ancienne est celle de la Pobla de Segur, qui occupe une superficie de 120 ha et est irriguée par 4 canaux saignant le Flamisell près de l'Escap del Congost (Echappée de la Gorge); celui « del Camps » a 6 km de long et vient irriguer jusqu'à la section inférieure de la vallée de la Pallaresa. Sur la rive droite, les terres arables de Talarn sont irriguées jusqu'à 100 m au-dessus de la vallée par un long canal qui s'approvisionne aux réservoirs de Talarn et franchit les vallées transversales au moyen de siphons. Sur la rive gauche, un simple canal de dérivation, issu du barrage retenant le grand lac artificiel, permet d'arroser toute la partie méridionale des territoires de Vilamitjana et Suterranya, portant la superficie de « regadiu » à 320 ha pour ces communes. Par contre, les travaux entrepris pour l'aménagement électrique de la région ont réduit très fortement l'étendue des basses huertas. Toute la plaine alluviale de la Conca de la Pobla a été noyée sous « l'Embalse » de San Antonio. Plus récemment, la construction d'un barrage à l'entrée de la Pallaresa a amené la submersion d'une bonne partie de la huerta de La Guardia : encore en 1936, l'eau continuait de monter, noyant les arbres fruitiers.

La majeure partie des terres irriguées appartient au type huerta. La variété des cultures dans le temps comme dans l'espace, y est extrême. A La Pobla de Segur, par exemple, deux types de rotation sont couramment pratiqués.

A. — Première année : pommes de terre plantées en Mai et maïs, mélangés dans le même champ ;

— Deuxième année : orge, semé en Novembre, mélangé avec les haricots ; on récolte l'orge, puis les haricots.

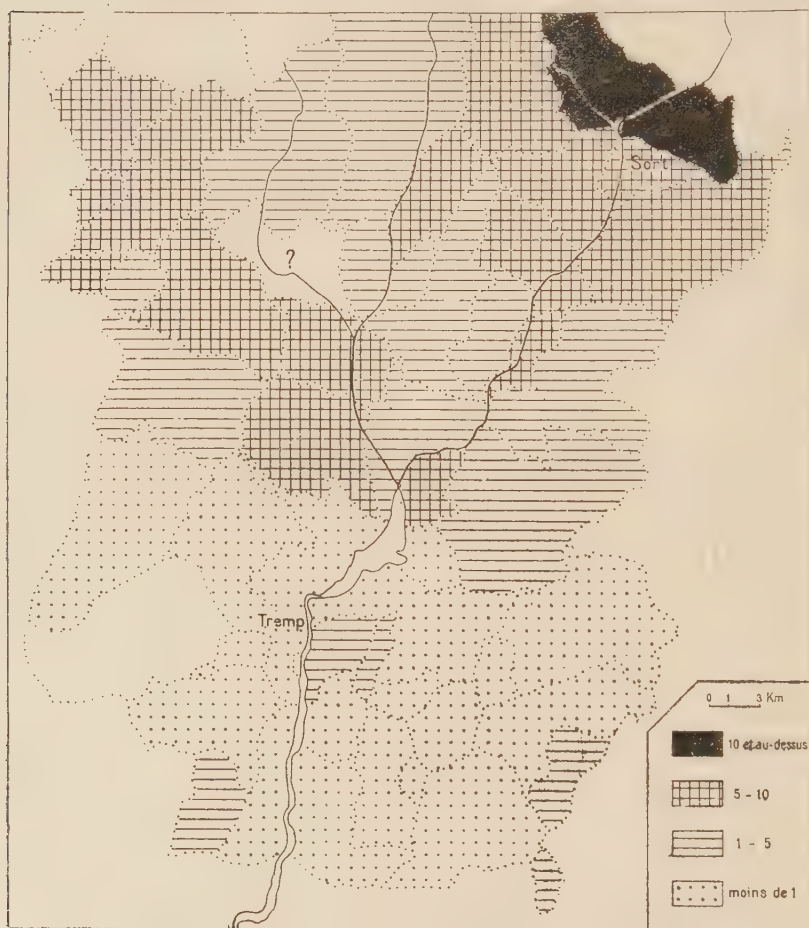


FIG. 5. — Carte de densité des bovins au km^2 , dans la Conca de Tremp et la Dépression périphérique.

Le ? est posé sur la commune de Sarroca de Bellera, qui n'a pas fourni de renseignements.

B. — L'autre type de rotation est destiné surtout à la production du fourrage :

Trois ou quatre ans de luzerne irriguée,

— puis pomme de terre,

— puis blé.

Cette forte production de fourrage entraîne un développement de l'élevage un peu plus important que dans la Conca médiane. En particulier, la proportion des bovins se relève sensiblement à Suterranya, Vilamitjana, etc. Le maïs sert à engraisser quelques porcs.

Mais le fait essentiel est que la culture est subordonnée à la fonction commerciale des agglomérations : Tremp, Talarn, Salas et la Pobla. La luzerne de la Pobla est en grande partie employée à remettre en bonne condition les mulets descendant de la montagne et qui séjournent dans la huerta quelques jours ou même quelques semaines avant d'être vendus à la foire de Salas. De même, les légumes et les fruits (pêchers de la Pobla) servent à la consommation des petits centres urbains.

3° *Comparaison avec les anciens genres de vie.* — Les genres de vie que nous venons d'étudier ne diffèrent pas radicalement des anciens genres de vie, pratiqués au début du xix^e siècle, et dont on peut se faire une idée par les statistiques et les notices de Madoz (1) (1840), ou par les descriptions de Young qui, un demi-siècle plus tôt, traversa notre région (2).

Comme aujourd'hui, la région des collines était grande productrice d'huile et de blé, tandis que dans la partie médiane de la Conca, Orcau, La Guardia, Figuerola exportaient leur vin et leur grain surtout à destination de la montagne; le vin de La Guardia se vendait jusque dans le Val d'Aran. L'infériorité de l'oléiculture de ces régions basses était déjà bien marquée. Les grands froids de 1827, 1830, 1835, avaient, en effet, tué tous les arbres sur le territoire de Tremp, Figuerola, Conques, et sur l'Ouest du territoire d'Isona, tandis qu'ils épargnaient ceux d'Abella de la Conca, Gurp, Figols, etc.

Cependant, il faut relever un certain nombre de traits aujourd'hui disparus dans cette économie ancienne. La culture intensive ne dépassait pas le domaine exigü des huertas. A. Young paraît avoir été favorablement impressionné par celle de la Pobla dont il décrit les vergers de pêchers, les champs de chanvre et

(1) Madoz, *Diccionario geografico de España*.

(2) A. Young, *Voyages en Espagne et en Italie*.

de luzerne, ainsi que les « norias » aujourd'hui disparues. Partout ailleurs, la jachère bisannuelle est la règle. En pleine Conca, A. Young a observé le fonctionnement des « hormigueros » dont les tas d'herbes recouverts de terre représentent, dit-il, « plus de 500 charretées par acre ». D'autre part, la production du seigle était presque aussi importante que celle du froment, comme le montre le tableau suivant, donnant les chiffres de production de céréales dans quelques communes du centre de la Conca, dont le terroir est pourtant renommé :

	Blé.	Seigle.	Orge.
		(En « cuarteras ».)	
Isona.....	2.500	1.500	100
Talarn.....	2.200	2.000	200
Salas.....	1.500	1.500	200

Aujourd'hui, la production du seigle est insignifiante. Cette transformation est liée au perfectionnement des procédés de culture. Les engrais chimiques sont maintenant d'un usage à peu près général, même sur les collines de bordure. Les charrues en fer, parfois les « brabants », sont employées. Enfin, dans le centre de la Conca, on note l'apparition de quelques semoirs mécaniques. Tout cela explique l'élévation des rendements. Sur les collines de bordure, le blé ne donnait pas 4 pour 1; Madoz cite comme un bon résultat le chiffre de Conques, qui était de 6 pour 1. Aujourd'hui, on relève couramment des rendements de 10 pour 1.

La diminution de la population a mis fin presque complètement aux pratiques de cultures temporaires qui étaient d'un usage fréquent au milieu du xix^e siècle. Les paysans de la zone des collines défrichaient une mauvaise pente de montagne, y mettaient le feu, semaient et récoltaient deux ou trois ans de suite, puis abandonnaient le champ temporaire qui se recouvrait de nouveau de « monte bajo ». Aujourd'hui, le besoin de terres et de grains est moins pressant; la superficie des champs labourés s'est contractée. Sur ceux-ci, la jachère nue n'occupe plus qu'une superficie assez faible, grâce à l'introduction de la culture de l'« esparceta ».

Au tableau de l'ancienne économie, un dernier trait est à ajouter, qui aujourd'hui s'est effacé : la sériciculture. Il semble résulter de la description de A. Young que celle-ci constituait la principale ressource d'argent frais. Les paysans trop pauvres pour pratiquer eux-mêmes l'élevage, vendaient leurs feuilles de mûriers. Partout cet arbuste était associé à l'olivier et à la vigne.

Selon Madoz, Tresp produisait 3 « arrobas » de soie et Talarn 22 livres. Comme dans beaucoup de pays méditerranéens, la sériciculture a été tuée par la concurrence des pays d'Extrême-

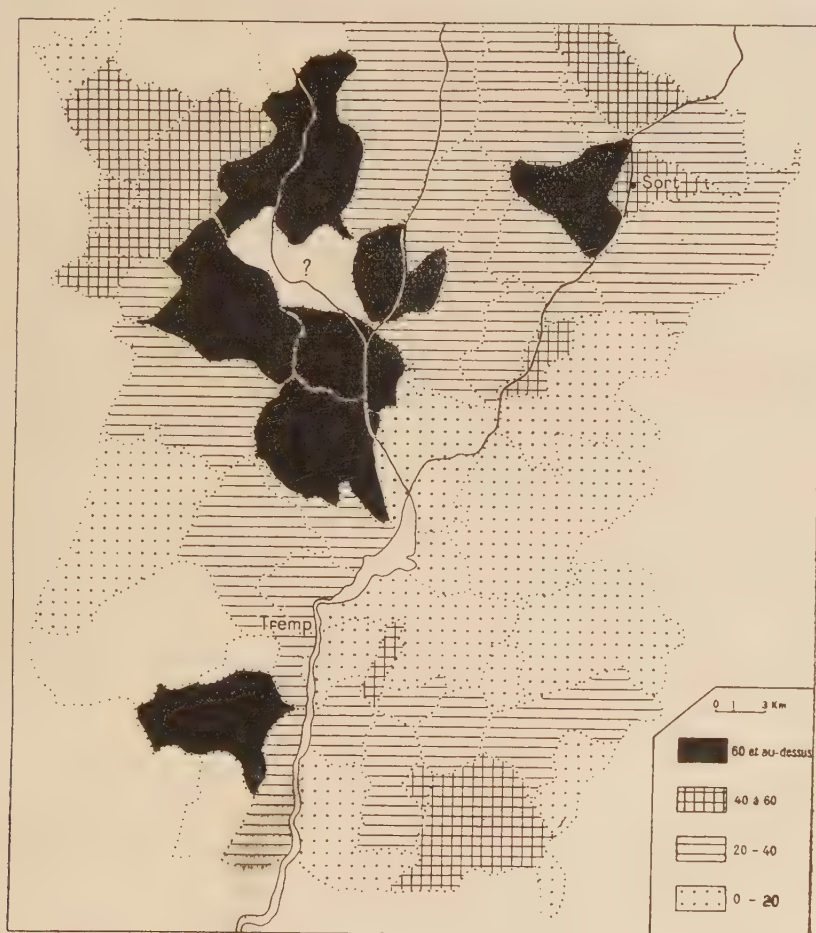


FIG. 6. — Carte de densité des ovins au km², dans la Contado de Tresp et la Dépression périphérique.

Le ? est posé sur la commune de Sarroca de Bellera, qui n'a pas fourni de renseignements.

Orient. La dépopulation a hâté l'évolution, si bien que l'élevage des « gusanos » n'est même plus un souvenir dans la mémoire des vieux paysans; seuls quelques vénérables mûriers qui ne prêtent que leur ombre le rappellent encore.

Cette zone de culture méditerranéenne semble d'ailleurs avoir

été plus étendue autrefois qu'aujourd'hui. Dans la dépression périphérique A. Young a été frappé par l'extension de la vigne, cultivée surtout en vue de l'obtention de raisins secs. La vigne et les mûriers s'avançaient même jusque dans les vallées de la Zone Axiale à la faveur d'une exposition favorable comme celle du replat de soulane de Rodès (1.100 m).

II. — LA DÉPRESSION PÉRIPHÉRIQUE

Nous rencontrons ici un type d'économie sub-pyrénéen, contrastant vivement avec celui de la Conca de Tremp. Les terres arables sont moins étendues et beaucoup plus éparpillées; on ne trouve plus d'olivettes que dans le Sud-Est (région de Peramea). Les derniers terrains de « regadio » traités en huertas, c'est-à-dire en jardins de polyculture dense, sont ceux de Pobleta de Bellvehi et de Gerri. Plus au Nord, c'est le pré qui les remplace, parfois semé d'arbres fruitiers disposés en ordre très lâche. Les légumes occupent une superficie moins importante auprès des villages.

A Llesuy, les prés et fourrages irrigués couvrent le 1/5 de la superficie cultivée; à Rialp la proportion correspondante est de 30 0/0; à Torre de Capdella, de 20 0/0; à Monros, de 25 0/0; à Bènès la superficie des prés dépasse celle des terres semées en céréales.

Tous ces traits annoncent que nous sommes à la limite du monde méditerranéen; c'est ce qu'expriment aussi les cartes du troupeau. Dans toute la dépression périphérique, l'élevage des ovins est important (toujours plus de 1 mouton par hab.). Mais la carte des bovins est la plus significative. La majorité des communes possède plus d'une vache par 5 hab. et 7 d'entre elles plus d'une vache par 2 hab. La carte de densité de la population par kilomètre carré de terre arable donne des chiffres très élevés, ce qui montre bien que l'élevage prend le pas sur la culture pour assurer la subsistance du paysan (Fig. 5, 6, et Pl. III).

Cependant, plus encore que dans la Conca de Tremp, les genres de vie sont infiniment nuancés. Dans le Sud, subsistent encore les influences méditerranéennes. D'autre part, l'inégal développement des voies de communication explique que l'économie agricole soit plus ou moins évoluée suivant les régions; tous les stades y sont représentés, depuis les formes les plus modernes (élevage intensif des bovins de la région de Sort) jusqu'aux plus archaïques (vallée du Mañanet, montagnes calcaires de la périphérie) : à cet égard, la distinction essentielle est celle qui sépare

la vallée de la Pallaresa, plus évoluée, des vallées du Flamisell et du Mañanet, encore attachées aux formes traditionnelles. Cela

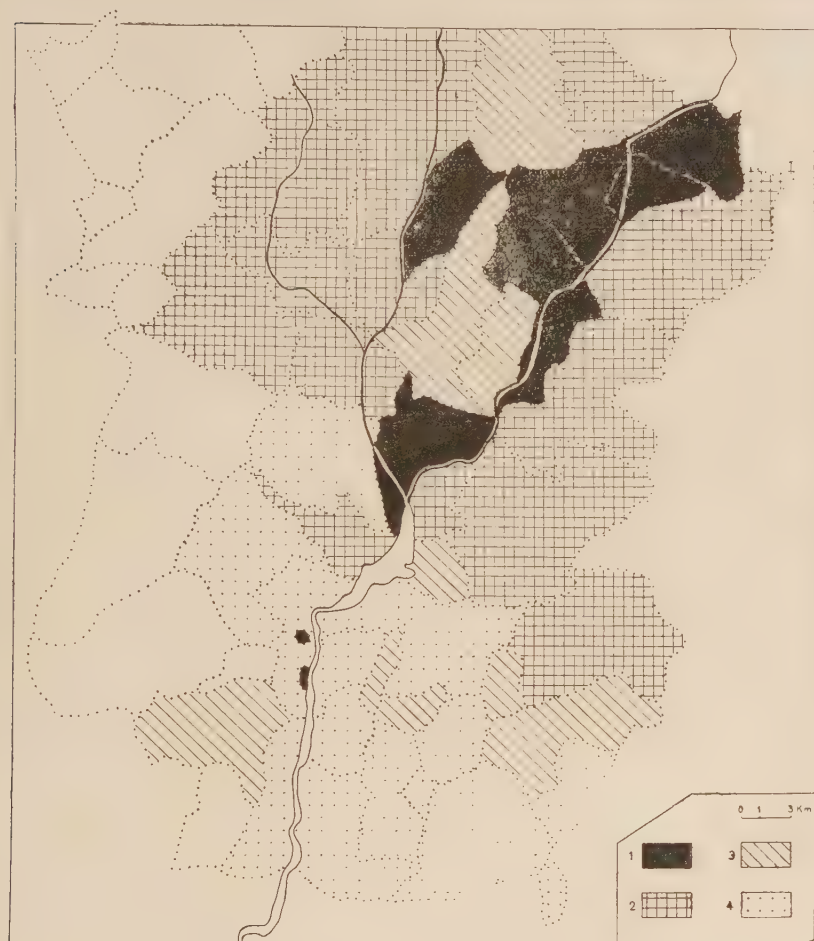


FIG. 7. — Carte de la densité de population par km² de terres arables, dans la Conca de Tremp et la Dépression périphérique.

1. Plus de 120 habitants au km². — 2. De 80 à 120 habitants au km². — 3. De 40 à 80 habitants au km². — 4. Moins de 40 habitants au km².

apparaît dans les statistiques : 11 communes de la vallée de la Pallaresa totalisent un troupeau de 17.400 ovins et 3.000 bovins, soit un rapport B/O supérieur à 1/6, tandis que 7 communes des vallées du Flamisell et du Mañanet réunissent plus d'ovins (18.000) mais moitié moins de bovins (1.500), soit un rapport

B/O de 1/12 seulement. La vallée de la Noguera constitue en effet une ancienne voie de passage, ce qui a orienté le paysan vers une économie moins fermée; le réseau routier date déjà d'une trentaine d'années. Au contraire, les vallées du Flamisell et du Mañanet entament à peine la masse de la Zone Axiale et ne mènent nulle part : le réseau routier encore très incomplet est de construction beaucoup plus récente.

Sous ces influences multiples, s'individualisent 4 genres de vie principaux, qui, parfois, se compénètrent et se superposent :

1° L'élevage intensif de la région de Sort;

2° Le genre de vie à influences méditerranéennes qui règne dans le plateau de Keuper du Sud, avec deux variantes, qui s'expriment dans les cas de Pobleta de Bellvehi et de Peramea;

3° Le genre de vie traditionnel des vallées du Flamisell et du Mañanet à transhumance importante;

4° Le genre de vie complètement fermé des montagnes calcaires, sans transhumance.

1° L'élevage intensif de la région de Sort. — La vallée moyenne de la Pallaresa, dans les environs de Sort, est caractérisée par l'installation récente d'un genre de vie fondé sur l'élevage intensif des bovins et subordonnée à la demande d'une industrie laitière.

Dans ces dernières années, deux usines de laiterie ont été fondées à Sort. D'abord une coopérative datant de 1932 et traitant 1.200 litres par jour. L'autre, œuvre d'une société anonyme par actions, bien que née seulement en 1935, manifeste déjà une activité plus grande et traite 1.500 litres de lait par jour; elle estime la capacité de production de la vallée à 15.000 litres. L'usine fabrique du beurre (environ 3.000 kg par an) et du fromage (de 7 à 10.000 kg) sous deux espèces différentes : une imitation de « Hollande » et un fromage à chair blanche dont la composition est déterminée par la tradition locale.

Ce débouché pour la production laitière a entraîné la transformation de l'économie agricole. On réserve de plus en plus les meilleures terres aux prés naturels et artificiels. Les prés naturels, convenablement irrigués et munis d'engrais, peuvent donner deux coupes de foin annuelles (au lieu d'une autrefois) ce qui fournit, outre la quantité, une herbe plus tendre convenant mieux aux vaches. D'autre part, les champs de luzernes gagnent en extension et se substituent aux céréales. De la sorte, on récolte assez de fourrage pour nourrir les vaches, même pendant l'été,

si bien que, dans ce type d'économie, la transhumance est supprimée pour les bovins. Cette transformation a d'abord été l'œuvre des grands propriétaires qui ont spécialisé leurs exploitations. Telle ferme importante des environs de Sort possède un troupeau de 60 vaches de race suisse, nourries de luzerne et de farine de qualité inférieure. Mais les petits propriétaires, entraînés par l'exemple, commencent à suivre le mouvement. Une brève statistique des fournitures de lait permet d'apprécier l'extension de ce nouveau type d'économie. En laissant de côté, pour le moment, les vallées de la Zone Axiale, nous constatons que la grande région productrice s'étend sur les pentes de trias situées à l'Ouest de Sort : Montardit, 300 litres; Rialp, 200 litres; Altron, 200 litres; Llesuy, 100 litres. Au delà des gorges de la Montaña del Duque, la zone de Peramea-Gerri commence à apporter sa contribution avec 50 litres quotidiens.

Nous assistons donc à la naissance de l'élevage intensif, ce qui nous permet de mieux préciser les causes du phénomène.

a) La région de Sort, par son sol argileux et son climat, convient particulièrement aux prés. Ceux-ci s'étagent sur les longues croupes de trias, ce qui a rendu nécessaire, sur les plus élevés, la construction de « corrales » analogues aux « granges » ariégeoises;

b) La région touchée en premier lieu se trouve à proximité d'une grande voie de communication, la plus ancienne de toute la dépression périphérique, qui assure l'évacuation facile des produits vers Barcelone;

c) Il existait antérieurement une petite industrie fromagère, écoulant déjà ses produits au dehors (les fromages de Llesuy ont une renommée très ancienne)). De tous temps la technique pastorale a été plus avancée; on y pratiquait même l'irrigation des hauts pâturages de montagne.

d) La présence de moyens et grands propriétaires, plus instruits et mieux pourvus de capitaux, a permis d'acheter des engrais, un troupeau sélectionné, et de fonder des usines;

e) De toutes les vallées du Pallars, celle de Sort est la plus proche de la Seu d'Urgell. Or, ce sont les laiteries de la Seu qui ont donné l'exemple. Elles laissent d'ailleurs loin derrière elles, encore, les usines de la Pallaresa, puisqu'elles manufacturent quotidiennement 25.000 litres de lait.

Si l'on s'écarte de la région de Sort, où l'élevage intensif est réalisé à l'état pur, on rencontre des types d'économie rurale

plus ou moins archaïques et plus ou moins mélangés d'éléments méditerranéens. Nous allons en décrire quelques spécimens.

2° Les genres de vie à influence méditerranéenne. —

A. *Le plateau de Peramea, un type complexe à forte influence méditerranéenne.* — Sur le plateau du keuper dominé par le Front Nord de la Série de Pédraforç, on retrouve un genre de vie complexe, rappelant par plusieurs traits celui de la Conca, et qui d'autre part commence à être pénétré par l'élevage intensif. Comme dans la Conca, le blé couvre des étendues importantes. Les habitants de Peramea s'enorgueillissent du poids du grain qui est, disent-ils, supérieur à celui des autres villages de la dépression périphérique : 68 kg à l'hectolitre au lieu de 62. Toutes les terres arables sont couvertes d'oliviers disséminés. La production d'huile est suffisante pour assurer le fonctionnement du moulin pendant 2 mois par an. L'élevage des ovins est plus important que dans la Conca et a une part relative comparable à celle du reste de la dépression périphérique. Mais seule la transhumance d'été est pratiquée, du 24 juin au 1^{er} octobre. Les ovins montent aux pâturages de la Zone Axiale, situés sur le territoire de Llesuy et d'Espot. Le trajet dure deux jours. Pendant l'hiver, par contre, ils ne quittent pas le territoire communal où ils trouvent en quantité suffisante du fourrage et des pâturages non couverts de neiges. L'absence d'une transhumance d'hiver est aussi un trait bien méridional.

Ces dernières années ont été marquées par l'apparition encore timide de l'élevage intensif. Pendant l'hiver, les trois-quarts des familles envoient chacune 1 ou 2 litres de lait à Gerri où les camions de la société laitière viennent le ramasser, tandis que, l'été, beaucoup de vaches sont encore expédiées aux pâturages de la Zone Axiale. On commence à réserver les meilleures terres à la production du fourrage; c'est ainsi que deux types de rotation sont pratiqués.

a) la rotation classique, une année de blé, une année d' « esparceta ».

b) la rotation nouvelle. Pendant 6 ou 7 ans de suite, luzerne (qui donne 5 coupes par an depuis le début de mai jusqu'au mois d'octobre). Puis la terre porte de l'orge deux années de suite avant d'être semée de nouveau en luzerne. Mais pour développer la production du fourrage, il serait nécessaire de pouvoir irriguer sur une plus vaste échelle. Les conditions physiques n'y sont pas favorables, les terres arables étant situées sur le dos de crou-

pes planes entaillées par des vallées profondément encaissées. De là le projet de capter les eaux de l'étang de Cavestanys qui remplit une cuvette de tassement du keuper salifère. On estime que l'on pourrait alors entretenir à demeure un troupeau de cinq cents têtes. Une autre condition serait l'amélioration des voies de communication. Pour transporter les engrais chimiques nécessaires au chef-lieu de l' « ayuntamiento », depuis Gerri jusqu'au village, il ne faut pas moins de deux jours de navette en employant toutes les bêtes de somme. Aussi demande-t-on la construction d'une route joignant Gerri à Pobleta de Bellvehi et desservant cette petite région naturelle : le couloir de Keuper qui s'interpose entre le Front Nord de la Série de Pedraforca et les premiers affleurements du socle ancien. Les paysans les plus riches et les plus avisés soutiennent énergiquement ces revendications et, dans l'attente de l'exécution des travaux, ils achètent de jeunes génisses.

Dans cette région nous sommes donc à la limite de deux genres de vie qui interfèrent : à la limite du monde méditerranéen pour des raisons physiques, à la limite de la zone d'élevage intensif pour les raisons humaines (rayon d'action des routes actuelles et des travaux d'irrigation).

Ces deux types d'économie agricole se superposent, d'ailleurs, plus qu'ils ne se compénètrent, puisque leurs adeptes se recrutent dans des milieux sociaux différents.

B. *Le Bas-Flamisell*. — Les influences méditerranéennes y sont encore très sensibles.

Pobleta est le dernier village qui possède une véritable huerta de type méditerranéen. Les autres traits de son économie sont ceux de la dépression périphérique avec un élevage de type traditionnel. Les bovins y sont assez nombreux, car dans la dépression périphérique aux terres fortes, le bœuf se substitue au mulet pour les labours.

Chaque famille possède une ou deux vaches, mais le lait est réservé à la consommation familiale et surtout aux veaux, car la production des jeunes est la principale spéculation. En été, une grande partie des vaches montent dans les pâturages de Capdella. En hiver elles sont nourries au village, grâce aux ressources en fourrage qui sont assez abondantes. Sur les terrains irrigables on pratique une alternance de cultures analogues à celle de Peramea : une année de blé, quatre années de luzerne, une année d'orge et ainsi de suite.

Cette abondance de fourrage explique les modalités du déplacement des ovins. En été ceux-ci montent sur les pâturages de Capdella et Llesuy. En hiver ils restent en grande majorité au village; deux ou trois cents têtes à peine (15 à 20 % de l'effectif total) vont hiverner dans la Conca de Tresp. Ceci est encore un trait méditerranéen : par là, Pobleta de Bellvehi fait transition entre Peramea et le reste de la dépression périphérique à forte transhumance d'hiver. D'ailleurs le chiffre absolu de ce troupeau ovin, comme à Peramea, n'est pas très élevé et proportionné aux ressources en pâturages d'hiver propres à la commune. (1.500 têtes à Pobleta, 1.400 à Montcortès, moins de 800 à Peramea). Par là aussi se marque la transition entre la Conca et les villages sub-montagnards.

3° Les vallées du Flamisell et du Mañanet. — C'est là que le genre de vie de la dépression périphérique a le mieux conservé son caractère traditionnel : important élevage des ovins à double transhumance (le déplacement d'été ayant moins d'envergure que celui d'hiver), élevage des bovins orienté vers la production des jeunes; culture du blé en quantité presque suffisante pour la consommation locale; enfin un trait déjà montagnard, car les champs montent jusque vers 1.500 m, culture des pommes de terre de qualité.

La vallée du Flamisell, qui possède une route conduisant à la centrale électrique de Capdella, est la plus riche. Le blé alterne dans les meilleurs champs avec les pommes de terre, mais la quantité de grains produite est en général insuffisante. Sur les champs plus élevés, il est remplacé par le seigle. Tout le terrain de « regadio » est en prés. La ressource essentielle est celle de l'élevage des ovins : ceux-ci montent pendant l'été dans les pâturages de Capdella : ils n'ont à effectuer qu'un court déplacement, 10 à 15 km. Au contraire, le transhumance d'hiver conduit le bétail jusque dans les plaines de l'Urgell et, plus loin encore, sur les steppes et les chaumes de l'Aragon. C'est un courant de 4 à 6.000 têtes qui descend ainsi la vallée à chaque automne. Pour le déplacement d'été les animaux sont rassemblés par grosses ramades, comprenant de 1.000 à 1.200 têtes, et faciles à manier sur les vastes pâturages de montagne. Au contraire, le troupeau de descente est divisé en une multitude de détachements ne dépassant pas 200 unités et commandés par un seul berger. Ceci s'explique par le souci d'éviter le congestionnement des voies de circulation dans un pays peuplé, et aussi, parce que les pacages d'hiver dans la plaine cultivée sont de plus en plus



PHOTO I

Gerri de la Sal et la vallée de la Pallaresa. — Au premier plan à gauche, le village et les salines. Au deuxième plan, un massif satellite de calcaires dévoniens entaillé par la rivière. Vue prise vers le nord.



PHOTO II

Le bassin glaciaire d'Esterri de Aneu, vu vers l'est. — Sur le fond remblayé, « open-field » autour du village. Sur les premières pentes au fond et à droite, fragments de bocage.

réduits et disséminés. D'autre part, en pays civilisé, le berger n'a pas à redouter la solitude.

Quant aux vaches, elles vont toutes à la montagne en été et restent au village pendant l'hiver. Le lait d'été n'est utilisé que pour la fabrication d'un grossier fromage de berger.

En somme, la construction de la route et de la centrale électrique n'a guère modifié l'économie du pays. La présence d'un contingent nouveau d'ouvriers consommateurs a amené de l'argent frais aux paysans qui vendent mieux leurs pommes de terre et leurs volailles, mais elle n'a pas bouleversé l'ancien genre de vie.

La vallée du Mañanet, surtout la vallée supérieure, présente des traits plus archaïques encore. La route de Pont-de-Suert ne remonte, en effet, qu'à quelques années et la section amont de la vallée ne possède qu'un chemin muletier en dépit des indications optimistes de la carte au 1/50.000.

Dans cette dernière région, la seule culture donnant lieu à quelque exportation est celle des pommes de terre. Le blé suffit, bon an, mal an, à la consommation locale malgré l'exiguïté de la terre arable. Celle-ci est divisée en deux parts. Les meilleures terres portent alternativement du froment et des pommes de terre. Les champs les plus caillouteux donnent du blé pendant un an puis sont laissés en jachère l'année suivante.

Les ovins sont soumis à une double transhumance à grand déplacement. L'été ils vont jusque dans le Val d'Aran par-dessus les Colls de Bohi, dédaignant ainsi les pâturages tous proches du haut Mañanet; ceux-ci sont loués aux troupeaux d'origine aragonaise. L'hiver, ils descendent en Urgell dans les mêmes conditions que ceux du Flamisell mais en moins grand nombre (1.500 têtes seulement). Quant aux vaches, elles ne montent, l'été, que dans les montagnes du haut Mañanet.

Les procédés de culture trahissent la même impression d'archaïsme. Un bon nombre de charrues sont encore en bois. A Iglesias, on avait acheté une faucheuse mécanique. Mais, aux premiers essais, elle fut détériorée par des mains inexpérimentées et rouille maintenant dans un pré.

4° Le genre de vie des montagnes calcaires. — Sur les montagnes calcaires du pourtour, en particulier celles de la Série de Pedraforca, la vie rurale a réussi à prendre racine, accrochée à quelques lambeaux de terres cultivables. La structure hétérogène fait affleurer des bancs argileux entre deux masses calcaires. Là vient s'installer un hameau ou une ferme

nécessairement à l'écart des voies de communication. La médiocrité des pâturages sur les massifs voisins empêche toute spécialisation dans la vie pastorale. La vie y est comme recroquevillée sur elle-même. Le paysan ne participe plus ni aux courants commerciaux ni aux mouvements pastoraux. Prenons par exemple le cas de Buseu, misérable hameau situé vers 1.300 m au contact du massif calcaire primaire et des calcaires crétacés de la Série de Pedraforca. Sur un replat, quelques champs de blé suffisent à la consommation locale. Les pommes de terre sont de bonne qualité et on en vend quelques paniers « quand il a plu suffisamment ». Cinq ou six bovins ne servent guère qu'à tirer la charrue. Les ovins, élevés pour le croît, restent toute l'année sur le territoire municipal, en raison de leur faible nombre. En hiver, le bétail pâture autour du village; en été, il s'élève de deux ou 300 m sur les pentes de la Montaña del Duque et redescend chaque soir au village. Il n'y a donc ni vie pastorale ni transhumance.

Ce type de hameau se dépeuple très rapidement. A Solduga, il ne reste plus qu'une vieille femme obstinée. La terre est alors exploitée par les habitants du village d'en bas. La maison devient une habitation temporaire où ils remettent leurs outils. Les champs élevés sont consacrés uniquement à la culture des pommes de terre produit d'exportation. Chaque année, le paysan vient passer quelques jours dans l'habitation temporaire pour sarcler et épierrer le champ, puis pour récolter les tubercules.

III. — LES VALLÉES DE LA ZONE AXIALE

Le genre de vie de ces vallées est caractérisé par la prédominance de l'élevage, bien que les fonds de bassins fluvio-glaciaires offrent une superficie de terres arables assez étendue. Les mouvements de troupeaux pendant l'été se font surtout en hauteur; en hiver, c'est une transhumance lointaine jusque dans le bassin de l'Ebre. Enfin, ces dernières années ont été marquées par l'apparition de l'élevage intensif subordonné aux demandes des laiteries de Sort.

1° L'Agriculture.

Il faut distinguer le terrain de « regadio » très étendu sur le fond des bassins remblayés et le terrain de « secano ».

Une partie du terrain de « regadio » est couché en prairies permanentes; elles couvrent les reliefs relativement accidentés, parties supérieures des cônes de déjection, bas des pentes, ou

accompagnent les torrents. Tout le reste est soumis à une rotation compliquée visant la production du fourrage et, accessoirement, du grain.

Luzerne, trois années de suite.

Pommes de terre, une année.

Blé, deux années.

Et ainsi de suite.

Quant aux cultures « de secano », elles se présentent sous deux formes : les champs les meilleurs, fonds de ravins, bas replats, sont cultivés en rotation biennale, sans jachère, une année de blé, une année de pommes de terre. Sur les pentes plus rocailleuses et sur les très hauts replats, on fait alterner une année de seigle avec une année de jachère. Les prés de fauche, ainsi que certains champs, cultivés sans irrigation en terrain varié, sont entourés de haies élevées introduisant dans le paysage des fragments de bocage. Au contraire, les terrains occupant l'étendue homogène des fonds de bassin constituent un openfield typique (Phot. II et III).

Cette brève description du paysage agraire montre que nous avons affaire à une économie agricole bien équilibrée, visant à la fois la production des grains et celle du foin et des fourrages, sans que jamais celle-ci l'emporte sur celle-là. Le cas de Sorpe où l'étendue des prés égale celle des terres labourables (céréales et pommes de terre) est tout à fait exceptionnel. Le territoire d'Espôt offre le type moyen avec 204 ha de céréales et pommes de terre et 85 ha de prés. Dans les terres labourables elles-mêmes s'affirme la suprématie des céréales : par exemple, à Llavorsi, elles tiennent trois fois plus de place que les pommes de terre. C'est une conséquence du climat sec et chaud malgré l'altitude, et aussi de la tendance, traditionnelle chez le paysan, de produire tout ce qui est nécessaire à sa consommation, bien que la construction d'une route permette à l'économie de s'ouvrir.

D'autre part, la diffusion des engrais tend à faire progresser le blé vers l'amont et surtout vers l'aval des bassins fluvio-glaciaires, sur les terres médiocres de la vallée étroite de Llavorsi, par exemple, dont il a éliminé le seigle. Rares sont les communes qui ne cultivent pas du tout de blé, telle que Valencia de Aneu. Ici, comme dans la plus grande partie du Pallars, nous sommes encore au stade où le paysan ne demande aux techniques modernes que l'amélioration de ses cultures de céréales.

2° L'Élevage.

Il faut distinguer ici entre les communes d'amont disposant de pâturages étendus et les communes d'aval dont les pentes, beaucoup plus morcelées, sont souvent boisées jusqu'au sommet, et dont les ressources en pâturages sont insuffisantes. Un autre élément de différenciation est l'introduction plus ou moins poussée des méthodes d'élevage intensif, suivant les facilités de communication. Ainsi s'individualisent trois types d'économie pastorale.

a) Le premier est caractérisé par des mouvements de troupeaux d'été, purement verticaux, et par l'élevage intensif des bovins en fonction de la production laitière : exemple, le Val d'Aneu;

b) Dans le second cas, les troupeaux n'effectuent en été qu'un mouvement vertical. L'élevage intensif n'est pas encore pratiqué : exemple, le Val Farrera;

c) Dans le troisième type, les troupeaux se déplacent vers le Nord en été. L'élevage intensif commence à faire son apparition : cas de Llavorsi.

a) *Le Val d'Aneu.* — Les 22 villages du Val d'Aneu groupent un important troupeau qui comprend plus de 1.300 bovins et de 10.000 ovins, soit un rapport $\frac{B}{O}$ de $\frac{1}{7,8}$ qui ne le cède qu'à celui de la région de Sort. Pendant l'été, tous les moutons et une partie des bovins montent dans les hauts pâturages des vallées adjacentes à la Pallaresa (fonds d'auge et fonds de cirque). Mais ceux-ci sont encore trop vastes pour être épuisés par le bétail local; aussi accueillent-ils des transhumants venant de la dépression périphérique, de la Conca de Tremp et du bassin de l'Ebre aragonais (série de villages en bordure de la zone des Sierras, comme Castello de Farfàña, région de Benabarre, etc.). Ce troupeau ascendant comprend 12.000 têtes d'ovins. Chaque année, les communes d'Aneu mettent aux enchères des pâturages en excédent, qui sont loués par des sociétés de propriétaires de la plaine. Les bénéfices sont employés à des travaux d'utilité publique ou répartis entre les habitants. En hiver, les communes ne gardent à l'étable que les bovins et $\frac{1}{3}$ environ de l'effectif des ovins. Le reste, soit environ 8.000 têtes, descend vers le bassin de l'Ebre, les uns à destination de Pons, au débouché de la vallée du Sègre dans la plaine, les autres à destination de l'Urgell. Ils y rencontrent de plus en plus de difficultés. La construction du canal

d'Urgell a en effet réduit considérablement la surface des terres en friches. Le gros des troupeaux s'est alors porté vers la Cinca; mais là, la construction du canal de Catalogne et d'Aragon étend sans cesse le domaine de la huerta hostile aux transhumants. Ceux-ci, chassés vers l'Ouest, se répandent sur les terres en jachère et le Monte des Monegros.

L'élevage des bovins prend une importance croissante, d'abord pour la production des jeunes. Périodiquement, la route de la Noguera amène des camions effectuant le ramassage des veaux pour Barcelone. Mais la forme la plus neuve de la spéculation est l'industrie laitière. Le mouvement a été déclenché par l'initiative d'un grand propriétaire d'Alos. Aujourd'hui, sur 1.500 litres traités quotidiennement par la laiterie de la société anonyme de Sort, 400 proviennent du Val d'Aneu.

Cette situation privilégiée du Val d'Aneu tient d'abord à des causes physiques, grande étendue des pâturages de la haute Pallaresa et du Pla de Béret, et largeur du fond plat du bassin d'Aneu. Mais la raison essentielle est la position du Val d'Aneu sur une ancienne voie de circulation commerciale reliant le Val d'Aran à l'Espagne; aussi depuis plus de vingt ans, Esterri de Aneu est-il relié à Barcelone par une route carrossable.

b) *Le Val Farrera et le Val Cardos.* — Tout en présentant des caractères physiques et un genre de vie analogues à ceux du Val d'Aneu, le Val Farrera et le Val Cardos en diffèrent cependant par l'absence d'une exportation laitière. L'élevage des bovins est toujours très important : le val Cardos, à lui seul, renferme plus de 1.000 têtes, pour 8.000 ovins. La proportion des bovins dans le troupeau est un peu inférieure à celle du val d'Aneu; mais l'élevage est orienté uniquement vers la production des jeunes. Les principales foires sont celles de Tirvia qui se tiennent le 23 octobre et le 13 juin. Les maquignons ou « gosolines » (du nom d'un petit village au sud de la Sierra del Cadi, dont tous les habitants sont contrebandiers ou marchands de bestiaux) parcourent alors la montagne, la tirant, pour un moment, de son isolement. Nous nous trouvons précisément à l'instant décisif où celui-ci va être rompu : une route a été construite en 1935, reliant Alins à Llavorsi où elle rejoint l'artère principale de la Noguera Pallaresa. Un autobus y circule déjà. Des camions de la Société laitière de Sort vont bientôt le suivre. Mais les paysans manquent de capitaux pour améliorer leurs prés et introduire des vaches de race suisse. La société compte y remédier en cédant des animaux et des engrais qui seront ensuite remboursés sous la forme de pres-

tations de lait. L'industrie laitière va donc gagner ces vallées reculées elles-mêmes.

c) *La section inférieure de la Noguera Pallaresa : Llavorsi.* — Dans les exemples précédents, nous n'avons pas rencontré de véritables transhumances d'été, mais une forme de la vie pastorale, car les communes possédaient sur leur territoire des pâturages étendus. Il n'en est pas de même dans la section inférieure de la Pallaresa où le relief est beaucoup plus disséqué par de profondes vallées en V. Il s'ensuit que tout le troupeau, vaches comprises, remonte vers le Nord jusqu'aux prés humides de la vallée d'Isil et du Pla de Béret. A cet égard, la région de Llavorsi se rattache à la dépression périphérique. D'autre part, l'industrie laitière n'en est qu'à ses débuts. Llavorsi fournit péniblement une dizaine de litres par jour à la laiterie de Sort. Il en faut chercher la raison dans l'exiguïté des terrains de « regadio », fournisseurs de fourrages, relégués sur des replats minuscules ou au fond de vallées étroites. Dans de telles conditions il est impossible de garder les vaches au village pendant l'été.

Les Types de Transhumance

DÉPRESSION PÉRIPYRÉENNE (OU SUBPYRÉNÉENNE)

CONCA DE TREMP

Versant O. de la Conca :
Transhumance d'été.
 Conca médiane et orientale :
Pas de transhumance.

ZONE AXIALE

Zone méridionale (plateau de Keuper) : Quelques communes méridionales :
Transhumance à faible } *Ovins.*
parcours..... } *Bovins.*
Transhumance d'hiver : ovins.
 Haut Flamisell et Mañanet :
Transhumance d'été à faible } *Ovins.*
parcours..... } *Bovins.*
Transhumance d'hiver : ovins.
 Autres communes :
Déplacement vertical } *Ovins.*
d'été..... } *Bovins.*
Transhumance d'hiver : ovins.

Vallée de la Pallaresa (zone de Sort) :

Transhumance d'été à faible }
parcours..... } *Ovins.*
Transhumance d'hiver.....
Pas de transhumance pour les bovins.

CHAPITRE III

LA POPULATION

I. — LA RÉPARTITION DE LA POPULATION

La répartition actuelle de la population. — La vallée de la Pallaresa apparaît, dans l'ensemble, comme une région faiblement peuplée. Cependant des contrastes assez vigoureux peuvent être relevés. Ils sont fonctions :

a) de l'extension des terres arables, elles-mêmes subordonnées aux zones d'affleurement des terrains tendres;

b) du développement du réseau des routes sur lesquelles bourgeonnent les centres commerciaux.

La carte de densité de population, dressée d'après le recensement de 1930, pour la Conca de Tremp et la dépression périphérique, montre bien l'adaptation à ces facteurs de la vie rurale.

1° Dans la Conca de Tremp s'individualise une zone de densité supérieure à 20, axée sur la route Barcelone-Tremp et correspondant à une des régions la mieux cultivée de la Conca. Une seule tache plus claire, le territoire de Conques, en voie de dépopulation rapide. Une deuxième zone de maxima est située dans la section Nord de la Conca, qu'on peut appeler la Conca de la Pobla de Segur. Elle s'explique par l'étendue des terres arables souvent cultivées en huertas, et par les fonctions commerciales de Salas et de la Pobla de Segur.

Les densités minima se rencontrent à la périphérie de la Conca (communes d'Orcau et surtout d'Ortoneda où la densité s'abaisse à 5). Sur le versant occidental, la zone des densités inférieures à 10 déborde la Sierra de Lleras et envahit la vallée de la Noguera Ribagorzana, où l'extension des terres arables et les facilités de communication sont très inférieures à celles de la vallée de la Pallaresa.

2° La dépression périphérique. Entre le Flamisell et la Palla-



PHOTO III

(Photo Zerkowitz.)

Le bassin d'Esterri de Aneu vu vers l'Ouest.

Au fond, la vallée suspendue de Son del Pi et le massif des Encantats.



PHOTO IV

« Pajar » et aire dans le hameau de Sentis.

resa s'individualise une zone de densité moyenne (entre 15 et 20 hab. au km²). Cela explique bien la proportion assez abondante de terres arables dans la superficie communale et leur indépendance du tracé des grandes vallées. Les densités maxima sont nettement localisées dans la région de Sort et coïncident avec une région d'élevage intensif. Les densités minima se trouvent :

a) sur les moyennes montagnes calcaires (calcaires crétacés et calcaires dévonien), exemple : commune de Bahent dont la densité est de 4, commune de Malpas dont la densité est de 8 ;

b) sur les pentes de la Zone Axiale où les territoires communaux sont plus grands.

Les variations de la population. — La densité de population paraît avoir été très faible jusqu'au xvii^e siècle. A partir de ce moment, se déclenche une augmentation brusque qui se poursuit jusqu'au milieu du xix^e siècle. Depuis, l'évolution démographique a été marquée par une décadence continue.

Le premier recensement connu, pratiqué en 1369 après la Grande Peste, donne des chiffres en général très bas. On arrive à un total de 1.657 feux pour une unité administrative sensiblement plus étendue que la Conca de Tremp et la dépression périphérique, puisqu'elle débordait au Sud du Montsech jusqu'à Ager. En tenant compte du fait que la Grande Peste venait d'exercer ses ravages, on peut compter quatre personnes par feu, ce qui donnerait 6.628 âmes seulement. La population n'augmente que très lentement jusqu'au xvii^e siècle. A cette époque, Esterri de Aneu n'a que 33 feux. La grande poussée démographique, surtout dans la montagne, commence au xviii^e siècle. En 1831, Esterri de Aneu compte déjà 627 habitants. Le village augmente ensuite jusqu'en 1865 où il passe par son maximum : 842 habitants. Pour les communes situées plus en aval, le fléchissement de la courbe ascendante a commencé plus tôt. Par exemple : Sort en 1831, 1.200 ; en 1865, 1.240. Le milieu du xix^e siècle apparaît bien, dans les descriptions de Madoz, comme une période de surpopulation. Le terroir est divisé à l'extrême ; la parcelle dont il a hérité ne suffisant pas à le faire vivre, le paysan de la Conca défriche le « monte » et y pratique des cultures temporaires. La carte de densité qu'on peut dresser d'après le recensement de 1865, montre une adaptation plus poussée aux conditions physiques que la carte de 1930. L'axe de la Conca (route de Barcelone) est plus vigoureusement dessiné avec des densités partout supérieures à 30 et sans admettre la solution de continuité de Conques. Dans le Sud, l'existence d'une bande de bonnes

terres arables de part et d'autre de la Noguera est indiquée par des densités supérieures à 30 sur la rive droite et à 20 sur la rive

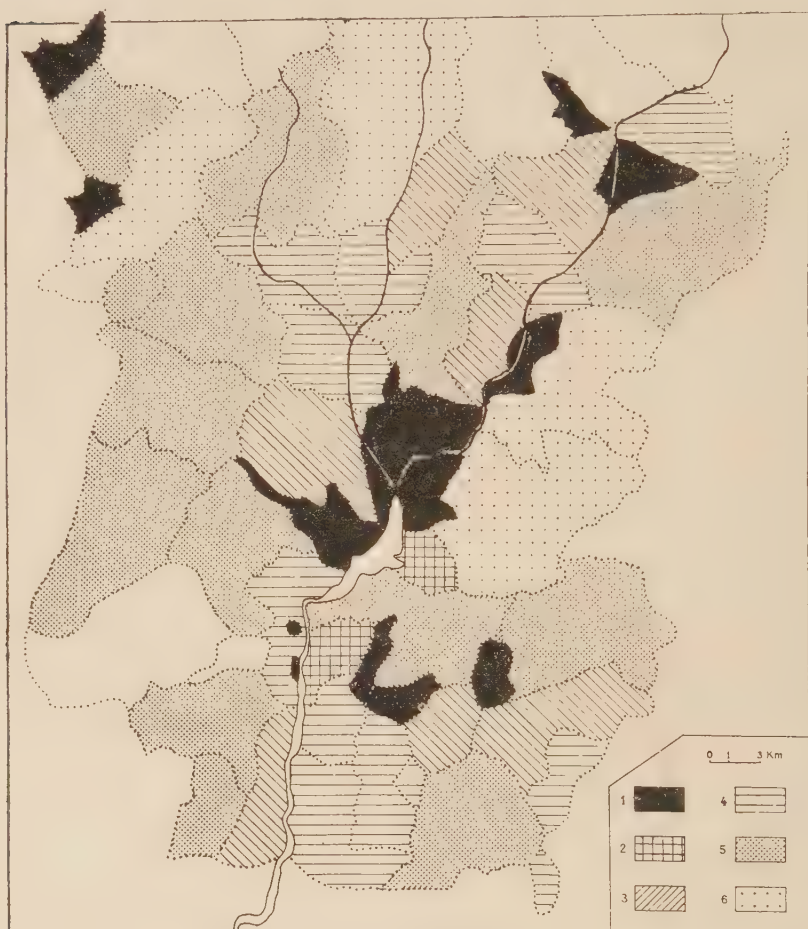


FIG. 8. — Carte de la densité de population par km^2 en 1865, dans la Conca de Tremp et la Dépression périphérique.

1. Plus de 50 habitants au km^2 . — 2. De 40 à 50 habitants au km^2 . — 3. De 30 à 40 habitants au km^2 . — 4. De 20 à 30 habitants au km^2 . — 5. De 10 à 20 habitants au km^2 . — 6. De 0 à 10 habitants au km^2 .

gauche. Quant à la Conca de la Pobla, elle est occupée par un bloc compact de densité supérieure à 40. Dans la dépression périphérique, les vallées de la Noguera et du Flamisell sont accom-

pagnées par des bandes bien peuplées (densités supérieures à 20 et 30) séparées par une bande moins peuplée correspondant à la ligne de partage des eaux. Les minima (densité inférieure à 10) se rencontrent sur les pentes de la Zone Axiale et sur les montagnes de calcaires ou de poudingues calcaires (Bahent, Ortoreda) (Fig. 8).

Depuis, la dépopulation a sévi. Les seules communes dont la population ait augmenté sont la Pobla de Segur et Torre de Cardella, ce qui s'explique par un certain développement industriel lié à l'équipement hydro-électrique du Flamisell. Partout ailleurs, on a enregistré une baisse atteignant au moins le quart de la population et dépassant parfois 50 %. Le taux de dépopulation semble échapper à toutes lois géographiques et ces résultats reportés sur une carte ne sont guère expressifs. Dans les vallées de la Zone Axiale, les Nogueras de Cardos et de Val Ferrera donnent des chiffres moyens : pertes de 20 à 30 %. Le long de la Noguera Pallaresa, la chute est plus importante. Cependant les villages situés dans le fond de la vallée, aujourd'hui sur la route du Val d'Aran, ont été moins éprouvés que ceux qui sont situés dans les vallées suspendues affluentes ; par exemple pour Esterri de Aneu, le taux est de 37 %, tandis que pour Jou il atteint 45 %, 42 % pour Son del Pi et 64 % pour Sorpe. C'est une loi générale que la dépopulation atteint sa valeur maxima dans les villages situés à proximité d'une route mais qui n'en bénéficient cependant pas d'une façon directe. Le même principe se vérifie dans la dépression périphérique : Llesuy, Enviny ont perdu de 30 à 50 % de leur population, Sort et Rialp, situés sur la route, 20 % à peine. La tendance est encore plus nette si l'on considère ce qui se passe à l'intérieur du territoire municipal. La population des écarts diminue beaucoup plus vite que celle du centre principal. Sur le territoire d'Enviny, le taux atteint 75 % pour certains hameaux comme Olp, Castellviny. Le taux très élevé de Gerri (50 %), en dépit de sa situation sur la route, est dû aux difficultés que rencontre l'exploitation de ses salines qui faisaient vivre jadis un grand nombre d'habitants. Dans la Conca de Tremp la dépopulation paraît plus accentuée dans les villages de bordure (Gurp, plus de 50 %), tandis que les villages du centre ont perdu en moyenne 30 à 35 %. Il y a cependant des exceptions : Conques a perdu plus de la moitié de sa population ; ce n'est que l'aboutissement d'une longue décadence commencée bien avant le milieu du xix^e siècle. Privé de son ancienne fonction commerciale, que lui valaient sa position au centre de la Conca et un monastère important, le village ne compte plus que 83 maisons

contre 700 autrefois. C'est à peu près ce que peut nourrir son territoire exigü.

Toutefois, le mouvement de dépopulation n'a été ni continu

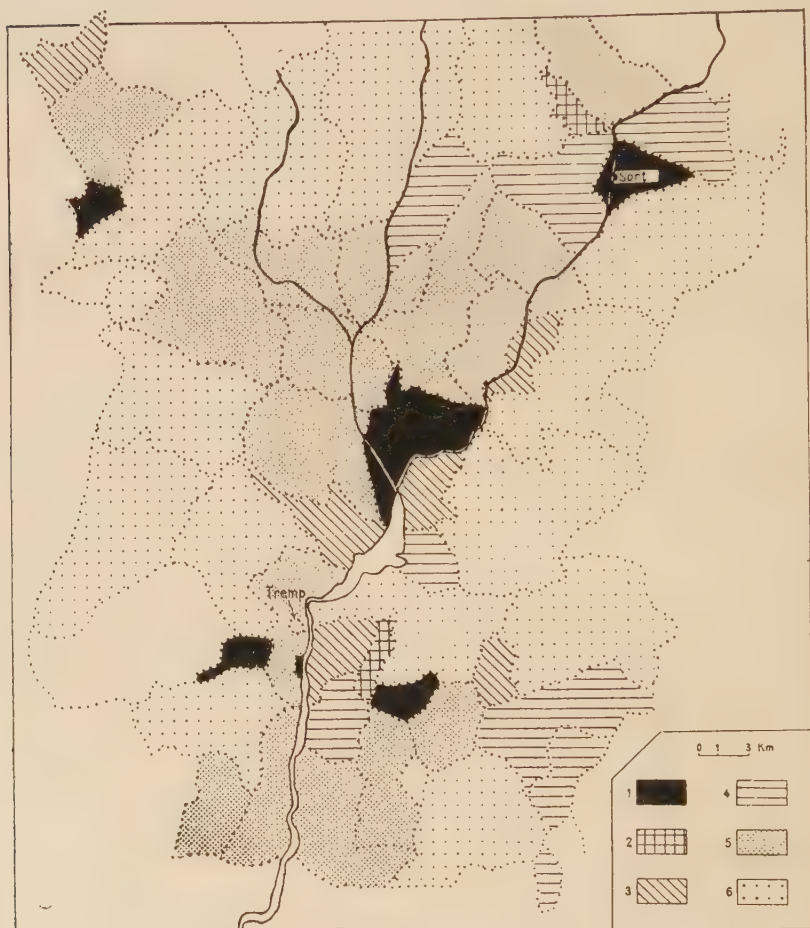


FIG. 9. — Carte de la densité de population par km^2 en 1930, dans la Conca de Tremp et la Dépression périphérique.

1. Plus de 50 habitants au km^2 . — 2. De 40 à 50 habitants au km^2 . — 3. De 30 à 40 habitants au km^2 . — 4. De 20 à 30 habitants au km^2 . — 5. De 10 à 20 habitants au km^2 . — 6. De 0 à 10 habitants au km^2 .

ni uniforme et son rythme varie suivant les régions. Entre 1865 et 1900, nous assistons à une chute brutale. Dans un pays surpeuplé, la construction des premières routes non suivie d'amélio-

rations immédiates dans le niveau de vie, a déterminé un brusque courant d'émigration : depuis, ce mouvement s'est ralenti. Dans la dépression périphérique, on peut même noter une augmentation. L'amélioration des rendements et aussi la construction d'ouvrages hydro-électriques, malgré le personnel peu nombreux qu'elles emploient, semblent avoir fixé pour un moment la population rurale. Sans doute, cette halte ne sera-t-elle pas de longue durée, car, depuis 1920 une nouvelle vague de baisse se dessine.

	1865-1900	1900-1930
Zone Axiale	baisse 35 0/0	baisse 3 0/0
Dépression périphérique.....	baissé 32 0/0	augm. 10 0/0
Conca.	baisse 27 0/0	augm. 0,5 0/0

II. — L'HABITAT RURAL

On éprouve un réel embarras à définir les caractères généraux de l'habitat sur le versant espagnol. Sans doute le type de maison le plus fréquemment réalisé est-il celui de la maison en hauteur avec étable au rez-de-chaussée. Mais cette règle souffre bien des exceptions. D'autre part la disposition très variée des greniers, des « pajares » et des aires, constitue un principe de différenciation. Quant au mode de groupement des habitations, il offre encore moins d'uniformité. Aussi la méthode d'analyse la plus sûre consiste-t-elle à étudier successivement les caractères de l'habitat rural dans les régions naturelles que nous avons distinguées : la Conca de Tremp, la dépression périphérique et la Zone Axiale.

1° *L'habitat dans la Conca de Tremp.* — Malgré la barrière du Montsech, l'habitat de la Conca de Tremp présente des affinités certaines avec celui du bassin de l'Ebre, surtout dans la partie centrale et orientale du pays.

Dans cette première région, la population se ramasse en gros villages (Conques, Figuerola de Orcau, Isona, etc.). La rareté des points d'eau en fournit une première raison ; cette zone ne touche pas à la montagne, les couches perméables sont peu développées et la bande de grès maëstrichtiens qui la flanque au N.-E. s'enfonce sous les argiles garumniennes sans pouvoir fournir de sources. D'autre part, l'existence de vastes surfaces arables d'un seul tenant favorise en général la concentration de l'habitat. Enfin, pendant deux siècles, le pays a constitué une région frontalière disputée entre les Comtes de Pallars et les Sarrazins. Ceux-ci

à plusieurs reprises ont détruit Tremp et Isona. Comme dans bien des régions méditerranéennes, l'instinct de groupement, né dans des siècles d'insécurité, s'est montré vivace.

La disposition des bâtiments d'exploitation se rapproche également de celle qui est adoptée dans le bassin de l'Ebre. Les aires, les greniers et une partie des étables se trouvent généralement en dehors du village, parfois à une assez grande distance et peuvent devenir le principe d'une agglomération nouvelle (par exemple le groupe de Las Eras situé à 600 m du village d'Aramunt). Les étables des animaux de travail occupent le rez-de-chaussée de la maison. D'ailleurs, l'élevage est si peu important qu'elles n'occupent jamais une superficie bien considérable. Toutefois la majorité des étables à pores sont reléguées sous le grenier avec le pajar. A Isona, par exemple, la proportion des étables externes aux étables internes est de 3 à 1. Dans les villages de vignerons, comme Figuerola, la cave occupe souvent le rez-de-chaussée, ce qui contribue à assurer la prédominance de la maison en hauteur.

Suivant la disposition du relief, le groupement des édifices prend deux formes caractéristiques : il faut distinguer les villages de piton et les villages de corniche. Dans le premier cas les maisons se disposent en espalier (Abella de la Conca). Dans le deuxième cas, les maisons hautes et jointives présentent un front rectiligne au-dessus de l'abrupt (Figuerola de Orcau, Pobla de Segur).

Le village de la Conca centrale n'est que l'image un peu affaiblie de celui du bassin de l'Ebre où règne la concentration absolue de l'habitat. Pour en comprendre mieux l'origine, il n'est donc pas inutile de l'étudier brièvement là où il est le mieux réalisé : au Sud des Sierras.

Dans cette grande région de céréales, la forte production de grains a entraîné la construction d'aires et de greniers importants. D'autre part un souci de défense empêchait les corps principaux de bâtiments de s'écarter les uns des autres de l'espace nécessaire. Il en résulte la relégation des pajares à l'extérieur tandis que le village, serré sur lui-même, tourne vers l'extérieur un front de maisons jointives n'admettant que de rares ouvertures et une ou deux portes monumentales. Tel se présente, par exemple, un des premiers villages au sud du Montsech : Cubells. Les maisons en espalier se serrent sur un piton formé par des poudingues oligocènes. A 300 m au Nord du village, se développe une seconde agglomération en ordre lâche, formée d'une multitude de pajares, tous semblables entre eux et précédés d'une aire entourée d'un petit mur. Tandis que le village se ramasse pour

sa défense, les paysans n'ont pas hésité à étaler ces aires sur le fond d'une large vallée mûre que sa constitution gypseuse rend impropre à tout autre usage. Pour ces villages du bassin de l'Ebre, une raison supplémentaire impérieuse transforme en règle générale la dispersion des pajares : la dépiquaison ou « trilla » utilise souvent le vent pour trier la paille du grain, ce qui conduit à placer l'aire dans un espace découvert. Au contraire, dans la Conca de Tremp, on emploie des engins mécaniques munis de lames de bois, les « palos ».

Sur les marges de la Conca de Tremp, principalement sur ses marges occidentales, l'habitat est moins concentré. Cela tient à ce que, dans un relief plus accidenté, les portions de surfaces arables sont plus restreintes. Les sources sont d'ailleurs assez nombreuses. Un premier lieu de sources et de hameaux correspond à la base des poudingues oligocènes discordants reposant sur les marnes éocènes et sénoniennes imperméables. C'est ce contact qui a déterminé l'existence d'Eroles, Sant Adria, San Miguel, Gurp, Ribert, Toralla, Espluga de Serra, Serradell, Sosis, Claverol, Pesonada, Erbasabina. Un deuxième lieu moins important correspond aux sources affleurant à l'extrémité de hautes nappes alluviales reposant sur les marnes crétacées : sites de Talarn, de Salas, etc. Dans ces villages les aires, plus petites, se trouvent en général à l'intérieur de l'agglomération, accotées à chaque maison. Elles suffisent à une production céréalière moins abondante.

Dans le Sud du bassin, le système de sources générateur de l'habitat est fixé par le contact des calcaires éocènes subhorizontaux et des argiles grummiennes sous-jacentes. Autour des buttes tabulaires festonnées, les petits villages, parfois de simples hameaux, et les « Caserios » sont installés. Sur la rive droite de la Pallaresa, nous notons la Guardia de Tremp, Estorn, Moro. Sur la rive gauche, une longue croupe disséquée de calcaires éocènes, correspondant à l'axe synclinal de la Conca, alimente toute une ceinture de lieux habités : Llimiana, San Cerni, San Cristofol de la Vall, San Miguel de la Vall, San Marti de Barcedana, Matasolana, les Caserios de Tolo, de Prasquiro, de la Farrerio. Nous sommes évidemment en présence d'un habitat beaucoup plus dispersé.

Si nous jetons un coup d'œil à l'Est et à l'Ouest des frontières de notre région, nous remarquons que la dissémination augmente encore. Dans la vallée de la Ribagorzana, par exemple, les zones de marnes crétacées sont couvertes par une poussière de fermes et de hameaux. Si on excepte quelques villages de « barres »

comme Aren et Sapeira, où les préoccupations militaires ont fixé le choix du site, les autres agglomérations sont en ordre lâche. Le fait s'explique par des causes physiques. La couverture de poudingues, stérile et perméable, n'a été enlevée par l'érosion qu'irrégulièrement et incomplètement. Il en résulte que les marnes garunniennes crétacées sous-jacentes génératrices de terre arable affleurent de façon discontinue et que les sources situées à la base des poudingues sont multiples. Aussi la zone médiane de la Conca apparaît-elle comme un îlot isolé de concentration.

Il faut mettre à part les petits bourgs ayant une fonction commerciale et dont l'emplacement a été déterminé surtout par le tracé des grandes voies de communication. Pobla de Segur, située au confluent de la Noguera Pallaresa et du Flamisell était évidemment prédestinée à devenir un marché important. Cependant son développement a été relativement tardif. Le recensement de 1369 ne lui reconnaît que deux feux. Cela s'explique par le site en plaine, très impropre à la défense. Le croisement des grands courants de transhumance (il passe environ 20.000 têtes d'ovins à la Pobla) devait fatalement entraîner le développement de foires. Il y en a deux par an, l'une consacrée aux bovins de la dépression périphérique et qui se tient dans la semaine qui suit Pâques, l'autre, qui se place au mois de septembre et où l'on échange des ovins. Dans la Conca proprement dite, les deux agglomérations rivales de Tresp et de Talarn se disputent la suprématie. Talarn, située à l'extrémité d'un éperon, sur les derniers lambeaux d'une terrasse dominant de 120 m la Noguera, est resté le chef-lieu du « Partido judicial » jusqu'en 1834. Tout concourait à lui assurer cette prééminence : sa forte situation défensive, de vastes terrains de labour sur la haute terrasse et dans la plaine alluviale moderne une bonne étendue de terrains irrigués. Mais l'évolution récente a favorisé Tresp, établie au croisement de la vallée de la Noguera avec la route Artesa-Barcelone. Cette localité est d'accès beaucoup plus facile que Talarn, qui ne rattrape la grand'route qu'au moyen d'un embranchement à pente très forte. Aussi sa population est-elle passée de 2.238 habitants en 1865, à 2.920 en 1930, tandis que dans la même période, celle de Talarn rétrogradait de 708 à 517. Talarn est resté un gros village, tandis que Tresp s'est urbanisée, construisant une avenue majestueuse dans son quartier neuf méridional, et se dotant des organes rudimentaires d'une petite capitale régionale : banque, cinéma, maisons de commerce de vins, etc.

Parmi ces petits bourgs commerçants, celui de Salas de Palars mérite une mention particulière en raison de sa foire de

mulets, célèbre dans toute l'Espagne. Née d'un privilège royal, elle commence le premier dimanche de Carême et dure huit jours. On prétend que la date en a été choisie de façon à ce que la pleine lune éclaire les voyages de nuit. Le nombre des bêtes rassemblées dépasse sept mille; celui des bêtes vendues oscille entre trois et quatre mille têtes, valant 10 à 15 millions de pesetas. Il est curieux de constater que ce chiffre n'a guère changé depuis le milieu du xix^e siècle, où Madoz évalue les échanges à 3.000. Il ne s'agit pas là d'évaluation vague, mais d'une statistique précise facilement contrôlable par l'examen des certificats de route ou « guias » que délivre la municipalité. L'étude de ces mêmes « guias » permet également de déterminer le rayon d'action de la foire. D'où viennent les animaux? Le contingent principal est fourni par les producteurs de jeunes de la dépression périphérique, du Haut Pallars et du Val d'Aran. Mais les autres régions pyrénéennes apportent aussi leur contribution. On mentionne fréquemment la Cerdagne (région de Prullans), la vallée de la Vansa (Sègre moyen), de nombreux villages des Pyrénées aragonaises (Graus). Quant aux acheteurs, toutes les provinces d'Espagne sont représentées parmi eux : Valence, Castille, Asturies, Baléares, etc. En quelques jours de foire, les habitants de Salas recueillent de l'argent frais pour toute l'année, sous la forme de taxes, locations d'aires et de chambres, vente de fourrage, etc. Cette forme d'activité est à peu près la seule qui subsiste. L'inondation de la huerta pour la création du lac artificiel a singulièrement amoindri la capacité de production agricole. Après avoir touché leur indemnité, beaucoup de paysans ont émigré, quelques-uns jusqu'en Amérique. Ils conservent encore une maison au pays, et c'est ce qui explique, dans le dernier recensement, l'excédent élevé des habitants de droit sur les habitants de fait (200).

2° *L'habitat dans la dépression périphérique.* — La population est beaucoup plus dispersée que dans la Conca de Tremp. Le mode d'association le plus fréquent est le hameau comprenant 10 à 15 maisons. Sur les bonnes terres de trias (par exemple sur la rive droite de la Pallaresa, à l'Ouest de Sort), les petites agglomérations se suivent à 2 km de distance. Les fermes isolées ne sont pas rares, quelques-unes commandant des exploitations importantes. En même temps le groupement des bâtiments devient la règle. Les aires, plus petites que dans la Conca, sont accotées à l'habitation, parfois installées au niveau du premier étage, tandis que les étables se trouvent au-dessous, à flanc de

coteau; vers la vallée elles sont soutenues par un mur arrondi en forme de tour. Au-dessus de l'aire, à la hauteur du second étage le grenier et le séchoir à balcon s'ouvrent vers le Midi (Phot. IV).

Tous ces phénomènes sont sous la dépendance des conditions physiques, du genre de vie et du régime d'exploitation.

La disposition des terres arables disséminées sur les pentes convexes des collines, le relief confus, la multiplication des points d'eau qui lui est associée et qui résulte aussi d'un climat plus humide, autant de faits de géographie physique qui sont favorables à la dispersion de l'habitat. Les préoccupations de sécurité ne sont pas absentes et se font sentir dans la forme des hameaux ramassés sur eux-mêmes et tournant vers l'extérieur des murs nus, mais elles sont forcément moins impérieuses que dans une région presque plane comme la Conca. D'ailleurs, c'est tout à fait exceptionnellement que l'invasion arabe est remontée jusqu'à Sort.

Le genre de vie et la technique agricoles ont laissé également leur empreinte sur le plan des bâtiments d'exploitation. Dans la dépression périphérique, les procédés de dépiquaison sont entièrement différents de ceux du bassin de l'Ebre aragonais où les femmes, montées sur le « trillo », se laissent entraîner sur de grandes aires. Ici, on ignore l'emploi du « trill ». L'épi est écrasé sous les pattes des bovins, liés ensemble à deux ou trois et qui tournoient sur place en piétinant, au lieu de décrire un cercle en traînant le « trill », comme dans la Conca. D'autre part, la production de céréales y est moins importante, ce qui justifie aussi les faibles dimensions de l'aire. Enfin, la dispersion plus grande de la population invite le paysan à grouper tous ses bâtiments d'exploitation. Une exception caractéristique permet de mesurer l'influence de ces deux derniers facteurs : c'est le cas de Peramea. Il s'agit d'une agglomération importante, avec quelques prétentions à l'urbanisme, révélées dans ses portes fortifiées et sa place à arcades. Elle s'enorgueillit de sa forte production de céréales. A bien des égards, nous avons vu qu'elle est à la limite du monde méditerranéen; aussi a-t-elle relégué ses aires et ses pajares ainsi qu'une partie des étables en dehors du groupe serré, formé par les maisons d'habitation.

Le régime d'exploitation est une dernière circonstance qui explique le type d'habitat de la dépression périphérique. Dans la Conca de Tremp la propriété est extrêmement divisée. Sur 800 habitants, Salas de Pallars compte 250 propriétaires. Au contraire, dans la dépression périphérique, la moyenne et grande

propriété font leur apparition, et aussi la grande exploitation. Au Sud de Sort une exploitation comprend un troupeau de 40 vaches. Dans les vallées du Flamisell et du Mañanet, un seul propriétaire possède parfois le territoire d'une commune entière. Tel exploitant d'Iglesias vend chaque année 2.000 agneaux et une quantité de fromage de brebis valant 1.000 pesetas. Dans ces régions, c'est une silhouette familière que celle du « señorito », élégant cavalier. Cela se traduit sur la carte de l'habitat où apparaissent les grosses fermes isolées souvent flanquées d'un « case-rio » à l'aspect presque seigneurial, toutes choses inconnues dans la Conca. Au moment où a éclaté la guerre civile de juillet 1936, la loi agraire n'avait pas encore été appliquée.

Les types de sites peuvent se ramener à deux ou trois.

Un premier type, assez banal, est le village de vallée, vivant du fond alluvial et de la route : Gerri, Sort, Rialp dans la vallée de la Pallaresa; Pobleta de Bellvehi dans celle du Flamisell; ils s'étirent en longueur. Un second type particulier à la dépression périphérique est le hameau établi à mi-pente : on n'en compte pas moins de 35. Beaucoup bénéficient de sources jaillissant, soit au contact des calcaires primaires reposant sur le trias (cas d'Enviny, Estach, Mencuy, etc.), soit au contact du keuper et des poudingues oligocènes supérieurs (cas d'Antist, Sentis). Enfin dans le plateau triasique qui précède le front Nord de la Série de Pédrforca il faut signaler l'association constante des villages aux barres de muschelkalk. Les maisons se pressent contre le rocher calcaire dépassant de peu la surface du plateau. Ainsi se présentent en espalier Cavestany, Moncortès, Peramea, Useu, etc.

3° *Les Vallées de la Zone Axiale.* — Dans l'analyse des sites, il faut distinguer entre la section d'aval où les vallées sont jeunes et étroites, et la section d'amont où elles ont été élargies par l'action glaciaire. Dans le premier cas, les habitations, liées à des fragments de terres arables, s'installent sur un système de replats assez continu dominant la vallée de 4 à 500 m. Il en résulte un habitat en hameaux de caractère assez dispersé. Ainsi se présentent Rodès, Berani, Roni, San Roma de Tabernoles, etc., au-dessus de la Noguera Pallaresa, et Montenastro au-dessus de son affluent le Rio Romadrin. La dissémination est encore plus prononcée dans le Val de Tirvia où les fermes s'écartent toujours de la vallée. Dans les vallées glaciaires, au contraire, l'habitat devient à nouveau groupé. Le sol cultivable, n'occupant plus que le fond de la vallée, forme un ensemble d'un seul tenant favorisant la concentration. Exceptionnellement, le socle ancien devient plus

hétérogène, ce qui amène un certain éparpillement de la terre arable sur les versants. Le peuplement en hameaux reparait alors (par exemple à l'Est d'Esterri de Aneu). Le site ordinaire des agglomérations est constitué par les premières pentes des éboulis ou les cônes de déjection des vallées secondaires. Les maisons y sont à l'abri des inondations qui affectent les bassins remblayés du surcreusement glaciaire. Dans les vallées secondaires, l'homme a recherché les débouchés des talwegs suspendus : telle est la position de Son del Pi au-dessus du bassin d'Esterri de Aneu. A la tête de ces vallées, l'habitat permanent représenté par quelques fermes isolées, monte jusqu'à 1.700 m.

L'étendue restreinte du sol cultivable pousse les maisons à se serrer et le type de la « maison-bloc » est assez fréquemment réalisé. Le grenier principal est alors construit au-dessus du corps de bâtiment au lieu de lui être accoté. Mais cette disposition en hauteur intégrale n'est adoptée que dans la portion externe du vieux village compact. A l'intérieur, en effet, pour peu que l'agglomération atteigne quelque importance, on a trouvé plus commode de disjoindre les pajares et même, exceptionnellement, les étables, et de les placer près des champs. Le souci d'urbanisme et de confort agit dans le même sens. Dans une agglomération comme Esterri de Aneu, les paysans les plus riches se croiraient déshonorés s'ils logeaient sous le même toit que leurs bêtes. D'autre part, dans le secteur tout à fait externe du village, les fermes construites plus récemment disposent leurs bâtiments d'exploitation en ordre plus lâche et l'on retrouve un plan analogue à celui qui prévaut dans la dépression périphérique.

La structure des villages présente d'ailleurs des variations assez sensibles. Dans les agglomérations d'aval, le souci de sécurité donne à la section externe du vieux village son maximum de compacité. A Llavorsi, par exemple, position stratégique au confluent de la Pallaresa et du Val Farrera, les constructions soudées par des murs aveugles ont un air de forteresse. A l'amont, au contraire, la vallée d'Aneu, protégée par les gorges d'Escalo flanquées de tours de guet, paraît avoir ignoré les invasions arabes, et les maisons se groupent sur un plan plus régulier et moins serré en s'étirant le long des voies de communication.

Comparaison avec la répartition de l'habitat dans le reste des Pyrénées Catalanes.

Cherchons maintenant à situer la vallée de la Pallaresa sur un carte sommaire des types d'habitat dans le Nord de la Catalogne.

En laissant de côté le massif ancien axial, on distingue deux grandes zones dans la Catalogne septentrionale. 1° *Une zone de dispersion en fermes isolées* qui s'élargit sans cesse vers l'Est en se caractérisant de mieux en mieux. Sur le méridien de la vallée du Sègre, elle comprend la région de collines gréseuses tabulaires, prolongeant le tertiaire détritique du bassin de l'Ebre. De là elle s'avance jusque dans les aires de roches tendres de la haute montagne, aux pieds de la Sierra d'Aubens et dans le bassin d'Organya. Au Sud, elle descend jusqu'à Artesa. Au méridien du Llobregat, elle s'élargit encore : vers le Sud, la zone des collines tabulaires gréseuses se prolonge avec les mêmes caractères physiques et humains jusqu'à la Chaîne Catalane. Depuis le Front Sud de la Série de Pedraforca c'est le même paysage de bois de pins avec des champs épars là où affleure, entre les grès, un banc d'argile dont chacun porte sa ferme. Même dans les vallées où les étendues de terre arable sont plus continues, la volonté de vivre à l'écart s'affirme et l'église reste solitaire. Au Nord, le semis des fermes s'insinue dans la zone des hauts massifs calcaires à la faveur de dépressions marneuses déblayées dans les marnes éocènes et garumniennes. C'est ainsi que les pentes verdoyantes des « Brays » de San Lorenzo de Morunys, de Vilada, etc., sont peuplées par les pittoresques « masias » fières de leurs balcons aux arcades élégantes et de leurs amples greniers. Ce régime continue plus à l'Est encore, dans le tertiaire plissé situé à l'Ouest du Ter, puis dans la Garroxta et jusque sur la Zone Axiale (région de Mollo). Il s'arrête seulement dans la plaine de l'Am-purdan où règne l'habitat concentré.

2° Au Sud et à l'Ouest de cette zone d'habitat dispersé, *l'habitat concentré* se montre à l'état pur dans le bassin de l'Ebre (sauf là où l'irrigation a développé la dispersion secondaire récente : huerta du canal d'Urgell).

Peut-on essayer d'expliquer ce contraste fondamental? Les causes physiques apparaissent prépondérantes : l'habitat dispersé correspond essentiellement à une région de relief accidenté, aux couches très hétérogènes. Si, sur le méridien de Lerida, l'habitat concentré arrive jusqu'au contact même des plis pyrénéens, c'est

que les collines tabulaires gréseuses s'interrompent et font place à une plaine homogène qui vient toucher les premières Sierras calcaires. D'autre part, l'humidité, augmentant de l'Ouest à l'Est de la Catalogne, justifie l'élargissement dans le même sens de la zone d'habitat dispersé.

Des raisons historiques peuvent être aussi invoquées. Les exploitations appartenant à la zone d'habitat dispersé sont de

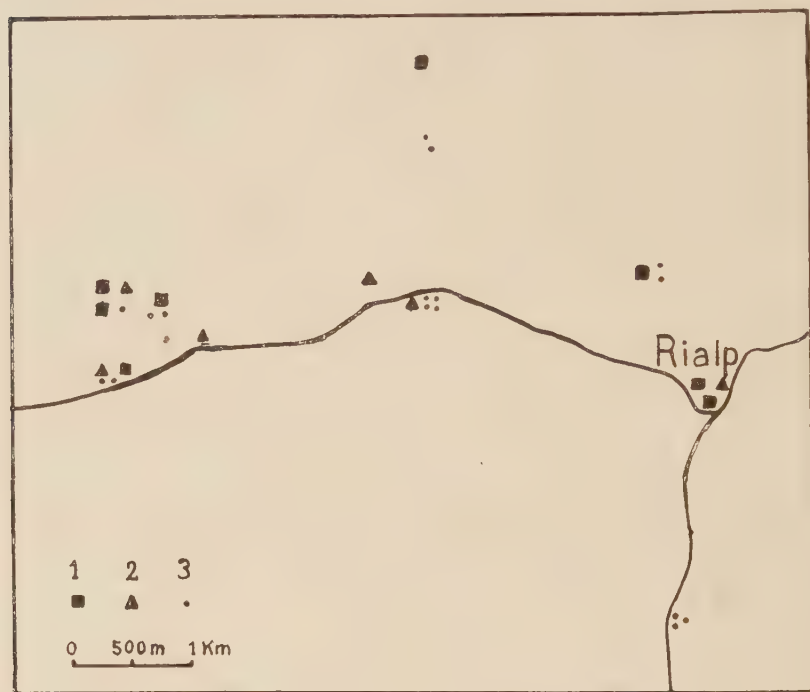


FIG. 10. — Carte montrant la répartition de la population dans une portion de la Dépression périphérique, d'après le recensement de 1369.

1. 10 feux. — 2. 5 feux. — 3. 1 feu.

plus en plus importantes au fur et à mesure qu'on se rapproche de la côte. D'autre part l'identité de style des « masias » et surtout les chiffres qu'on peut lire sur les linteaux des portes prouvent que ces bâtiments ont été construits à une époque relativement récente (xviii^e siècle). Nous sommes probablement en présence d'un phénomène de dispersion secondaire semblant issu du Vallès et de Barcelone et ayant superposé un semis de fermes aux vieux villages concentrés traditionnels (San Lorenzo de Morunys,

Vilada, etc.). Il faudrait naturellement des recherches historiques plus complètes pour vérifier cette hypothèse.

La vallée de la Pallaresa se situe de façon originale par rapport à ces grandes zones d'habitat. D'une part, elle introduit au cœur de la montagne calcaréo-marneuse une aire d'habitat relativement concentré : le centre de la Conca de Tremp. D'autre part les collines et moyennes montagnes de la périphérie présentent un mode de peuplement en hameaux, sensiblement différent de celui qui prévaut dans la zone d'habitat dispersé. Le relief rend aisément compte de la première anomalie. La seconde est plus difficile à expliquer.

L'hypothèse la plus vraisemblable est que le groupement en hameaux représente la forme primitive de peuplement : c'est du moins ce que suggère l'examen du recensement de 1369. On constate que quatre agglomérations seulement renferment plus de 40 feux, 12 de 20 à 40 feux, 26 de 10 à 20 feux, 44 de 5 à 10 feux, 65 de 0 à 5 feux. La répartition de la population par catégories est plus expressive encore : 60 % de l'effectif total habitent des agglomérations de moins de 20 feux dont le détail se décompose ainsi : 22 % entre 10 et 20 feux, 23 % entre 5 et 10 feux et 15 % entre 0 et 5 feux. Les 40 % restant se décomposent en : 20 % correspondant à des agglomérations entre 20 et 40 feux et 20 % aux quatre villages comptant plus de 40 feux. Cette statistique montre que, quelle que soit la valeur démographique attribuée au feu, la forme d'habitat prédominante était le hameau. Dans certains cas favorables, on peut dresser quelques cartes complètes de la répartition de la population. Un exemple (fig. 10) emprunté à la dépression périphérique montre une poussière de petites agglomérations, celles de la Noguera Pallaresa n'étant guère plus importantes que les autres. Dans la Conca de Tremp, la zone de concentration médiane était beaucoup plus faiblement indiquée qu'aujourd'hui. Seuls se détachaient deux ou trois villages, Tremp, Conques, Figuerola de Orcau. Il est intéressant de remarquer que tous ceux qui ont étudié les conditions de peuplement de la haute montagne Catalane, dans la région plus orientale, sont arrivés aux mêmes résultats (1). Dans le Conflent, les études d'Allart concluent à un habitat en hameaux. En Cerdagne, en Andorre, l'acte de consécration de l'église épiscopale de la Seu, datant du ix^e siècle, mentionne un grand nombre d'agglomérations aujourd'hui disparues. De même

(1) Voir les indications fournies par M. Sorre, *les Pyrénées Méditerranéennes*. Paris, 1913.

les documents relatifs à l'histoire des Monastères de Ripoll et de Saint Pierre de Camprodon permettent d'affirmer que dans la vallée du Ter le nombre des villages était plus grand au Moyen Age qu'à présent. On peut alors supposer que, dans la vallée de la Pallaresa, le mode de peuplement primitif se serait conservé mieux qu'ailleurs en raison de son isolement. Les « masias » à caractère architectural ne dépassent pas le Sègre. Dans le Pallars, le mouvement de dispersion en fermes isolées correspondant ne serait plus représenté que par quelques « caserios » ou quelques « casanovas » construites au milieu du xix^e siècle, au moment où la région passait par une crise de surpeuplement.

DEUXIÈME PARTIE

Le Versant Français

CHAPITRE PREMIER

GÉNÉRALITÉS

I. — LES ZONES DE RELIEF ET LA DISTRIBUTION DES TERRES CULTIVABLES

1° Collines prépyrénéennes. — Au nord de la dépression périphérique du massif de l'Arize, la région des Petites Pyrénées n'a plus aucun caractère montagneux et ne dépasse pas dans notre domaine 700 m. Par comparaison avec la zone homologue des Sierras du versant espagnol, dont le relief polychrome traduit si fidèlement la structure interne, s'affirme la monotonie des longues croupes arrondies, toutes semblables, couvertes de bocages ou de forêts qui descendent vers les vallées du Salat et de l'Arize.

Et cependant la structure est extrêmement compliquée. Au sud du pli régulier du Plantaurel, la couverture secondaire est violemment plissée et lardée d'échardes primaires orientées tantôt O.N.O.-E.S.E., tantôt suivant la direction perpendiculaire. L'uniformité du relief doit donc être expliquée; elle est sous la dépendance de causes complexes.

a) Dans l'échelle stratigraphique, ce sont les roches tendres qui dominent (marnes cénomaniennes, grès maëstrichtiens, schistes du Lias supérieur); les seules roches dures appartiennent au socle ancien ou sont représentées par des calcaires aptiens

(d'ailleurs moins durs que dans la zone métamorphique méridionale) et par les calcaires thanétiens.

b) Tous les plis paraissent avoir été nivelés par une surface d'érosion atteignant 600 m. d'altitude au-dessus de Taurignan-Vieux, et recouverte d'une nappe de cailloutis dont les témoins forment une trainée continue de Taurignan à Lasserre; on en trouve encore des lambeaux au Nord de Sainte-Croix.

c) Le climat, en voilant les roches d'un manteau de décomposition et de végétation uniforme, est également responsable de la monotonie du paysage.

Il est cependant facile de saisir dans la topographie et la répartition des terres cultivées certaines influences structurales.

L'extrémité occidentale de notre domaine, comprise dans la boucle du Salat, se présente d'abord comme un grand plan incliné, s'abaissant vers le N. O. de 600 m à 400 m, et découpé en multiples croupes dont le sommet porte des cailloutis résiduels. Dans le Sud, où dominent les marnes cénomaniennes, les terres labourables apparaissent comme des clairières au milieu de la forêt. Mais si l'on se déplace vers le Nord, les grès calcaires du Céno-manien et de l'Eocène, l'altitude plus faible offrent de meilleures conditions à la culture et, depuis Betchat jusqu'à Cerisols et Fabas, les terres labourables forment des étendues assez considérables semées de bouquets de bois. Au delà, les calcaires thanétiens dessinent un crêt, tourné vers le Nord et couvert de sapins, dont la rigidité introduit une note imprévue dans le paysage. Au sud de Tourtouse, ce crêt devient double en se complétant de son symétrique.

Toutes ces bandes de terrain viennent s'enfouir sous la trainée de cailloutis de Lasserre qui forme un long fragment de plateau portant des landes ou des terres labourées.

Poursuivant toujours notre chemin vers l'est, les formes structurales apparaissent plus nettes, en même temps que l'étendue des forêts diminue. Peut-être faut-il y voir la conséquence d'un commencement de dégradation du climat océanique. Au Nord, le crêt de calcaires thanétiens prend une vigueur croissante. Plus au Sud, une longue croupe N.E.-S.O. formant les points culminants de la région correspond à un fragment du socle ancien incorporé au plissement. Suivant une direction perpendiculaire, le synclinal aptien de Hajole se creuse profondément. Enfin une barre sinueuse de calcaires aptiens, chevauchant les marnes cénomaniennes, est délicatement soulignée par le cours en zigzag du ruisseau de Volpe. Son versant méridional descend en pente

douce vers la dépression périphérique du massif de l'Arize. Les terres labourables couvrent presque toute la surface sur le versant de la coupe primaire tourné vers le S.E. et exposé à l'insolation. Comment expliquer tous ces changements? On peut penser d'abord à des causes structurales et morphologiques : la surface d'érosion inférieure aux cailloux aurait été basculée vers le N.O. et l'érosion aurait pénétré plus profondément à l'Est dans la structure qu'elle tronquait. Mais en même temps, il semble qu'il faille invoquer aussi une dégradation du climat océanique qui justifierait l'ampleur plus grande du défrichement. Faute de stations pluviométriques, nous ne pouvons malheureusement pas en apporter la preuve.

2° La zone des dépressions longitudinales et des massifs satellites. — Le relief de cette zone est bien articulé. Il détermine immédiatement la répartition des zones de cultures et de végétation. Entre les massifs satellites de la Zone Axiale couverts de forêts et de pâturages s'insinuent des dépressions longitudinales déblayées dans des couches plus tendres et donnant un sol de décomposition profonde : schistes liasiques, et quelquefois primaires, marnes aptiennes, flysch cénomanien, granite. Sur les pentes douces, développées là où affleurent ces roches, apparaît le bocage, le paysage humanisé par excellence. Il ne s'interrompt que sur les fonds plats des vallées alluviales découpés en petits champs égaux et jointifs.

Le massif de l'Arize dont la moitié occidentale se trouve dans notre domaine est le moins élevé des massifs satellites (1.700 m). Aussi n'a-t-il pas été affecté par la glaciation quaternaire et garde-t-il dans l'ensemble l'aspect d'une moyenne montagne dont le faite uniforme est couvert de landes rousses. A son extrémité occidentale, il est échancré par l'amorce d'une petite vallée longitudinale déblayée dans du granite plus tendre que les gneiss et les schistes l'encadrant; aussitôt le bocage apparaît où se dispersent les fermes composant la commune d'Erp. Nous rencontrons ici la première application d'un principe général : le granite se décomposant facilement aux altitudes inférieures à 1.000 m est un grand pourvoyeur de terres cultivables. Ailleurs l'érosion linéaire a été plus active, prenant le pas sur le modelé des versants, sous l'influence du niveau de base du Salat qui incise une gorge profonde à travers les roches dures du massif ancien. Le bocage et la vie humaine se cantonnent sur des cols de flanc ou sur les replats étroits de la vallée de Riverenert. Au contraire, plus à l'est, l'érosion a été moins intense; sur des

replats plus larges, les terres cultivables s'étalent dans la région d'Esplas. Un autre contraste essentiel est celui qui oppose le versant Nord au versant Sud. Les rivières du versant Nord, beaucoup plus longues, suivent la pente normale du bloc ancien qui va plonger assez lentement sous le permotrias de la dépression longitudinale Foix-Saint-Girons. Au contraire, le versant Sud, plus raide et disséqué par de courts torrents, correspond à une dislocation subverticale. D'ailleurs, les rivières septentrionales étaient également avantagées par un niveau de base moins élevé.

Au nord du massif, le bocage couvre une dépression périphérique typique déblayée dans les schistes liasiques et le Trias de couverture, et qui est suivie par le chemin de fer Foix-Saint-Girons.

Sur le versant Sud, d'Alos au col du Port, s'allonge une dépression beaucoup plus complexe puisqu'elle est déblayée tantôt dans le flysch cénomanien pincé en synclinal, tantôt dans le granite des massifs anciens voisins, parfois aussi dans certains schistes primaires (région de Soueix) dont le faciès est très semblable à celui des schistes cénomaniens. En particulier, la limite du bocage suit très fidèlement les affleurements de granite, s'élargissant aux dépens du massif de l'Arize dans la région de Soulan, à l'Ouest du col du Port, et aux dépens du massif des Trois Seigneurs au Sud de Biert. Le réseau hydrographique est moins bien adapté que lui à la structure. L'Arac se détourne de la dépression pour s'enfoncer dans une gorge déserte creusée dans le gneiss; de même le torrent du col du Port, au lieu de suivre une large bande de granite couverte de prés, s'infléchit vers le Sud et s'encaisse dans les schistes métamorphiques des Trois Seigneurs.

Le massif des Trois Seigneurs est le plus élevé des massifs satellites; aussi est-il sculpté de cirques glaciaires particulièrement vigoureux sur le versant occidental plus enneigé. Les croupes planes sont partout très développées. Sur le versant ouest plus disséqué, elles s'établissent vers 1.400 m, constituant un socle aux crêtes de recoupement des cirques. Vers l'est où l'action glaciaire a été moins intense, un niveau supérieur de formes planes subsiste vers 1.900-2.000 m.

Le système de dépressions longitudinales, suivi par le Garbet et le torrent d'Alet, qui limite au sud le massif des Trois Seigneurs, est beaucoup moins large et continu que la dépression Alos-Massat. C'est que les affleurements de roches minces sont très étroits (quelques lits de schistes liasiques, d'ailleurs méta-

morphiques, séparés par une barre de calcaires-marbres crétacés). En revanche, elles ont été élargies par les glaciers quaternaires. Aussi le paysage de bocage occupe-t-il le bas des pentes tandis que les terres labourables se partagent le fond plat des bassins de surcreusement. Ces petites régions assez fortement humanisées forment des cellules relativement isolées. Pour la vallée d'Ercé, l'encaissement commence là où finissent le remblaiement et l'érosion fluvio-glaciaires. Pour celle d'Ustou, prolongeant la haute vallée d'Aulus mais possédant un drainage particulier, l'obstacle est plus sérieux; car à son extrémité aval, les calcaires-marbres viennent s'appuyer directement contre la Zone Axiale et c'est par une gorge que le torrent d'Alet rejoint le Salat.

La disposition des zones structurales et topographiques est sensiblement différente dans les vallées du Lez et du Bas-Salat. Toutes les orientations deviennent franchement N.O.-S.E. De la zone prépyrénéenne à la Zone Axiale, on distingue les unités suivantes :

1° Entre Saint-Lizier et Lacave, une région déprimée creusée dans les marnes aptiennes. Elle n'est pas tout entière occupée par des terres cultivables; des bosses plus raides subsistent couvertes de forêts.

2° Le plateau calcaire de Larroque (1.200 m), en général occupé par des landes ou des forêts, admet quelques bandes plus marneuses, sur lesquelles aussitôt s'installe le bocage. Sur la rive droite du Lez, cette zone se réduit à deux crêts étroits tournés vers le N.E. et correspondant à un front de chevauchement.

3° Au sud du plateau de Larroque s'ouvre l'ample dépression longitudinale de la Ballongue. Les croupes de soulane, modelées dans les schistes aptiens, ne portent qu'un bocage léger et discontinu; celles de l'ombrée correspondent à des schistes primaires du socle ancien au faciès d'ailleurs presque semblable : le bocage y est plus dense.

4° A cette zone déprimée, se substitue, sur la rive droite du Lez, le petit massif ancien, en amande, du Bouirech (1.870 m) qui se rattache au massif des Trois Seigneurs par un mince pédoncule. Comme l'Arize, c'est un bloc dissymétrique, descendant vers le nord par des pentes douces et assez planes tandis qu'il tombe par un versant très raide sur la vallée longitudinale de Bethmale où sont conservées des traces de la couverture secondaire pincée en synclinal.

5° Celle-ci, en l'absence de couches tendres secondaires, pré-

sente un développement très rudimentaire. Cependant, favorisé par la présence d'une bande granitique qui se décompose encore facilement, le bocage pénètre jusque vers 1.200 m. Au delà du Port de la Core, sur le versant du Salat qui ne bénéficie pas du même avantage, les prés n'occupent plus que quelques replats de soulane au-dessus du ruisseau d'Esbint.

3° La Zone Axiale. — Les terres cultivables, pour la plupart près de fauche, n'occupent plus qu'une superficie très restreinte dans les courtes vallées entamant la Zone Axiale. Le caractère du modelé et l'extension des terres cultivables sont déterminés surtout par les modalités de l'action glaciaire, elle-même fonction du relief préglaciaire et de l'exposition aux vents neigeux. L'aménagement de surfaces planes dans les fonds d'auge, le dépôt de sols morainiques, assez riches toutes les fois qu'ils ne sont pas trop caillouteux, ont été propices au peuplement. D'autre part, la répartition de détail des terres cultivables est souvent conditionnée par l'exposition à l'insolation, plus que par la valeur de la pente et la nature du sol. Ainsi pouvons-nous distinguer trois sections : la haute vallée du Lez, celle du Salat et celles des torrents du Garbet et d'Alet.

1° Les hautes vallées d'Aulus et d'Ustou. — Elles présentent des formes glaciaires extrêmement nettes : vallées en auge d'Ustou et d'Aulus, cirques du Garbet et de l'étang d'Aune. Ceci résulte de la présence d'un massif granitique qui joue ici le rôle d'une roche dure en raison de l'altitude; la conservation des ruptures de pente favorise le développement de cirques bien individualisés. De plus, l'exposition au N.O. a permis à ce versant très enneigé de pousser des langues de glace jusqu'à 600 m d'altitude. Ces circonstances ont été favorables à l'occupation humaine, les fonds d'auge portant des terres cultivables assez étendues, et des pâturages dans leurs sections supérieures.

2° La haute vallée du Salat. — Les glaciers sont descendus beaucoup moins bas dans la haute vallée du Salat. Ceci s'explique par une diminution d'altitude moyenne en un point où la chaîne est particulièrement amincie par l'action combinée de l'érosion régressive du Salat et de la Pallaresa. D'autre part, les crêtes sont abritées du vent du N.O. par le massif du mont Vallier. Il en résulte que de Seix à Salau (840 m), la vallée du Salat est une vallée en V très défavorable à l'installation de la vie rurale. Seuls des prés très inclinés s'installent sur des replats mal dessinés.

3° *La haute vallée du Lez.* — La terre cultivable y offre une superficie plus étendue. Sans doute la vallée de Biros a-t-elle un profil en V et n'apparaît-elle pas modifiée par l'action glaciaire. Mais elle est beaucoup plus évasée que les vallées transversales du Salat. Son versant septentrional, en pente relativement douce, a été modelé dans des schistes primaires assez tendre. De plus, la vallée paraît orientée par un accident tectonique tertiaire, comme le prouve la présence du permo-trias sur ce même versant septentrional. A ce point de vue, elle forme la transition avec les vallées longitudinales synclinales d'aval. Ces conditions physiques ont permis l'établissement d'une série de petits villages installés sur les terres cultivables du versant de soulane. Les versants d'ombrée plus raides et moins bien exposés ne sont occupés que par la forêt. Mais sur les vallées transversales affluentes du Lez et descendant du mont Vallier, l'action d'élargissement glaciaire a été assez accentuée pour permettre aux terres cultivables et à l'homme de monter jusqu'à 1.200 m.

II. — RÉPARTITION DES PATURAGES ET COURANTS DE TRANSHUMANCE

Alors que, de part et d'autre du Couserans et sur le versant espagnol, la Zone Axiale présente des pâturages d'été fort vastes, leur extension atteint sa valeur minima dans le faisceau des hautes vallées du Salat.

Ce fait capital est fonction de la structure et de la dissymétrie du réseau hydrographique. Les hauts pâturages pyrénéens sont en effet liés à des types morphologiques bien définis :

1° Les hautes surfaces d'érosion.

2° Les cirques à fond plat et les fonds d'auge les plus élevés. Ces deux premiers types se rencontrent surtout dans des roches cristallines massives qui ont conservé la trace des cycles anciens, sous la forme soit de vastes aplanissements, soit de vallées mûres étagées et emboîtées, où la glaciation a rencontré des ruptures de pente favorables à l'établissement des bassins de surcreusement.

3° Des croupes arrondies correspondant à des zones de schistes carbonifères tendres ayant échappé aux morsures de l'érosion régressive parce qu'ils sont ceinturés par des roches plus résistantes (habituellement des calcaires dévonien).

A l'est du Couserans, ce sont les deux premiers types qui sont réalisés. La masse granitique située au sud de l'Ariège porte,

au N.E., les belles surfaces d'érosion (1.600-2.000 m) du plateau d'Aston, et plus au S.O., les cirques à fonds plats et les vallées en auge bien calibrées du haut Vicdessos.

A l'ouest de notre région, sur la plate-forme d'Uls soutenue par le calcaire dévonien (1.800-2.000 m), se déroulent de vastes étendues gazonnées qui attirent beaucoup de bétail.

Au Sud, sur le versant espagnol, l'extension des pâturages plantureux du Val d'Aran s'explique par des causes complexes. Un niveau d'érosion vers 2.100 m, bien conservé sur la rive gauche de la Garonne, a été retouché dans le massif granitique de Marimaña, où de larges cirques plats (2.100-2.300 m) ne laissent subsister entre eux qu'un réseau de crêtes aiguës. D'autre part, une bande de schistes houillers, orientés N.N.E.-S.S.O., semble avoir été modelé par une diffluence glaciaire en provenance du Val d'Aran : c'est le célèbre Pla de Bérêt (1.900-1.800 m), propriété collective des cinq communes du haut Val d'Aran. Plus à l'Ouest, enfin, dans une structure rubannée, le relief plus heurté des Sierras de Areño et de Arineros admet encore des cirques à fond plat établis vers 2.100 m et correspondant sans doute au niveau déjà signalé, ainsi que des bassins de surcreusement en auge que réunit, malgré de multiples verrous, le fil du rio Yñona : étang de Liat, Pla de Tur, etc.

Au contraire, dans le haut Salat, la vigueur de l'érosion régressive, l'étroitesse de la Zone Axiale qui ne comprend aucun massif granitique (à l'exception du petit affleurement du mont Vallier) expliquent que le relief soit beaucoup plus déchiqueté. Les seules croupes arrondies se rencontrent dans la forêt d'Arros, à la lisière de la Zone Axiale, vers 1.500-1.600 m. Non seulement les anciennes surfaces d'érosion ont été détruites, mais sur les pentes uniformément raides du relief antérieur, les glaciers n'ont pu façonner de larges bassins de surcreusement et une bonne partie des cirques sont des cirques de « van » que seul le mouton peut affronter. Quant aux massifs satellites, sur leur faite aplani, des croupes de surbaissement et peut-être quelques vestiges de surface d'érosion ont été conservés, mais il s'agit de fragments nécessairement étroits.

Telles sont les conditions naturelles qui expliquent dans une large mesure la direction des principaux courants de transhumance d'été.

1° *Courants convergeant vers les massifs satellites* (Pl. II). — Ils sont fonction des ressources en pâturages de ces massifs. D'autre part, ils sont plus intenses sur le versant Nord que sur

le versant méridional en raison de la dissymétrie du réseau hydrographique qui est la règle pour les trois massifs satellites et qui se répercute sur le tracé des frontières des communes. Ainsi chaque vallée longitudinale enverra en général son bétail sur le massif situé plus au Sud. Des complications sont introduites par le fait que les communes situées à l'aval des vallées longitudinales sont moins bien pourvues; aussi ont-elles réclamé et souvent obtenu des droits sur les pâturages d'amont. Il en résulte un enchevêtrement de petits courants de transhumance et d'intérêts contradictoires que nous analyserons sommairement pour chacun des trois massifs.

a) Le massif de l'Arize est le moins bien pourvu en pâturages. Un contraste essentiel sépare l'Est où de hautes croupes planes portent des landes et l'extrémité occidentale où les versants boisés, se recoupant, tombent rapidement sur de profondes vallées. Cette disposition explique les mouvements de transhumance convergeant vers les pacages orientaux du Pech d'Arbiel. Les communes situées sur le versant septentrional et dans la dépression périphérique (Esplas, Sentenac, Castelnau-Durban) se sont associés à une commune de la vallée longitudinale de Massat, Boussenac, pour y exploiter en commun un pâturage syndical. Ils accueillent, moyennant paiement, des ovins venant de communes situées à l'aval de la dépression de Massat, par exemple de Seix. Quant aux communes occupant l'extrémité occidentale du massif de l'Arize, elles n'ont pas assez de pacages sur leurs territoires et sont obligées d'envoyer une partie de leurs bêtes à l'autre bout du massif, en dehors de notre domaine, au-dessus de la vallée de Saurat.

b) Le massif du Bouirech possède des pâturages étendus sur son versant Nord, en pente douce. Ils sont utilisés par les communes d'Alos et de Moulis. Mais Rogalle dont le territoire ne comprend que des terrains cultivables a acquis un droit sur les pâturages d'Alos, droit qui est d'ailleurs grevé de sérieuses restrictions.

c) Le massif des Trois Seigneurs présente la même dissymétrie que le massif de l'Arize, mais son extrémité occidentale, située dans notre région, est beaucoup mieux pourvue en pâturages (croupes planes entre 1.400 et 1.600 m, fonds de cirque, etc.). Les pâturages situés sur le territoire du Port et appartenant à un syndicat de communes, accueillent les bêtes de toute la vallée longitudinale de Massat. Ils en reçoivent même qui appartiennent aux hameaux de la vallée longitudinale d'Ustou

située sur le versant méridional du massif, moyennant, bien entendu, une redevance.

Cependant, les pâturages des massifs satellites compris dans notre région ne suffisent pas, en général, à hospitaliser tout le bétail transhumant des vallées longitudinales. Celles-ci doivent chercher d'autres exutoires.

2° *Courants dirigés vers la Zone Axiale.* — Or la majeure partie des pâturages de la Zone Axiale, situés entre le Lez et le Salat, sont occupés par le bétail indigène. Cependant un courant d'assez faible importance se dessine entre les communes de la vallée du moyen et bas Salat et les pacages du Port de Salau et du Mont Vallier. C'est ainsi que Cazavet envoie ses brebis et Oust une partie de ses vaches et tous ses ovins vers la montagne de Pouilh ; Sentenac, au plateau d'Arros et aux pieds du Mont Vallier. D'autre part, les communes d'ombrée de la vallée de Biros font leur place, sur les longues vallées descendant de la Zone Axiale, aux troupeaux des communes de la soulane, totalement dépourvues de pâturages : Irazein, Balacet, Uchentein, etc., et même de la basse Ballongue (Arrout).

3° *Courants sortant du Couserans.* — Cette médiocrité des pâturages du versant français de la Zone Axiale explique l'ampleur du grand mouvement de transhumance qui portait depuis des siècles les troupeaux français, au delà de la frontière espagnole, sur le versant septentrional du Val d'Aran. L'origine historique du phénomène est bien connue grâce, en particulier, aux études de H. Cavaillès (1), sur les traités de « lies et passeries » qui en réglaient le mécanisme. D'après le tableau qu'a tracé un contrôleur des douanes de la région (2), le mouvement affectait à peu près toutes les communes de la vallée du Lez et s'étendait même à une partie de la vallée du Salat (région de Saint-Lizier, de Lacourt, d'Alos). On évalue à une trentaine de mille le nombre des bêtes qui remontaient la vallée du Lez ; le courant se divisait ensuite en deux branches : l'une empruntait le Port de l'Hourquette en direction des vallées de Yñola et de Barrados, tandis que l'autre passait au Port d'Orle en direction du Pla de Bérêt. Depuis une vingtaine d'années, ce courant de transhumance n'est plus qu'un souvenir. Différents facteurs ont contribué à sa disparition : la diminution du nombre des ovins consécutive à la guerre, la stabulation croissante du bétail bovin rendent moins pressant le besoin de pâturages. D'au-

(1) H. Cavaillès, 5. — (2) Cabannes, 2.

tre part, les Espagnols se sont appliqués systématiquement à réserver leurs surfaces pastorales à leurs nationaux. Enfin la hausse de la peseta, résultant de la dévaluation du franc, a rendu onéreux les anciens contrats de louage.

La fermeture de la frontière, malgré la diminution des troupeaux transhumants, a ressuscité ou créé de nouveaux courants dont l'importance numérique n'est pas très grande, mais qui sont intéressants à étudier parce qu'ils révèlent une adaptation étroite aux conditions physiques. Il s'agit des courants de transhumance, dirigés obliquement ou parallèlement à la chaîne vers les régions de la Zone Axiale (versant septentrional) situées à l'Ouest et à l'Est de notre domaine et mieux pourvues que lui en hautes surfaces.

Le courant dirigé vers le S.O. de la vallée du Lez a son origine dans les droits très anciens que possèdent les communes de la Ballongue sur les pâturages de l'Estremaille situés sur le territoire de la commune de Saint-Lary, à l'amont de la vallée longitudinale. Celles-ci envoient plus de 3.000 bêtes dans la Haute Ballongue. Mais il ne s'agit pas seulement du phénomène banal qui porte les troupeaux des villages de soulane et d'aval vers les pâturages d'amont et d'ombrée. Le mouvement en question a plus d'ampleur parce qu'il intéresse même des villages de la vallée du Lez comme Engomer et Arrout qui envoie la moitié de ses ovins à la montagne de Calebasse; d'autre part, certains troupeaux d'ovins des communes de la Ballongue vont pâturer jusque dans les montagnes de Luchon, sortant du cadre de notre région.

Cette transhumance oblique est encore mieux caractérisée à l'autre extrémité du Couserans, à cause de la supériorité des pâturages du Vicdessos et de la haute Ariège. Une partie des ovins de Moulis suivent les dépressions longitudinales de Massat et de Saurat, à destination des hauts plateaux de l'Aston. De même Riverenert expédie par la route du Vicdessos jusqu'à la frontière d'Andorre, les ovins (300 têtes) qu'il ne peut placer sur les pâturages de l'Arize. Un courant parallèle et numériquement plus important part des dépressions longitudinales situées au Sud du massif des Trois Seigneurs, et encadrant une longue crête calcaire très impropre aux pâturages. C'est ainsi qu'Ercé et Aulus envoient la moitié de leur bétail ovin au-dessus des Cabanes. De même les habitants de la vallée longitudinale d'Ustou y envoient deux troupeaux de vaches.

La transhumance inverse. — Le mouvement n'a quelque

importance que pour les hameaux situés dans les vallées de la Zone Axiale, pauvres en prés et dont le troupeau ovin constitue la richesse essentielle. Il s'étend également à la portion amont des vallées longitudinales les plus méridionales.

Dans le haut Salat, la vallée de Couflens et ses annexes fournissent le contingent le plus considérable. La totalité du troupeau de Rouze est placée dans la basse vallée du Salat, au confluent avec la Garonne (800 têtes). Les $\frac{2}{3}$ des 6.000 moutons de Seix se dirigent vers Salies-du-Salat et Saint-Gaudens. La haute vallée d'Ustou participe à ce mouvement, ainsi que celle d'Aulus (1.000 têtes). Ce courant, qui intéresse au total 7.000 animaux, aboutit dans la vallée de la Garonne. Il y a cependant des exceptions : Aulus envoie une partie des bêtes qu'il ne peut nourrir dans les Petites Pyrénées, à Sainte-Croix, et Ercé à Lasserre. Les conditions du placement sont assez uniformes. Le propriétaire de la plaine reçoit la moitié du croît, toute la laine et une somme fixe de 15 fr. par tête.

Au nord d'Ercé, la transhumance n'est plus pratiquée. Il faut noter seulement de courts déplacements vers l'aval dans la vallée longitudinale de Massat. C'est ainsi que les ovins de la commune de Biert viennent pacager dans celle d'Aleu.

Dans la vallée du Lez, la transhumance inverse a presque complètement disparu. Elle a été remplacée par des transactions commerciales. A la fin de l'automne, les paysans de la haute vallée vendent à ceux de la basse vallée les bêtes qu'ils ne peuvent nourrir. La plupart des propriétaires des Bordes-sur-Lez, par exemple, conduisent la moitié de leurs troupeaux à la foire de Castillon. Sentein se débarrasse des $\frac{2}{3}$ de ses jeunes moutons, Bethmale de la moitié. Il est intéressant de rechercher la limite qui sépare la région où le paysan a tendance à augmenter son troupeau pendant l'hiver de celle, plus méridionale, où l'effectif d'été est le plus important. Naturellement une telle ligne est sujette à de larges fluctuations, suivant les résultats de la fenaison. En moyenne, on peut dire qu'elle s'établit vers Alos-Castillon, circonstance qui favorise les foires de cette dernière localité.

Il faut signaler enfin un courant de transhumance inverse très puissant (12.000 têtes au total) dont la source se trouve dans le Vicdessos, en dehors de notre région, mais dont une des branches aboutit dans les Petites Pyrénées du Salat. La plupart des communes du canton de Sainte-Croix reçoivent pendant l'hiver les brebis d'Auzat. Le Vicdessos, riche en pâturages d'été, ne peut entretenir en hiver son énorme troupeau ovin. La transhumance est donc une nécessité; elle prend une direction N.O., oblique par

rapport à la chaîne. C'est le mouvement réciproque de celui, d'ailleurs beaucoup plus faible, qui porte en été les brebis de Tourtouse vers le haut Vicdessos.

III. — CONTRASTES CLIMATIQUES ET LIMITES DE CULTURES

La différence d'altitude absolue est une première source de contrastes. La vie agricole s'étage en effet entre 400 et 1.100 m, dénivellation suffisante pour amener des différences sensibles dans les moyennes thermiques et pluviométriques (1).

Cependant, les limites climatiques et les limites de cultures ne suivent pas des courbes de niveau. Un autre facteur diversifie à l'infini les nuances climatiques : il s'agit de l'orientation des vallées par rapport aux vents pluvieux et de l'exposition des versants à l'insolation. Les vallées dirigées vers le N.E., perpendiculairement aux vents pluvieux, seront en général moins arrosées et le minimum pluviométrique sera atteint sur leurs soulans. Celles que les vents du N.O. enfilent facilement sont au contraire très pluvieuses. C'est ce qui explique le contraste entre le haut Lez et la Ballongue, relativement secs, et le faisceau des affluents de droite du Salat (Arac et Garbet) qui présente un maximum de pluviosité. Quelques chiffres suffisent à le montrer : Soueix, à 500 m, 1.207 mm; Aulus, à 798 m, 1.652 mm, pour le Salat et ses affluents de droite. Au contraire, dans la vallée de Biros (560-760 m) les précipitations sont inférieures à 1.000 mm. Le relevé du nombre des jours de pluie conduit aux mêmes conclusions. La moyenne du Castillonnais est de 132 jours de pluie par an, au lieu de 150 pour le Salat, avec un maximum à Aulus, de 160 jours de pluie. Il est vrai que cette dernière station se trouve à l'extrémité d'un long couloir ouvert au N.O. et se terminant en cul-de-sac par de hautes parois de sapement glaciaire.

L'exposition variable des versants à l'insolation nuance à l'infini la carte climatique. C'est ainsi que l'isotherme annuelle de 10° remonte le Biros jusqu'à Sentein (750 m), car la vallée est largement ouverte; elle ne dépasse pas 500 m dans la haute vallée du Salat profondément encaissée. Sur les replats de soulane, elle s'élève naturellement beaucoup plus haut, jusqu'à 900 m dans la Ballongue et le Biros.

C'est ce dernier facteur qui rend singulièrement irrégulières les limites méridionales des différentes plantes cultivées, que nous allons maintenant essayer de reconstituer.

(1) Nous avons largement utilisé les travaux de H. Gaussen, 15 et de A. Chatelard, 8.

Il ne s'agit pas de tracer des limites biologiques, mais de définir le domaine moyen dans lequel, sous le régime économique actuel, le paysan trouve avantage à pratiquer les cultures en question.

1° *Limites de la vigne.* — Dans les collines de la zone subpyrénéenne, la vigne occupe une superficie assez importante. Elle ne monte pas toutefois jusqu'au plateau de Lasserre (600 m) balayé par les vents à cause de sa situation culminante. Le long de la vallée longitudinale qui sert de dépression périphérique septentrionale au massif de l'Arize, la vigne s'arrête sur le territoire de Montjoie, à quelques kilomètres à l'ouest de Saint-Girons. Elle n'est plus cultivée ni à Lescure, ni à Montesquieu, ni à Rimont. En revanche, elle reparait plus à l'est dans la section de la dépression périphérique drainée par l'Arize. Celle-ci est plus profonde et, en raison de son orientation, plus sèche que l'extrémité occidentale du massif de l'Arize. Au sud de Saint-Girons, dans la vallée du Salat, l'arbuste s'arrête vers 500 m. On le retrouve encore à la soulane d'Encourtiech et d'Erp, mais il ne pénètre pas dans la vallée de Riverenert, et surtout il ne franchit pas les gorges dans lesquelles le Salat entame l'extrémité du massif de l'Arize.

Au contraire, dans la vallée du Lez, la vigne pénètre plus largement dans un relief plus ouvert et sous un climat plus sec. Sur le fond plat de la vallée, elle ne dépasse pas Engomer (480 m); mais elle s'avance beaucoup plus loin et plus haut le long des soulanes de Balaguères et de Ballongue où elle est représentée jusqu'à Arrout et Aucazein (600 m).

2° *Limites de la culture dérobée du sarrasin.* — Dans les régions où l'été est suffisamment long, on sème du sarrasin après la moisson et son grain est récolté en octobre avant les premières gelées. Cette pratique constitue donc un réactif climatique assez intéressant. Elle est d'un usage général dans les basses vallées du Salat et du Lez. En revanche, on ne la retrouve pas dans la zone des collines prépyrénéennes. Il semble d'ailleurs que les raisons de cette exclusion ne soient pas seulement climatiques, et le manque d'engrais en est sans doute aussi responsable. Sur les pentes du massif de l'Arize, cette pratique est déjà exceptionnelle à Esplas, mais elle est encore d'un usage courant à Riverenert. Le long de la vallée du Salat, on la retrouve jusque dans le bassin d'Oust (500 m), et jusqu'à Soulan, dans la vallée de Massat (600 m). Sur les terres d'Alos (600-650 m), on sème encore

le sarrasin en culture dérobée; il est vrai que c'est surtout après la récolte du trèfle, plus précoce que celle du blé. Dans la vallée du Lez le fond alluvial porte jusqu'à Engomer des cultures dérobées de sarrasin. Cependant, les premières gelées d'automne « grillent » fréquemment la plante encore en fleurs. Les premiers coteaux de soulane sont plus favorisés, si bien que la limite cherchée doit être repoussée au delà d'Arrout jusque dans la basse Ballongue. Au-dessus de 600 m toutefois, cette pratique est exceptionnelle; elle n'est plus observée à Balaguères et le sarrasin n'est plus semé qu'en culture de printemps; de même sur les croupes d'ombrée au-dessus de 400 m. On note donc un léger avantage de la vallée du Salat sur celle du Lez. Il s'explique sans doute par la nuance plus continentale du Castillonnais dont l'hiver est précoce.

3° *Limites du blé.* — La limite du blé est naturellement beaucoup plus méridionale que la limite précédente. On observe encore une dissymétrie très nette entre la vallée du Lez et les affluents de droite du haut Salat, dissymétrie qui apparaît dans la carte du pourcentage des terres labourables semées en blé. Dans le premier cas, le blé est cultivé jusqu'à 1.000 m d'altitude sur les soulanes de Biros et de haute Ballongue, grâce à la sécheresse de l'atmosphère. En revanche, le maïs, mieux adapté aux climats humides, n'occupe dans cette région qu'une superficie insignifiante. Au contraire, dans le secteur oriental de notre domaine, le blé ne dépasse guère 700 m à l'amont de la vallée de Massat (1). Il est même complètement exclu des vallées d'Ercé, d'Ustou et d'Aulus, bien que leur plafond alluvial commence à 600 m. Dans ces régions, il est remplacé par le maïs, ce qui montre bien qu'il n'y a pas insuffisance thermique mais excès d'humidité. De même, dans la vallée du Port tournée vers le N.O., la superficie semée en maïs est cinq fois supérieure à celle semée en blé (Pl. IV, fig. 2).

Les variations d'altitude de la limite supérieure de l'habitat permanent semblent résulter en grande partie des variations correspondantes de la limite des céréales. Dans la soulane de Biros, la limite de l'habitat permanent dépasse 1.000 m, alors qu'elle n'atteint pas 950 m dans le haut Salat, et 800 m dans la vallée d'Ustou.

(1) Il s'agit d'une moyenne; de très petits exploitants, obstinés à « faire leur blé », en cultivent encore sur certaines croupes ensoleillées, vers 950 mètres.

CHAPITRE II

LES GENRES DE VIE RURAUX

GÉNÉRALITÉS

Mieux encore que sur le versant espagnol, la répartition des différents types de genre de vie rurale paraît étroitement adaptée aux cadres naturels, en particulier aux zones structurales et morphologiques distinguées dans un chapitre précédent. Ceci s'explique par le développement plus complet des voies de communication. Dans une région comme le Pallars où l'économie fermée subsiste en maintes vallées isolées, les vocations naturelles vers certaines spécialisations sont demeurées virtuelles parce que le paysan est obligé de produire tout ce qui est nécessaire à sa subsistance. En Couserans, au contraire, la possibilité de vendre et d'acheter à bon compte a permis l'individualisation de plusieurs types d'économie agricole s'accordant intimement aux conditions physiques. Il est vrai que les progrès de la technique agricole, libérant dans une certaine mesure le cultivateur des servitudes imposées par la nature du sol, constituent en revanche un facteur d'uniformité. Mais le phénomène est moins marqué en montagne, car si l'on peut modifier la qualité du sol, on ne peut changer ni son épaisseur ni la pente du terrain. D'autre part, en pays d'économie ouverte, les hausses brutales des cours commerciaux et les tarifs de protection douanière entraînent l'extension de telle culture ou de tel mode d'élevage à des régions dont ils semblaient exclus par la nature. Notre région n'a pas échappé à ces vagues de fond, par exemple en 1928-1930. Mais les crises consécutives remettent ensuite les frontières à leur place géographiquement rationnelle, si bien que les divisions naturelles et les divisions humaines coïncident de nouveau.

Dans notre étude des genres de vie, au lieu de suivre rigoureusement les divisions en latitude, nous examinerons d'abord la zone médiane des dépressions longitudinales qui occupe la plus grande partie du versant français et où se réalise le mieux l'éco-



PHOTO V

Vallée du Salat en aval de Couflens. — Type de vallée en V, aux versants très étroits. A droite, vallées et granges sur des replats peu marqués.



PHOTO VI

Haut Salat. Petite soulane du ruisseau d'Angouls. — Prés, granges et habitations disséminés. On voit que les premières maisons coïncident avec la limite de l'ombre portée sur la soulane (vue prise le 25 décembre, à midi).

nomie laitière caractéristique du Couserans. Nous aborderons ensuite le versant Nord du massif de l'Arize et la basse vallée du Salat où les spécialisations sont plus variées, puis la zone des Petites Pyrénées où règne un genre de vie aquitain dégradé par l'altitude. Enfin, à l'extrême Sud, la Zone Axiale présente un genre de vie montagnard aussi différent que possible, fondé sur l'élevage des ovins.

1. — LES DÉPRESSIONS INTERNES LONGITUDINALES

L'ÉCONOMIE LAITIÈRE

La zone des dépressions longitudinales internes, où règne le bocage semé de granges, est caractérisée par un type d'économie rurale plus préalpin que pyrénéen : l'économie laitière. Sans doute, la vente des veaux est-elle largement rémunératrice, et, d'autre part, les cultures vivrières ne sont pas négligées, comme on peut s'y attendre dans un pays où la propriété est morcelée à l'extrême. Mais c'est la vente du lait de vache aux grandes fromageries de Saint-Girons et d'Oust ou aux fruitières locales qui constitue la principale source d'argent frais pour le paysan.

Pays d'herbages et de vaches, le Couserans était traditionnellement grand producteur de lait. Mais on l'utilisait soit pour la consommation domestique (fabrication du beurre par chaque ménage), soit les hauts pâturages d'été pour la confection du beurre et du fromage de montagne dans les cabanes de berger. Cette pratique communautaire, décrite par H. Cavaillès (1), n'a cessé de s'affaiblir depuis la fin du XIX^e siècle. Dès 1872, en effet, l'administration avait organisé dans les Pyrénées ariégeoises un réseau de fruitières copiées sur celles du Jura. Aujourd'hui, le système coopératif n'est guère appliqué que dans les beurreries de la vallée du Lez (Balaguères et Engomer). Partout ailleurs, les fruitières sont devenues propriété particulière. Entre le producteur et les grandes fromageries de Saint-Girons et d'Oust, un intermédiaire s'interpose : le laitier-ramasseur, qui va de hameau en hameau recueillir les bidons deux fois par jour, et qui prélève un sou par litre. Pour éviter son entremise, beaucoup de fruitières se sont organisées dans les hameaux eux-mêmes. Le lait utilisé, à la différence d'autres régions pyrénéennes, est exclusivement celui des vaches; une fromagerie de Saint-Girons l'emploie même à la confection d'un pseudo-Roquefort.

(1) H. Cavaillès, 4.

Cependant, on peut distinguer des genres de vie assez variés en fonction de 2 facteurs : 1° la répartition des cultures vivrières. Celles-ci occupent une plus large surface dans les dépressions longitudinales septentrionales, où les terres arables sont plus étendues et le climat moins rigoureux;

2° Le rôle plus ou moins grand des déplacements pastoraux. Dans la dépression longitudinale septentrionale, une proportion variable de vaches laitières sont sédentaires et ne quittent pas les « granges » éparses sur les prés de fauche : aussi leur lait peut-il être vendu pendant toute l'année. Au contraire, celles de la dépression longitudinale méridionale moins riche en foin, participent toutes aux déplacements pastoraux suivant la coutume montagnarde.

La crise économique a eu pour résultat de diminuer à la fois l'extension de l'aire spécialisée et l'intensité de la spécialisation. La régression est sensible, surtout à la limite méridionale, dans la région de Seix, où l'on revient à l'élevage moins aléatoire des ovins : la vente des agneaux se révèle plus rémunératrice que celle des veaux. Le paysan a été découragé par les bas prix du lait dont le cours avait touché, un moment, 0 fr. 35, et la fromagerie locale a disparu. A Oust, le paysan réserve une part de lait plus grande pour sa consommation personnelle, surtout quand l'année n'est pas favorable aux pommes de terre : il fait lui-même son beurre et engraisse les porcs avec les résidus. Dans la vallée de Massat, certaines exploitations très petites ne vendent plus que la quantité de lait strictement nécessaire à l'achat de la farine qu'elles n'ont pu produire.

A. Les dépressions internes longitudinales du Nord.

— La carte 4 figurant la production, par km², de lait destiné aux beurriereries ou aux fromageries indique un maximum très net, correspondant à la grande dépression médiane qui s'allonge depuis la Ballongue jusqu'à l'extrémité de la vallée de Massat (plus de 15.000 litres de lait au km² par an). Nulle part, le rendement moyen des vaches n'est aussi élevé (plus de 2.400 l. par an et par tête) (Pl. IV, fig. 4).

Cependant, les ressources rurales ne sont pas partout les mêmes. D'une part, la proportion des vaches soumises à la stabulation permanente est variable. Elle est très faible pour les communes situées à l'amont des vallées longitudinales : celles-ci, en effet, sont pauvres en prés de fauche mais possèdent des pâturages d'été étendus (Le Port, dans la vallée de Massat, Saint-Lary dans la haute Ballongue). Au contraire, dans la vallée du Lez

inférieure et dans la soulane de basse Ballongue où les pâturages d'été sont à peu près inexistant, la presque totalité des vaches ne quitte pas les alentours des granges. C'est un type d'économie herbagère intégrale, qui n'a plus rien de montagnard. Entre ces deux cas extrêmes, la dépression longitudinale qui précède au N le Massif de Bouirech et la plus grande partie de la vallée Oust-Massat présentent toutes les valeurs intermédiaires.

Sur ces contrastes, nous baserons notre distinction fondamentale entre les types mixtes d'économie rurale, où se combinent l'économie pastorale et l'économie herbagère, et les types d'économie herbagère intégrale.

Dans ces divisions de premier ordre, la considération des cultures vivrières permet d'introduire des compartiments. La culture vivrière essentielle des vallées orientales est celle des pommes de terre. Au contraire, les dépressions occidentales (Lez et Ballongue) donnent la préférence au blé. Sans doute faut-il voir là la conséquence du contraste climatique signalé p. 77. Des contrastes tout aussi profonds résulteront parfois d'une simple différence d'exposition : le blé à la soulane, la pomme de terre à l'ombrée.

Enfin l'élevage des ovins, quoique relégué au second plan, constitue également un facteur de différenciation accessoire. Dans la vallée du Lez quelques communes pratiquent un élevage de plaine (engraissement pendant l'hiver), tandis qu'ailleurs le paysan reste attaché au mode traditionnel; il possède en permanence un troupeau dont il ne vend que le croît et qui estive chaque année.

De la combinaison de ces différents facteurs résulte une gamme assez variée de genres de vie, dont nous essaierons de présenter quelques exemples concrets dans les pages qui suivent.

1° TYPES MIXTES OU SE COMBINENT LA VIE PASTORALE ET L'ÉCONOMIE HERBAGÈRE. — Ils sont réalisés dans la dépression qui s'allonge au Nord du Bouirech, dans celle d'Oust-Massat et dans la Haute Ballongue.

a) *La dépression Alos-Engomer.* — Au Nord du Massif du Bouirech s'allonge une dépression compartimentée par des cols bas et drainée par trois rivières différentes. Les deux communes principales qui y sont installées, Alos et Moulis, se partagent les surfaces pastorales du massif du Bouirech. Aussi, malgré l'étendue des prairies de fauche, la production des vaches sédentaires n'est pas très élevée : 1/3 à Moulis, 2/5 à Alos. Nous choisirons dans cette commune l'exemple-type de l'économie mixte.

Alos est situé dans une espèce de cuvette allongée fermée au NE par le massif calcaire du Tucorédone et au Sud par le massif gneissique de Bouirech, dont les larges surfaces planes, entre 12 et 1.400 m, sont surmontées par une crête escarpée qui culmine à 1.870 m. Les terres cultivables de la cuvette sont déterminées par l'affleurement d'une bande granitique, érodée en contre-bas des gneiss, et de schistes liasiques pincés et chevauchés par le fragment du socle ancien (600-900 m).

Sur les terres de labours, le blé conserve une part importante à peu près égale à celle des pommes de terre avec lesquelles il alterne en rotation biennale. De temps en temps, on intercale une année de trèfle suivie d'une récolte de blé noir semé en juin et moissonné en octobre. Comme sa position centrale l'y prédispose, Alos pratique donc des cultures vivrières qui offrent une physionomie intermédiaire entre celles de l'ouest où règne la pomme de terre, et celles de l'est où le blé se défend victorieusement.

L'élevage des bovins pour la production du lait constitue la ressource essentielle du pays, comme le laisse prévoir la grande étendue des prairies (plus des 4/5 des terres cultivables) en majeure partie non irriguées. Les prés irrigués se divisent en deux catégories. Ceux qui sont situés le long des ruisseaux peuvent donner deux coupes par an.

Ils sont arrosés à deux reprises, d'abord en avril-mai, puis en juillet-août. Au contraire, les prés situés sur les coteaux ne donnent qu'une seule coupe à la suite d'une irrigation qui se fait en mai. Le foin de chaque pré est amassé dans les granges. Chaque propriétaire en possède quatre ou cinq, qui reçoivent successivement les vaches pendant l'hiver. Durant cette saison, la production de lait atteint sa valeur maxima (1.200 litres par jour). Le lait est descendu par deux laitiers. Chaque matin, ils parcourent les hameaux avec des ânes portant deux gros bidons sur leur bât. Au village, le lait est transbordé sur des camions à destination de Saint-Girons auquel Alos est relié directement par une route traversant le massif calcaire. Vers le premier juin, une bonne partie des vaches quitte le village (environ 200 sur 500). Elles montent au plateau de Serrelongue situé à 2 h. 1/2 de marche. Là, deux cabanes abritent chacune 5 à 6 pâtres qui gardent le troupeau à tour de rôle. Ils fabriquent du fromage de montagne, un peu de beurre qu'ils vendent à leur profit et reçoivent en plus une somme fixe versée par les propriétaires. Mais si, pour une raison de mauvais temps ou autre, les bergers ne sont pas montés à la date limite du 10 juin, ils n'ont droit à aucun paiement. On reconnaît ici le souci ancien du paysan d'épargner

ses réserves de foin. Le métier est d'ailleurs assez rémunérateur : tel berger touche plus de 3.000 francs par campagne pour sa part dans la fabrication du fromage.

Cependant une partie du bétail reste pendant l'été dans les granges et sa production laitière dépasse encore sensiblement les besoins de la consommation locale. Aussi la vente du lait aux fromageries continue-t-elle au ralenti pendant cette saison. Ceci résulte d'une substitution relativement récente de l'économie herbagère à l'économie pastorale. Autrefois, il y avait trois cabanes pour le plateau de Serrelongue; la disparition de l'une d'elles s'explique par le fait que beaucoup de terres labourées ont été transformées en prés permettant au bétail de devenir sédentaire.

Le troupeau ovin est assez important (environ 700 têtes). A la fin du printemps, les animaux quittent le village plus tôt que les bovins (vers le 15 mai). Tout d'abord, ils pacagent dans les forêts proches du village, puis montent au plateau de Serrelongue; enfin, vers le 10 juin, lorsque les bovins arrivent à leur tour, les ovins leur cèdent la place et s'élèvent sur la longue échine du massif de Bouirech, où les pâturages sont trop maigres et trop accidentés pour les bovins. En automne, le déplacement s'opère suivant un rythme inverse. Les ovins redescendent sur le plateau abandonné par les vaches vers le début de septembre et ne regagnent les hameaux que vers le 15 octobre. Pendant l'hiver, ils sortent presque tous les jours sur les pentes bien exposées au soleil, en particulier sur les prés élevés où l'on n'a pas pu faucher le regain. Le foin amassé en été suffit pour nourrir le troupeau entier et les jeunes agneaux sont vendus au printemps. Alos se place en effet dans une région intermédiaire entre la montagne, où les jeunes sont élevés pendant l'été, et la basse vallée qui engraisse les adultes pendant l'hiver. Tantôt on remarque une tendance à vendre, au moins, une vache par maison au début de l'hiver; tantôt, quand la récolte de foin a été bonne, certains propriétaires hospitalisent pendant l'hiver quelques brebis de Couflens.

Situé à l'amont d'une dépression longitudinale, Alos a été contraint de défendre ses pâturages étendus contre les revendications des communes d'aval moins bien partagées. C'est ainsi qu'il a dû abandonner le versant SE du Bouirech aux troupeaux de Rogalle, dont le territoire exigu ne possède que des terres cultivables. Ceux-ci ont même le droit de venir à Serrelongue en théorie. Mais ce droit s'accompagne de nombreuses servitudes : obligation de suivre le grand chemin de la Panarère, de rentrer chaque soir au village, interdiction de pacager dans les forêts. Le trajet

représentant 4 heures de marche, Rogalle préfère envoyer son troupeau vers la Zone Axiale.

Alos présente donc l'exemple d'une commune pour laquelle la production laitière est essentielle et où l'économie herbagère se combine à l'économie pastorale sans qu'on ait besoin de recourir à la transhumance. Ceci s'explique par la composition harmonieuse du territoire communal réunissant des prairies de fauche étendues et de bons pâturages d'été.

b) *La vallée d'Oust-Massat.* — Si l'on met à part la petite plaine alluviale d'Oust où l'« openfield » occupe une superficie assez étendue, c'est le bocage qui couvre toutes les pentes et la prairie de fauche l'emporte toujours sur les terres labourables. Les prés sont parsemés de pommiers dont le produit donne des bénéfices assez importants. Aleu vend, bon an mal an, 1.000 quintaux de pommes. Les marchands de Perpignan et de Toulouse viennent les acheter sur place.

Cependant, bien des nuances permettent de séparer communes d'aval et communes d'amont. Chez les premières, la production de froment est encore assez considérable. A Aleu, la superficie semée en blé est égale à celle des pommes de terre; mais, comme nombre de croupes atteignent 900 m, le seigle occupe une superficie importante égale aux 2/3 de celle du blé. A Soulan, le blé le cède aux pommes de terre. Néanmoins, la production locale assure 6 mois de pain à la commune. Plus à l'amont, Biert ne couvre plus qu'un cinquième de ses besoins en farine; à Massat, les pommes de terre tiennent 5 fois plus de place que le blé. Enfin, à l'extrémité amont de la vallée, le blé est à peu près exclu du territoire du Port, où la céréale dominante est le seigle. Il est vrai que le Port est un village de montagne, installé dans une vallée profonde du Massif des Trois Seigneurs, et qui n'appartient plus à la dépression longitudinale proprement dite.

Si l'on examine les modalités de l'élevage des bovins en remontant de l'aval vers l'amont, on notera de même l'accentuation progressive des caractères montagnards. A Oust, une bonne partie des vaches reste à l'étable pendant toute l'année. Au lieu d'envoyer leurs bêtes dans les pâturages lointains du Port de Salau, les propriétaires ont préféré développer les cultures fourragères qui occupent le fond plat de la vallée alluviale, et transformer en prés de fauche les champs de céréales autrefois situés sur les pentes. A Aleu, 1/5 seulement des vaches transhument vers les pâturages syndicaux du Massif des Trois Seigneurs : aussi

la vente du lait aux fromageries d'Oust continue-t-elle sans interruption pendant toute l'année (600 litres par jour en moyenne). Cette proportion d'animaux sédentaires diminue rapidement quand on s'élève : elle n'est plus que de la moitié à Soulan et ne dépasse pas le quart du troupeau au village du Port.

c) *La haute Ballongue*. — Comme la haute vallée de Massat, la haute Ballongue doit être mise à part, son altitude lui conférant déjà une physionomie sub-montagnarde. Celle-ci est encore peu marquée si l'on considère l'agriculture proprement dite. A la différence du Port, Saint-Lary possède, malgré une altitude équivalente, une superficie semée en blé égale au tiers des terres labourables. C'est une conséquence du contraste climatique sur lequel nous avons déjà maintes fois attiré l'attention. En revanche, les conditions de l'élevage ne sont plus les mêmes que dans la basse Ballongue. Un tiers des bovins, environ, sont soumis à la vie pastorale, et quittent en été les hameaux pour les pâturages d'Estrémaille. Les autres restent dans les granges et leur lait continue à être vendu aux huit fruitières et aux cinq beurreries de la commune. Le troupeau ovin est beaucoup plus important que dans la basse Ballongue (environ 2.400 têtes, dont une grosse majorité de brebis). L'engraissement d'hiver n'est plus pratiqué. Au contraire se dessine une faible transhumance inverse intéressant environ 300 bêtes qui sont placées moitié dans la basse Ballongue, moitié dans les collines calcaires précédant la vallée longitudinale de la Garonne (bassin d'Aspet). Par tous ces caractères, la haute Ballongue forme transition avec le système méridional des vallées longitudinales.

2° TYPES D'ÉCONOMIE HERBAGÈRE INTÉGRALE. — Dans la Basse-Ballongue (1), les communes sont très pauvres en surfaces pastorales. Les unes, comme Sor et Engomer, ne possèdent que l'extrémité inférieure des versants des massifs montagneux, tandis que les autres (communes de soulane) s'adosent à des reliefs calcaires minces et peu élevés (forêts de Buzan et de Cornudière). Elles fournissaient jadis un grand contingent à la transhumance ultramontaine. La suppression de cette pratique et le manque de pâturages plus proches a hâté l'évolution vers une économie herbagère intégrale, où le lait est vendu pendant toute l'année aux établissements industriels parce que la totalité des vaches sont sédentaires.

(1) *Sensu lato*, en y comprenant le Lez inférieur.

Dans notre étude de détail, nous distinguerons : les communes d'ombrée, où la production des céréales est faible et où le bocage règne en maître (Sor, Cescan, Engomer, etc.) et les communes de soulane, où, sur les terres labourables découvertes, le blé tient une grande place (Galey, Villeneuve, Audressein, Arrout, Balaguères).

a) *Engomer.* — *Type des communes d'ombrée.* — Le territoire de la commune comprend : une portion de la vallée alluviale du Lez et une longue pente granitique, tournée vers le Nord, couverte de terrains cultivables, vers 950 m, et surmontée d'un relief plus énergique correspondant à l'extrémité du Massif gneissique du Bouirech.

L'installation de l'économie herbagère permanente a été hâtée par le fait qu'Engomer ne possède pas sur son territoire de pâturages d'été. Autrefois, elle était obligée d'envoyer vaches et moutons en transhumance dans le Val d'Aran, et aussi dans la montagne de l'Estremaille à l'extrémité supérieure de la Bal-longue, où elle avait acquis des droits. Aujourd'hui, les vaches ne quittent pas le village; quant aux moutons, on n'en conserve pas pendant l'été; la plupart sont achetés en automne à des éleveurs de la montagne et revendus au printemps dans la plaine, où leur engraissement est parfait en quelques semaines.

La spécialisation herbagère s'affirme dans l'étendue des prairies égale au double de celle des terres labourables. Les longues croupes qui descendent vers la vallée du Lez sont couvertes de granges et de prés où les vaches restent pendant toute l'année. Comme les granges supérieures se trouvant à près de deux heures de marche, on ne transporte le lait qu'une fois par jour, après la traite du matin. Celui qui provient de la traite du soir est mis en bidon et plongé dans l'eau d'un ruisseau pour être conservé frais jusqu'au matin. Il est ensuite apporté à la coopérative beurrière que possèdent chacun des trois hameaux composant la commune; on rend le petit lait aux propriétaires qui peuvent s'en servir pour nourrir les pores.

Dans ce genre de vie, c'est la fenaison qui tient la première place dans les occupations du paysan. Elle commence en juin et dure jusqu'en octobre sur les prés les plus élevés. Lorsque l'automne a été ensoleillé on fauche encore du regain en décembre. Les vaches nourries avec le foin de ces prairies supérieures donnent un meilleur lait que celles qui pâturent sur les prés trop humides de la plaine alluviale.

Le blé n'occupe qu'une faible part (entre le 1/4 et le 1/5) des

terres labourables, en raison de l'exposition du versant. Le fond plat de la vallée alluviale trop humide ne lui convient pas davantage. Aussi se cantonne-t-il sur les premières pentes. Le produit du sol le plus important est la pomme de terre.

b) *Balaguères : un village de Soulane gagné tout récemment à l'économie laitière.*

Le village de Balaguères se trouve dans une dépression karstique fermée (660 m), tournée vers le midi et entourée sur trois côtés par un plateau calcaire aux pentes raides atteignant 1.200 mètres. Son isolement relatif y a préservé pendant longtemps des coutumes archaïques. Il y a 25 ans à peine, la route n'existait pas encore, le village vivait replié sur lui-même, fabriquant ses étoffes, produisant le blé nécessaire à sa consommation et n'achetant guère au dehors que le sel. La richesse essentielle était alors un troupeau de 5.000 ovins qui transhumaient en Espagne.

L'économie actuelle est tout à fait différente. La culture du blé, quoique beaucoup plus importante qu'à Engomer, comme il convient à un climat de soulane et à un sol calcaire, est cependant en recul. Le terroir, installé sur le fond de la dépression fermée, est divisé en deux soles situées à l'Ouest et à l'Est du village. On les cultive alternativement en blé et en pommes de terre. Toutes les opérations de culture se font en même temps. Il est curieux de noter cette survivance de pratiques communautaires si rares dans ce pays de bocage; elle paraît liée au relief spécial du terroir. Les champs de culture en terrasses, installés sur les pentes méridionales du plateau calcaire, sont maintenant abandonnés malgré leur situation favorable au blé. La diminution de la natalité, l'élévation du prix de la main-d'œuvre ont rendu, en effet, relativement plus onéreux le transport du fumier et le travail de ces champs élevés. Aujourd'hui ils servent de pacages d'hiver aux brebis.

Comme ailleurs, l'élevage des bovins est devenu la ressource essentielle, mais avec une intéressante adaptation aux conditions du relief, relief calcaire, exceptionnel dans cette région. Le domaine des prés est nettement distinct de celui des terres labourées, au lieu de se mélanger à elles comme dans le pays de bocage. Ils se cantonnent sur le plateau où de larges affleurements de schistes liasiques ou albiens donnent un sol assez profond qui d'ailleurs a été patiemment épierrière. Ils sont suffisamment plats pour qu'on puisse les faucher mécaniquement. Les machines sont démontées, hissées à dos de mulets puis remontées. Le seul inconvénient est que ces prés ne peuvent être irri-

gués : une seconde coupe n'est possible que lorsque la fin de l'été n'est pas trop sèche. De là le dicton local : « Le regain est dans les nuages ». Durant onze mois sur douze, les vaches restent sur les plateaux autour des granges. Deux fois par jour, on descend à dos d'ânes le lait qui est envoyé, moitié à la coopérative du village, moitié aux laiteries de Saint-Girons. Pendant le mois d'hiver le plus rigoureux, les vaches restent aux étables du village où elles sont nourries avec des fourrages artificiels qui sont cultivés sur une superficie atteignant presque le tiers de celle des terres labourables, chiffre absolument exceptionnel.

L'élevage des ovins est en pleine décadence et son caractère traditionnel a été complètement modifié. Balaguères a renoncé à la transhumance d'été. Comme Engomer, il pratique maintenant l'engraissement des moutons pendant l'hiver. Les bêtes vaguent sur les pentes caillouteuses du plateau et reçoivent un complément de nourriture à l'étable (fourrage artificiel, grains). Elles sont ensuite revendues au printemps, soit pour la boucherie, soit à des éleveurs de Saint-Girons qui finissent leur engraissement.

Dans la Ballongue proprement dite, le genre de vie est très semblable à celui que nous venons d'analyser. A Arrout, les granges se trouvent près du village, et, pendant toute l'année, les animaux ne quittent l'étable que pour paître deux ou trois heures, matin et soir, sur les prés voisins. A Orgibet, il n'y a guère qu'une dizaine de vaches qui montent pendant l'été dans les forêts communales. Comme à Balaguères, mais d'une façon moins tranchée, on note une séparation entre les terres labourables, souvent groupées en un seul bloc qui occupe une partie de la soulane, et le bocage semé de granges couvrant le reste de la soulane et toute l'ombrée. On peut relever cependant quelques différences assez minimes, qui donnent une individualité à la Ballongue (*sensu stricto*) : d'abord le rôle du blé est plus important; le pourcentage des terres labourées qu'il occupe dépasse 40 % à Arrout, Audressein, Gallet, Villeneuve; il atteint même 50 % à Saint-Jean, Augirein et Orgibet. D'autre part, l'élevage des moutons suivant les formes traditionnelles n'a pas complètement disparu, comme à Balaguères ou à Engomer. Les troupeaux de brebis vont pacager pendant l'été sur les pâturages de l'Estremaille ou même jusque dans le Luchonnais. A leur retour de la montagne, les agneaux sont engraisés et vendus.

B. Les dépressions longitudinales méridionales. —

Le système méridional des hautes vallées longitudinales possède un genre de vie franchement montagnard.

L'élevage des bovins pour la production du lait et des veaux y constitue toujours la ressource essentielle. Mais des caractères nouveaux apparaissent qui permettent de distinguer ce type d'économie de celui des basses vallées longitudinales.

1° Le blé a cessé d'être la céréale dominante; les céréales n'occupent plus qu'une faible partie des terres cultivables (Pl. IV, fig. 2);

2° Tous les bovins participent à la vie pastorale. Un rythme saisonnier de déplacement en hauteur très net s'établit, intéressant non seulement le bétail mais aussi les zones de travail agricole;

3° Le troupeau ovin est plus important que dans les dépressions longitudinales du Nord. En même temps on note l'apparition de la transhumance d'hiver.

Cependant on peut distinguer des nuances dans ce tableau d'ensemble. Un contraste assez marqué oppose la vallée de Bethmale, tributaire du Lez, à celles du Garbet et du Ruisseau d'Alet.

a) *Les vallées du Garbet et du Ruisseau d'Alet.* — Les céréales tiennent fort peu de place sur les terres labourées : le 1/3 à Aulus, les 2/5 à Ercé, 28 % à Ustou; le reste est dévolu aux pommes de terre. Les terres labourables, elles-mêmes, reculent devant les prairies. Dans la vallée d'Ustou, les pentes assez raides situées autour de Sérac, autrefois aménagées en champs, sont aujourd'hui des prés plus productifs et coûtant moins de peine. Le trait le plus significatif est la disparition complète du blé dans les trois communes précitées. Il est remplacé par le maïs qui, mêlé aux haricots, occupe les bonnes terres des fonds d'auge, et par le seigle qui monte au contraire sur les sols plus pauvres des hauts replats. Aussi les communes d'Ustou et d'Aulus, dont les seules terres labourables sont installées au fond des bassins de surcreusement glaciaire, sont-elles consacrées à peu près uniquement au maïs, tandis qu'Ercé, situé à l'aval, récolte plus de seigle que de maïs sur les replats granitiques au sol profond qui s'étendent entre 700 et 1.100 m. Cette disparition du blé à moins de 600 m d'altitude demande à être expliquée. Il ne s'agit pas d'une limite biologique absolue (le blé a été en effet cultivé dans ces hautes vallées), mais d'une adaptation plus étroite aux conditions climatiques, réalisée grâce à la pénétration des voies de communication qui a permis au paysan de développer la culture la mieux appropriée aux conditions physiques. C'est évidemment

la très grande humidité de ces versants exposés aux vents du N.O. qui a amené le maïs à supplanter le blé. D'ailleurs, même dans le temps où régnait l'économie fermée, le maïs était déjà la céréale prédominante et servait à fabriquer le pain pendant une bonne partie de l'année.

L'abondance des précipitations explique encore que les prairies non irriguées soient beaucoup plus étendues que les prairies irriguées (rapport de 2 à 1 à Aulus, de 7/2 à Ercé, de 3 à 1 à Ustou). Le paysan estime que les pluies de printemps et les crues des torrents au moment de la fonte des neiges suffisent à mettre l'herbe en bonne condition pour la fenaison. Les prés se répartissent sur une distance verticale d'au moins 600 m. Au N.O. d'Ustou, ils montent jusqu'à 1.350 m à la faveur d'un placage glaciaire masquant les affleurements calcaires, alors que le fond de la vallée est à 700 m. Une position favorable est offerte également par les sillons de schistes liasiques élargis par des diffluences glaciaires : c'est ainsi que les granges montent jusqu'au col de Latrape situé dans l'axe Ustou-Aulus; de même sur la soulane de la vallée de Castel Minier, les prés de fauche atteignent 1.300 m.

Au calendrier rural s'inscrivent des déplacements verticaux complexes, pour le bétail et les zones de travail. Chaque exploitation possède au minimum deux granges séparées par une distance couverte en une ou deux heures de marche. Pendant l'hiver, le bétail est enfermé dans les granges voisines du village (600-800 m) et sort dans les prés voisins quand il fait beau. En avril-mai, il gagne des granges plus élevées au fur et à mesure que la neige fond. Cependant les vaches utilisées pour les labours de printemps restent dans les granges inférieures à proximité des fonds d'auge. Vers la fin de cette période, une partie du bétail d'Aulus est conduite dans des pâturages intermédiaires non fauchés, situés vers 1.400-1.500 m, aux pentes supérieures du sillon de lias. Enfin vient le grand départ pour les pâturages d'été plus lointains. Au début de juin, la plupart des vaches se dirigent soit vers les pâturages communaux de la Zone Axiale, soit vers le massif des Trois Seigneurs où une partie du bétail d'Ustou est hospitalisée sur le territoire de la commune du Port, soit dans le massif d'Aston qui reçoit la moitié des bovins d'Aulus et d'Ercé. Ne restent dans les granges que les vaches laitières strictement nécessaires à la consommation locale : en moyenne 4 à 5 par hameau. La proportion est plus forte pour Aulus, en raison de la clientèle locale de sa station thermale. Le troupeau ovin qui atteint une réelle importance à Ustou ne transhume pas sur

d'aussi longs parcours et se contente des pâturages accidentés de la Zone Axiale. C'est ainsi que celui d'Aulus estive soit à la montagne des Agneisseurs dont le nom est significatif, soit au plateau de la Coumebière, soit dans la vallée de la Grande Cascade qui présente de petits bassins de surcreusement glaciaire, des « jasses ». L'élevage est pratiqué surtout en vue du croît, suivant le mode traditionnel. La demande des hôtels d'Aulus détermine une exception à cette règle et une partie des agneaux et moutons sont engraisés à l'étable en vue de la saison thermale. Pendant que les bêtes sont à la montagne sous la conduite de quelques bergers, une bonne partie des hommes montent vers les plus hautes granges où ils procèdent à la fenaison (juillet-août) qui constitue le travail essentiel. Mais le déplacement temporaire de l'habitat n'est pas pratiqué. On cite comme une curiosité une seule famille d'Aulus qui séjourne durant plusieurs nuits dans une habitation d'été.

Vers le milieu de septembre, les bêtes redescendent de la montagne suivant, en sens inverse, les étapes que nous avons décrites pour la saison de printemps. Avec le séjour des vaches dans les granges, reprend la vente du lait aux fromageries d'Oust et de Saint-Girons. Cependant le troupeau ovin voit son effectif diminuer considérablement. Beaucoup de moutons engraisés pendant leur séjour dans les pâturages d'été sont vendus. Une bonne partie des brebis sont placées chez des propriétaires de la plaine. C'est une saison de repos pour le paysan qui se contente d'aller traire les vaches et de soigner les prés en y répandant du fumier.

b) *La vallée de Bethmale*. — Son originalité vient de la place encore assez grande accordée aux cultures vivrières et aux céréales. Parmi celles-ci, le blé tient un rang honorable occupant 40 % de la superficie qui leur est réservée; le sarrasin et le seigle se partagent le reste. Les champs cultivés montent très haut car une partie de la population gagne pendant l'été les granges d'amont et y séjourne pendant deux mois pour pratiquer la fenaison et aussi des cultures hâtives (seigle, chou, sarrasin). Ce déplacement saisonnier constitue un usage exceptionnel dans les Pyrénées. Cet ensemble de caractères ne s'explique pas par des conditions physiques spéciales, mais dans l'hostilité de la population à toute innovation (les habitants des hameaux supérieurs ont conservé le costume traditionnel).

II. — LE VERSANT NORD DU MASSIF DE L'ARIZE ET LA BASSE VALLÉE DU SALAT

Les genres de vie de ces régions n'ont plus qu'une physionomie montagnarde très atténuée. La transhumance des bovins n'y est plus pratiquée. Celle des ovins n'affecte que quelques troupeaux peu nombreux. L'élevage est la préoccupation essentielle; mais les spéculations offrent beaucoup plus de variétés que dans la montagne. A côté de régions spécialisées dans l'économie laitière, comme les vallées entamant le N.O. du massif de l'Arize et le versant ouest de la vallée du Salat, s'individualisent des centres spécialisés dans l'engraissement des moutons, comme Lescure et Rimont, et dans celui des bovins (Esplas). Cette répartition géographique n'est d'ailleurs pas absolument stable. Très sensible aux variations des cours et aux conditions générales du commerce, elle se modifie d'une année à l'autre. Par ces caractères, qu'elle doit à sa vocation herbagère et à sa position sur des voies de grandes circulations, la dépression sud-pyrénéenne s'oppose nettement à la région plus septentrionale des Petites Pyrénées dont l'économie est beaucoup plus fermée.

I. Le versant Nord du massif de l'Arize.

Un contraste physique essentiel oppose l'extrémité occidentale du massif, qu'une dissection très poussée appauvrit à la fois en terres cultivables et en pâturages, et le centre où l'érosion récente a respecté des surfaces planes et doucement ondulées à tous les niveaux. Ce fait a sa répercussion immédiate sur les modalités de l'élevage des ovins et des bovins.

a) *L'élevage des bovins.* — Dans le N.O. du massif, moins bien pourvu en terres cultivables, on vend les veaux très jeunes et on garde les vaches pour la production du lait. Celle-ci constitue la ressource primordiale, surtout dans la vallée de Rivernert, dont les hameaux et les prés sont installés sur un système de replats accompagnant une esquisse de vallée longitudinale jusqu'à 900 m d'altitude. La vente continue pendant toute l'année, car les vaches ne quittent pas les pacages particuliers. Cette spécialisation s'est développée sous l'influence directe des laiteries de Saint-Girons dont les ramasseurs vont chaque jour de hameaux en hameaux. Dans les courtes vallées transversales situées plus au nord, les terres cultivables, installées le plus sou-

vent à la faveur de cols de flanc, sont encore plus réduites. Chaque famille ne peut plus entretenir que 4 à 5 vaches. Aussi la production laitière est-elle moins importante.

Au N.E. les conditions physiques sont beaucoup plus favorables qu'à l'extrémité occidentale du massif. Les cycles récents y ont été moins actifs et de larges replats compris entre 600 et 700 m portent des surfaces cultivables étendues, en grande partie couchées en herbe et qui ont permis à Esplas de devenir le principal centre d'engraissement des bovins.

Chaque paysan possède dans son étable de 10 à 20 bêtes à cornes. Il vend les bœufs à l'âge de trois ans, soit pour la chair (on compte en moyenne pour la commune 300 bœufs et 100 vaches à l'engrais), soit pour le travail. Il vend aussi les génisses grasses. L'étable voit partir ainsi de 3 à 5 têtes par an. Le repeuplement s'effectue soit par le produit des vaches, soit par l'achat de veaux dans les marchés voisins, par exemple à Lescure. Ce dernier trait accuse une spécialisation systématique, puisqu'on ne se contente pas d'engraisser les animaux nés et élevés à la ferme. Cette tendance s'affirme de plus en plus : il y a quelques années, une quantité assez importante de lait était vendue au dehors; aujourd'hui, il suffit à peine à la consommation locale.

La plus grande partie des bovins ne quitte pas le domaine appartenant à chaque ferme. Jusqu'en mai, ils pâturent dans les prairies de fauche, et pendant l'été on les parque dans des pâturages non fauchés réservés sur le domaine de l'exploitation. Un petit nombre se déplace jusqu'aux pacages de la montagne. Pendant la période d'élevage, ils ne reçoivent à l'étable que le fourrage des prairies naturelles; puis, au moment de l'engraissement, on les gave avec de la luzerne, du trèfle et du sainfoin secs; on y ajoute des pommes de terre cuites mélangées avec du son et de la farine de maïs; enfin quelques tourteaux complètent les rations.

Aussi les cultures sont-elles subordonnées pour une large part à l'alimentation du bétail. Les prés de fauche couvrent 700 ha et les pâturages non fauchés 250 ha. Sur les terres labourables, la part du blé (250 ha) apparaît comme relativement modeste, à côté des 500 ha réservés aux pommes de terre, fourrages artificiels et maïs servant à la nourriture des bovins. La production de grain, sans cesse réduite par le développement des prairies artificielles et naturelles, reste évidemment très inférieure aux besoins locaux.

b) L'élevage des ovins. — L'élevage des ovins est pratiqué partout suivant le mode traditionnel, en vue du croît, et les

agneaux sont vendus jeunes. Ici il faut encore distinguer l'ouest et l'est du massif. Dans la première région, très disséquée et très boisée, et où le paysan se plaint volontiers de l'activité du service forestier, les pâturages d'été sont notoirement insuffisants. Aussi bon nombre d'animaux pratiquent-ils une transhumance lointaine d'été vers la vallée de Saurat, le plateau d'Aston et même la frontière d'Andorre.

Les conditions ne sont plus les mêmes dans la région d'Esplas. Les hameaux des vallées inférieures, qui ne possèdent pas beaucoup de moutons, peuvent les garder pendant l'été. Il n'en est pas ainsi pour les hameaux d'amont qui envoient leurs bêtes sur les hautes croupes planes de l'Arize, sans avoir à effectuer une transhumance à long parcours comme les communes situées à l'extrémité occidentale du massif. Les animaux sont laissés en liberté. Ils paissent dans les forêts et les landes; tous les quinze jours environ, le dimanche de préférence, le propriétaire va les inspecter. Ce mode d'estivage économique est favorisé par la topographie adoucie du massif satellite où la glaciation n'a pas mordu, ce qui rend les terrains de parcours peu dangereux. Le seul inconvénient est l'obligation d'aller chercher les bêtes égarées, parfois jusque dans les vallées de Saurat et de Massat. Quand la mauvaise saison revient, les moutons redescendent et mènent la vie hivernale : sortie le matin dans les chaumes, rentrée le soir à la bergerie.

II. La dépression périphérique : l'engraissement des moutons.

La région spécialisée dans l'engraissement des moutons correspond exactement au fragment de dépression périphérique déblayée dans le lias et le trias qui limite au Nord le massif de l'Arize, et qui est suivie par la route et le chemin de fer de Foix à Saint-Girons. C'est en somme une bande assez étroite, située entre les régions des collines des Petites Pyrénées, où règne la polyculture de type aquitain, et les vallées entamant le massif de l'Arize où les ressources en prairies et terres labourables ne sont plus suffisantes pour qu'on y pratique l'engraissement.

L'engraissement des moutons achetés aux propriétaires de la montagne se poursuit sans interruption pendant toute l'année, si bien que 4 ou 5 troupeaux se succèdent chaque année dans la même ferme. Les régions montagneuses les plus variées y envoient leurs produits : haute vallée du Salat, vallée d'Arreau, Vicdessos, haute Ariège, etc. La race du Vicdessos ne « profite » bien que

pendant l'hiver. Au contraire la race du Castillonnais est indifférente aux saisons. On règle les cycles d'engraissement en conséquence. Au début du « traitement » les animaux ne sont nourris qu'avec l'herbe des prés célèbres de Lescure et de Rimont, installés sur les schistes liasiques (prés non irrigués). Puis on les gave de pommes de terre produites sur place (plus de 480 ha y sont consacrés à Rimont), ainsi que de maïs dont la plus grande partie est achetée dans la plaine d'Aquitaine. La culture est organisée tout entière pour fournir aux besoins de l'élevage intensif. Sur chaque exploitation, les prés de fauche couvrent plus de la moitié de la superficie. Sur les terres labourables, le pourcentage des prairies artificielles est plus élevé que partout ailleurs; il atteint 28 % à Lescure; encore ce chiffre global, s'appliquant également au versant Nord du massif de l'Arize, est-il fort en dessous de celui de la dépression septentrionale. Le sain-foin est semé en même temps que le maïs pour être utilisé l'année suivante et être consommé en vert.

Les régions d'« embouche » sont peu nombreuses dans le SO; aussi celles de Lescure possèdent-elles une clientèle assidue. Les 5 ou 6 grandes foires annuelles de Saint-Girons reçoivent la visite de maquignons venus de tous les coins du Midi. Tels d'entre eux achètent 800 moutons à chaque foire, les chargent sur camions, les mènent à l'abattoir situé dans le Lot, puis les expédient vers Paris.

A ce type d'économie fortement spécialisée, presque industrialisée, correspond une mentalité paysanne aventureuse, aussi différente que possible de celle que nous rencontrerons dans les Petites Pyrénées. Les maquignons qui viennent s'approvisionner aux foires de Saint-Girons se plaignent volontiers d'avoir affaire « à aussi malins qu'eux ». D'ailleurs le paysan se fait souvent maquignon lui-même; il tente de véritables spéculations, ne gardant le bétail que quelques jours pour le revendre. D'autres s'efforcent de raccourcir le cycle d'engraissement en gavant les animaux, ce qui donne une viande trop grasse et insuffisamment musclée.

L'aire d'engraissement intensif et continu est frangée d'une région où celui-ci est discontinu. Sur les pentes du plateau septentrional, dans la région même de Saint-Girons, on commence l'engraissement des moutons venant de la montagne. On achète des brebis en automne pour les revendre au printemps en ne gardant que le croît. Les limites de ces différentes zones sont d'ailleurs sujettes à des variations assez amples, fonctions des cours du bétail. Il y a quelques années, l'aire d'engraissement intensif

avait gagné la région de Montesquieu-Avantès, intermédiaire entre la dépression périphérique et les collines plus hautes des Petites Pyrénées, où règnent d'ailleurs des conditions physiques assez favorables (schistes liasiques). Mais aujourd'hui on préfère revenir à l'élevage de la brebis pendant l'hiver, beaucoup moins aléatoire. C'est là une des manifestations d'une loi générale : la crise économique a partout diminué l'extension des régions fortement spécialisées dans une culture ou un élevage à caractère commercial. Elle tend ainsi parfois à leur rendre leurs limites géographiques naturelles.

III. La basse vallée du Salat.

Dans la basse vallée du Salat la tendance à la spécialisation est moins marquée et cela d'autant plus qu'on se déplace vers le NO. Et surtout elle varie de village à village, souvent de ferme à ferme, sans se laisser enfermer dans des limites géographiques précises. Nous saisissons donc ici un régime de transition avec l'économie fermée des collines prépyrénéennes.

A l'ouest de Saint-Lizier prédomine l'économie laitière. A Cazavet, par exemple, les bœufs ne sont engraisés et vendus à la boucherie qu'en cas d'accident ou de vieillesse. On réserve le même sort aux agneaux et moutons, mais cela ne constitue pas une source importante de profit. Celle-ci est constituée par la vente du lait. Une fruitière locale l'utilise en partie pour la fabrication du beurre, le reste est transporté à Saint-Girons. Si on se déplace alors vers l'Est et le Nord, l'importance relative du lait diminue et celle de l'engraissement augmente. A Caumont, on réserve encore les trois quarts du lait aux fromageries de la région. Mais on pratique systématiquement l'élevage des bovins ; on garde chaque année les veaux les mieux conformés jusqu'à l'âge de 3 ou 4 ans, au moment de leur plus grande valeur. On élève les vaches de la race Schwitz jusqu'après la première ou la deuxième vèlée ; elles sont alors vendues à des laitiers de Perpignan et de Sète. De même on achète de jeunes agneaux que l'on engraisse pendant six mois pour les livrer à la boucherie ; mais la commune ne compte guère plus de 10 troupeaux de 20 à 30 agneaux chacun. Enfin l'élevage du porc dépasse les besoins domestiques. Chaque ferme nourrit 3 ou 4 animaux dont un seul sert à la consommation locale. Poursuivant notre route vers le NE. nous rencontrons, à Taurignan-Castet et à Mercenac, un type d'économie rurale où l'on se désintéresse de plus en plus de la vente du lait. On garde les veaux le plus longtemps possible avant

de les vendre. Les moutons sont gardés à l'étable et engraisés avec des betteraves et du maïs. A Mercenac, on achète systématiquement des bouvillons pour les élever et en faire des bœufs de travail.

III. — LA ZONE DES PETITES PYRÉNÉES : UN TYPE D'ÉCONOMIE AQUITAIN

Dans la zone de collines des Petites Pyrénées règne une économie presque fermée; des ressources très variées permettent à chacun de vivre sur sa petite propriété qui, dans bien des cas, n'ex-cède pas 3 ou 4 ha. Les terres labourables occupent en moyenne une superficie supérieure à celle des prés de fauche, indiquant que l'élevage ne tient plus, comme en montagne, la première place dans les préoccupations du paysan. Les cultures vivrières sont l'objet des soins les plus attentifs. Le blé suffit en général à la consommation locale. La carte, indiquant la superficie qu'il occupe dans les terres labourées, accuse un maximum pour le canton de Sainte-Croix avec des chiffres en moyenne supérieurs à 40 %, soit le double du pourcentage réservé à la pomme de terre (1). Voilà un trait qui montre que nous avons quitté la montagne. Le maïs, destiné aux porcs et à la basse-cour n'atteint pas le 1/5 de la surface semée en blé. L'avoine, inconnue en Couserans, fait son apparition. Partout les champs minuscules sont piquetés de ceps de vigne, cultivés en « hautain » pour favoriser l'insolation, ce qui donne à l'arbuste une physionomie intermédiaire entre les lianes frêles du Nord et les troncs rampants des vignes basses méridionales. Le vin produit ne sert guère qu'à la consommation domestique. Le climat, plus froid que dans la vallée du Salat, les modes de culture moins intensifs, explique que le sarrasin n'y soit plus semé après la moisson pour être récolté en automne.

Sur les terres fortes qui dominent dans cette région, les bœufs remplacent partout les vaches montagnardes. Le but de l'élevage est surtout de maintenir à l'étable un effectif suffisant.

Sans doute la vente de quelques veaux et d'une certaine quantité de lait aux ramasseurs de passage apporte-t-elle un peu d'argent frais. Mais dans ce domaine, aucune spécialisation ne se révèle. La carte montrant la répartition de la production du lait pour l'utilisation industrielle par km² indique, à l'emplacement des Petites Pyrénées, un minimum comparable à celui de la Zone

(1) Voir la pl. IV, fig. 2 et 3.

Axiale. L'engraissement des adultes n'est pas davantage pratiqué. On se contente d'engraisser les vieux avant de les vendre à la boucherie. Les prés sont d'ailleurs beaucoup moins soignés qu'en montagne. En règle générale, ils ne sont pas irrigués. Beaucoup ne sont pas fauchés et constituent de simples prairies permanentes. Ce dernier trait annonce déjà une économie rurale de plaine où le cheptel est moins nombreux et la période de stabulation moins longue qu'en montagne. D'ailleurs dans beaucoup de cas, les terres cultivables, installées sur le sommet des croupes, se prêtent assez mal à l'irrigation.

Les produits de la basse-cour constituent une autre source de revenus. Comme dans l'Armagnac, ils sont confiés aux soins exclusifs de la femme qui en garde les bénéfices. Sur 11.000 oies et 6.000 canards, que renferme notre région, les cantons de Sainte-Croix et de Saint-Lizier en comptent pour leur part 7.000 et 3.000. Les oies sont achetées dans le Toulousain et gavées avec du maïs. Enfin la cueillette des champignons récoltés dans la forêt toujours voisine rapporte, comme dans beaucoup de régions du bassin aquitain, un complément de ressources qui n'est pas négligeable.

Le lien avec la montagne n'apparaît que dans l'élevage, d'ailleurs peu important, des ovins. La plupart des communes gardent les bêtes toute l'année sur leur territoire. Exceptionnellement, Tourtouse envoie pendant l'été 250 bêtes sur les hauts pâturages du Vicdessos. En revanche, on accueille à peu près partout pendant l'hiver les ovins appartenant aux propriétaires des hautes vallées montagnardes. Toutes les fois que le temps le permet, ils pacagent sur les landes qui couvrent une superficie souvent presque égale à celle des terres labourables, en particulier dans la région de Montardit.

Ce tableau d'ensemble peut être nuancé; on y distingue en effet des embryons de spécialisations suivant l'exposition, le relief et le sol. Sainte-Croix, située dans une large vallée anticlinale est la seule commune qui possède une superficie importante de terres irriguées. La vente du lait y constitue une source de profit assez considérable. Un propriétaire un peu plus riche que les autres a organisé toute son exploitation dans le seul but d'alimenter une laiterie.

Sur le versant sud du crêt qui domine la vallée de Sainte-Croix, l'exposition favorable explique la profusion d'arbres fruitiers épars dans les champs de Cerisols, Fabas et Tourtouse. Les statistiques attribuent à Cerisols 2.350 pommiers, 1.500 pruniers, 2.200 figuiers; à Tourtouse, 1.500 pommiers, 4.500 pruniers, etc.

Dans les bonnes années, des paniers de fruits se vendent au dehors et l'on fabrique de l'eau-de-vie de prunes.

Au contraire, Lasserre, située sur un plateau culminant (600 mètres), battu par les vents, ne porte ni arbres fruitiers ni vignes. En revanche, la culture des pommes de terre y est particulièrement rémunératrice.

En somme, ce mode d'existence n'a plus rien de montagnard. Nous assistons à la dégradation du genre de vie aquitain qui s'appauvrit sous l'influence de l'altitude sans recevoir en contrepartie les ressources apportées par l'économie pastorale.

IV. — LES VALLÉES DE LA ZONE AXIALE

La morphologie et le climat sont responsables de la faible étendue des terres cultivables sur l'étroite bande de la Zone Axiale appartenant au versant français. La médiocrité des ressources agricoles y est plus grande encore que dans les hautes vallées longitudinales. D'autre part, les bovins ne représentent plus l'élément fondamental de l'économie rurale. Le lait n'est plus un objet de vente. Le troupeau ovin devient la richesse essentielle comme dans maintes régions du versant sud.

Cependant des conditions physiques assez variées, qui nous ont fait distinguer trois zones dans l'étude du relief, ont leur répercussion sur les genres de vie et permettent de les diviser en trois catégories.

1° La vallée du haut Lez. — Nous savons que la vallée de Biros présente, au point de vue morphologique, des caractères mixtes appartenant à la fois aux vallées de la Zone Axiale et aux vallées longitudinales. Cette constatation vaut également pour l'économie rurale de la soulane de Biros et de la vallée du Ribérot qui est une économie de transition. Sur la soulane, les céréales occupent encore une part importante des terres labourables : les 4/10 à Uchentein et Irazein, le 1/3 à Balacet, les 5/8 à Antras, les 5/10 à Bordes-sur-Lez; et parmi les céréales, le blé tient la première place à Antras, Irazein, Uchentein, tandis qu'à Balacet et à Bordes-sur-Lez, il ne le cède que de peu au sarrasin. Tous ces faits s'expliquent par la présence d'une bande de schistes primaires tendres déterminant un versant assez faiblement incliné, et surtout par l'exposition au Sud qui favorise l'insolation et abrite des vents pluvieux du NO. Le caractère de transition qu'offre toute cette région s'exprime aussi dans la part relativement importante laissée à l'élevage des bovins (plus de un bovin

par habitant à Antras, Balacet, Irazein, Bordes-sur-Lez). Mais à l'exception de cette dernière commune, la vallée de Biros garde son lait pour la nourriture des veaux et la consommation domestique. Elle se trouve en dehors de la zone d'économie laitière. Comme dans les hautes vallées longitudinales, les déplacements pastoraux suivent une courbe assez compliquée. C'est ainsi que les bovins de Bordes-sur-Lez restent pendant l'hiver au village même. Au printemps, ils montent vers les granges élevées de la vallée transversale du Ribérot où les prairies de fauche prennent un grand développement. Quelques bêtes y restent pendant tout l'été, tandis que le gros de la troupe se dirige moitié vers les pâturages du Trapech au pied du mont Vallier, moitié à l'extrémité orientale de la soulane sur les hauts pacages de la commune d'Antras. Pendant ce temps, une partie de la population des bordes d'en bas monte aux bordes d'en haut; c'est une véritable migration, des familles entières se déplaçant, emportant avec elles leurs ustensiles de cuisine et la basse-cour. Comme leurs voisins de Bethmale, les gens des Bordes résident pendant deux mois dans leurs fermes d'été, fauchant les prés et pratiquant des cultures hâtives. En automne, une partie des vaches, sans s'arrêter aux prés intermédiaires, regagnent la vallée pour aider aux labours.

Les vallées transversales de Sentein et de Bonac, au contraire, présentent tous les caractères qu'on reconnaît généralement à l'économie de la Zone Axiale. A Bonac, les céréales n'occupent plus que le tiers des terres labourables, et à Sentein les 7/100. Dans le premier de ces villages, le sarrasin tient trois fois plus de place que le blé. En même temps, les ovins prennent le pas sur les bovins, les deux communes précitées réunissant plus de 7.500 têtes. Pendant l'été, ils pâturent sur le fond des cirques voisins de la frontière espagnole et redescendent l'hiver au village; à ce moment, on en vend généralement une partie, les ressources en fourrage étant insuffisantes pour la stabulation hivernale. L'élevage est pratiqué surtout en vue de la vente des agneaux : le troupeau de Bonac comprend 1.400 brebis sur 1.850 adultes. La plupart des moutons sont d'ailleurs vendus dès l'âge de deux ans. De même le troupeau de Sentein comprend 3.250 brebis sur 3.850 adultes.

2° Le haut Salat. — Possédant à la fois des hauts pâturages médiocres et des terres cultivables très restreintes, la région du haut Salat présente une vie agricole extrêmement rudimentaire et un troupeau composé presque exclusivement d'ovins. La

vallée principale, profonde et étroite, façonnée en V jusqu'en amont de Couffens, est hostile à la circulation comme à la culture; ce n'est pas un élément d'attraction et d'unification. Ainsi s'explique sans doute le bizarre tracé des frontières communales en aval de Couffens. La commune de Seix se réserve quelques petites soulanes des vallées affluentes (Estours, Angouls), où les prés montent très hauts accrochés aux pentes les plus raides, ainsi que le versant gauche de la vallée principale. Sur l'autre rive, la commune d'Ustou envoie une apophyse à travers le col de la Serre du Cotch creusé dans une bande plus tendre et s'approprie la petite soulane affluente de Rouze. Le reste du versant droit et toute la haute vallée appartiennent à Couffens qui peut être choisi comme type du village de Zone Axiale.

La médiocrité de la vie agricole s'exprime dans quelques chiffres significatifs. La terre labourable n'occupe que le 1/200 de la superficie communale et, là-dessus, les céréales ne sont cultivées que sur la dixième partie, tout le reste étant consacré aux pommes de terre. Le blé n'est pas cultivé du tout et les quelques hectares de céréales sont partagés à peu près également entre le sarrasin et le maïs. Les prés de fauche couvrent, sur toutes les pentes qui ne sont pas impraticables, une surface treize fois supérieure à celle des terres labourables; parfois même les versants trop raides sont aménagés en terrasses. Le troupeau bovin qu'ils contribuent à nourrir est insignifiant : une trentaine de vaches à peine, dont le lait sert à la consommation locale et qui travaillent sur les terres labourées. Aussi ne quittent-elles point le village pendant l'été. La seule richesse est le troupeau ovin composé surtout de brebis (950 sur 1.200 adultes). Pendant l'été, les bêtes montent sur les pâturages voisins de la frontière espagnole (Douillons, Fontarech, Saoubé, Galèdre, Aurenère). Pendant l'hiver, on en garde une partie à l'étable, le reste est envoyé dans la vallée de la Garonne (Phot. V et VI).

En dépit des faibles ressources locales, beaucoup de maisons ont un air d'aisance. Les habitants tirent en effet des bénéfices appréciables des petits métiers qu'ils pratiquent pendant l'hiver dans les villes du S.O. (colportage, etc.). Plusieurs ont émigré en Amérique et sont revenus avec un petit pécule.

3° La haute vallée du Ruisseau d'Alet. — La haute vallée du Ruisseau d'Alet, qui appartient à la commune d'Ustou, est beaucoup mieux pourvue en terres cultivables que le haut Salat grâce à l'action glaciaire qui a élargi la vallée et laissé des lambeaux morainiques de fond. Le maïs y est cultivé jusqu'à

Estilom. Les ressources en foin, très supérieures à celles de la vallée de Coullens, permettent l'entretien d'un troupeau considérable où la part relative des bovins est plus importante. Il n'est pas rare de rencontrer des exploitations possédant 5 à 6 vaches et 120 à 150 ovins. La vie pastorale est très simple, avec une transhumance d'été à court déplacement pour les ovins et les bovins, et une transhumance d'hiver à grand déplacement pour les ovins seulement.



PHOTO VII

Type de maison en longueur du Couserans. — Au fond et à gauche, l'étable et le grenier. En avant, l'aire. La maison appartient à un village en ordre lâche (Cescan).



PHOTO VIII

Le Type de maison en longueur du Couserans. — A gauche, la maison d'habitation. A droite, l'étable, surmontée du grenier. Il s'agit d'une exploitation isolée située à l'est de Seix. Au premier plan, route en construction, facilement taillée dans du granit décomposé.

CHAPITRE III

LA POPULATION

I. — L'HABITAT RURAL ET LA POPULATION

L'habitat rural. — L'habitat rural du Couserans a une physionomie beaucoup plus homogène que celle du versant espagnol. Malgré la grande diversité des aspects extérieurs et des motifs architecturaux, la maison est disposée sur un plan élémentaire uniforme : en règle générale, le corps d'habitation est juxtaposé à l'étable surmontée du fenil, la grange ; souvent même elle en est complètement séparée. Par contre, la maison « en hauteur » ne se rencontre qu'exceptionnellement, par exemple dans la région d'Ercé ou dans les hameaux d'été de Bethmale, dont les demeures temporaires résultent manifestement de l'aménagement d'une ancienne grange (Phot. VII et VIII).

En dépit de la netteté de ces caractères généraux, le relief et les genres de vie introduisent quelques variantes dans le groupement de l'habitat et la disposition des bâtiments d'exploitation.

1° *L'habitat de la zone prépyrénéenne.* — Le fait essentiel est l'absence de granges éparses dans les prés : celles-ci se trouvent au village et souvent intimement soudées à la maison d'habitation. Les pentes ne sont pas assez fortes pour gêner la rentrée du foin à la ferme. Très exceptionnellement, quelques fermes pauvres en bétail possèdent leur étable au rez-de-chaussée. (Mauvezin.)

La dispersion de l'habitat atteint sa valeur maxima dans la zone des collines prépyrénéennes et sur les pentes inférieures du massif de l'Arize, en accord avec la fragmentation des terres labourables cernées partout par la forêt. D'ailleurs la dispersion en fermes isolées et petits hameaux est une caractéristique du paysage aquitain même dans des régions de plaines découvertes. En revanche, dans les zones de passage comme la vallée du Salat et celle de l'Arize, la fonction commerciale ou militaire de certaines agglomérations, encore clairement décelable dans leur nom ou leur site (Saint-Lizier, Castelnau-Durban, Rimont, etc.) amène

la formation de bourgs et villages en ordre serré. La concentration des terres cultivables en étendues d'un seul tenant, sur les schistes liasiques de l'Arize et surtout sur les surfaces alluviales uniformes du Salat, agit dans le même sens.

2° *La Montagne*. — Ici le bocage est semé de granges comportant toutes l'étable au rez-de-chaussée et le fenil bardé de planches au-dessus. Le contraste s'accuse encore entre l'habitat de vallée et l'habitat de versant. Les villages de vallée se disposent en ordre relativement serré. La plupart des fermes n'ont pas d'étables ou n'en possèdent que de très exigües, suffisantes pour loger la paire de vaches qui labourent les terres sur le fond plat de la vallée. Celles-ci (par exemple dans le petit bassin alluvial d'Oust) forment un ensemble d'un seul tenant divisé en minces bandes parallèles : l'uniformité du terroir invite à la concentration. Enfin presque tous ces villages sont des villages de route ayant une fonction commerciale : c'est là que viennent s'approvisionner les habitants des hameaux. Certains sont de véritables petits bourgs comme Seix. La séparation de l'étable et de la maison se rencontre encore jusque dans les fonds d'auge des hautes vallées longitudinales : par exemple le hameau du Trein d'Ustou ne renferme que des maisons d'habitation assez coquettes ; les granges sont reléguées sur les premières pentes au delà des terres labourables ; et les maisons paysannes sont prêtes à accueillir, pour la saison d'été, les citadins à l'odorat le plus délicat.

Sur les versants, l'habitat se disperse en ordre beaucoup plus lâche. Mais la physionomie du paysage rural n'est pas la même dans la région du Salat et dans celle du Lez. Dans le premier cas, la population se répartit en petits hameaux comptant une dizaine de maisons au plus, entre lesquelles viennent encore s'intercaler des granges et des exploitations solitaires. A chaque maison isolée, une grange est adjointe. Comme les hameaux sont en ordre lâche et très nombreux, on les distingue mal les uns des autres dans certaines vallées très peuplées dont celle de Massat fournit un exemple. L'impression générale, pour un observateur éloigné, est celle d'un fourmillement d'habitations répandues uniformément à travers le bocage. La disposition est la même dans les hautes vallées du Salat plus déshéritées. Mais l'influence de la pente et de l'exposition devient plus tyrannique. Sur le versant exposé au soleil, les habitations s'alignent le long d'une courbe de niveau suivie par le sentier de soulane, tandis qu'à l'ombrée elles s'éparpillent à la recherche des sols les moins maigres.

Au contraire, dans la vallée du Lez, l'habitat est plus groupé et se présente sous deux formes différentes (Pl. IV, fig. 6) :

a) Une agglomération en ordre serré, comprenant une cinquantaine de maisons dont les étables sont exiguës ou manquent complètement. Les granges en sont nettement séparées. Dans ce cas, l'agglomération est entourée d'un terroir labourable d'un seul tenant; ainsi se présentent Balaguères, plusieurs villages de la basse Ballongue et Antras dans la soulane de Biros. La division du terroir en deux soles cultivées en même temps, à Antras et à Balaguères, s'accorde parfaitement avec la concentration de l'habitat;

b) Les villages de Cescan et d'Arrouit sont disposés au contraire en ordre lâche. Chaque maison d'habitation garde en effet auprès d'elle une vaste grange précédée d'une aire sur laquelle se dressent les meules de paille en fuscau. Beaucoup sont orientées parallèlement car elles recherchent l'exposition au midi et ne se préoccupent pas du tracé de la route. A une telle agglomération, on ne donnera qu'avec hésitation le nom de village. Il s'agit en somme de l'hypertrophie d'un hameau de la vallée de Massat.

Le contraste entre la vallée du Lez et celle du Salat s'inscrit assez clairement sur une carte des limites communales. D'un côté, de vastes territoires communaux groupant une multitude de hameaux, avec pour chef-lieu un village de vallée. De l'autre, des territoires exigus correspondant chacun à l'agglomération de 40 à 50 maisons, du type Antras ou du type Cescan.

De tous ces faits, il est sans doute difficile de présenter une explication réellement déductive. On peut néanmoins marquer que les variations subies par le genre de vie agricole, l'aménagement du territoire communal et l'habitat sont étroitement solidaires, sans qu'on puisse souvent démêler les causes et les effets.

Et d'abord, le plan général de la maison peut être mis en rapport, comme le pense Chatelard (1), avec l'économie herbagère caractéristique du Couserans. Il faut en effet beaucoup de place pour loger le foin et les bêtes. Au contraire, dans le pays de Foix, pauvre en prés de fauche et en bétail bovin, on rencontre fréquemment la maison en hauteur. C'est également la disposition qui règne sur le versant espagnol, en accord avec un genre de vie analogue. Cependant, cette interprétation n'apparaît pas tout d'abord directement efficace dans la haute vallée du Salat où les prés de fauche sont peu étendus et où l'élevage des ovins

(1) M. Chatelard, 9, 10.

constitue la ressource essentielle. Pour résoudre la difficulté, on peut supposer que la Zone Axiale, d'ailleurs étroite et dont les ressources autonomes sont médiocres, a été colonisée par les habitants des vallées longitudinales qui y ont introduit leur type d'habitat en se bornant à modifier légèrement la forme de la grange (elle devient plus étroite et plus élevée en s'adossant à une pente raide et son toit se fait plus aigu pour résister à la charge de neige).

De même, la dispersion de la population est un phénomène général en pays de bocage. Le paysan, devant à la fois aménager ses prés et soigner les animaux qui passent de grange en grange, a intérêt à résider au milieu de son domaine. Au contraire, dans le pays de l'oïx où il n'existe qu'une seule étable et un seul fenil étroitement associés à la maison d'habitation, la concentration de la population est la règle (1). Les observations que nous avons faites sur le versant espagnol ont montré également que, dans la dépression périphérique et la Zone Axiale, l'habitat est particulièrement dispersé là où les prés de fauche couvrent une superficie importante en terrains variés.

La forme du terroir consacré à la culture des céréales, elle-même fonction du relief, exerce une influence plus directe encore sur l'habitat. Toutes les variations dans le mode de groupement notées dans le Couserans paraissent, sinon subordonnées, du moins parallèles à celles du groupement des champs de céréales. Dans la vallée de Massat, où la dispersion de la population atteint sa valeur maxima, la dissection du relief par un réseau hydrographique très dense est extrêmement poussée; les terres labourables sont éparpillées, et le paysan, en même temps que la vie collective, a presque oublié les principes d'assolement. La pomme de terre succède à la pomme de terre, dans un champ donné, pendant plusieurs années consécutives. Si nous passons au Castillon-nais, le rapport des prairies de fauche aux terres labourables n'est pas sensiblement supérieur à celui de la vallée de Massat; il est même moins élevé que dans la région d'Alos, où l'habitat est très dispersé. Mais, sur ces terres labourables, ce sont les céréales qui dominent, souvent cultivées sur un territoire d'un seul tenant. Dans la Basse-Ballongue, par exemple, elles s'installent sur de larges croupes planes de soulanes, tandis que les granges sont reléguées à l'ombrée: il en résulte que le lieu des points d'égale distance des champs et des prés est le même pour tous les exploitants: le village de vallée, ou du bas de la soulane.

(1) M. Chatelard, 9, 10.

Quant à l'agglomération du type Cescan-Arrout, où une bonne partie des granges se trouvent au village, elle paraît liée au système de pentes plus faibles, qui forme les versants de la basse vallée du Lez. L'évacuation du foin étant partout facile, il n'est plus nécessaire de conduire le bétail de pré en pré : c'est donc une forme de transition entre l'économie herbagère de la montagne et celle de la plaine. D'une façon plus générale, le nombre des granges par exploitation est directement proportionnel à la pente des versants, et leur taille varie en raison inverse. Il semble donc que le relief intervienne constamment pour nuancer les modes d'agglomération de l'habitat.

II. — LA RÉPARTITION DE LA POPULATION

1° La répartition de la population. — Tout ce que nous savons de l'extension des terres cultivables et des genres de vie nous prépare à comprendre que le versant français soit beaucoup plus peuplé que le versant espagnol. Avec une superficie deux fois moindre, le Couserans réunit une population qui dépasse d'un tiers celle du Pallars.

Une carte de la densité de population indique un seul contraste réellement vigoureux : la Zone Axiale se détache de tout le reste de notre région avec des densités inférieures à 20 hab. au km², et même à 10 dans le haut Salat. La seule exception est fournie par la commune de Seix dont le territoire comprend un fragment de la dépression d'Oust, sur les bords de laquelle se trouve précisément le chef-lieu, le bourg le plus important de la zone montagnarde puisqu'il atteint 1.000 habitants. Si l'on défalque celui-ci, on trouve une densité de 8, correspondant bien à la médiocrité des ressources de la Zone Axiale. (Pl. IV. Fig. 0.)

Une bande de densité maxima accompagne la vallée du Salat, en aval d'Oust. Il faut en chercher la raison dans l'activité industrielle (papeteries, scieries, fabriques de pierres à faux, carrières) dont l'analyse sort de notre sujet. La plupart des habitants sont moitié paysans, moitié ouvriers.

Un autre maxima, plus surprenant au premier abord, correspond aux vallées longitudinales des affluents de droite du Salat (Arac, Garbet), où la densité est supérieure à 40, parfois même à 50 hab. au km². La terre cultivable est morcelée à l'infini : dans le canton de Massat, on compte 1.120 exploitations comprenant de 1 à 3 hectares, et 760 comprenant de 5 à 10 ha. Tout le monde a sa petite propriété; dans la commune de Soulan, par exemple, il n'existe que deux métayers. Naturellement les ressources four-

nies par la terre sont insuffisantes. De là la pratique de petits métiers temporaires où s'exerce l'ingéniosité du montagnard. Cette coutume est générale dans toutes les hautes vallées de notre région (Ballongue, Haut Salat); mais elle atteint son intensité maxima dans la vallée de Massat. Pendant la morte saison d'été, quand les bêtes sont montées dans les hauts pâturages, le Massatois va travailler dans les mines de montagnes (par exemple aux gisements de talc de Luzenac). Pendant l'hiver, il descend dans les villages et les villes du S.O. où il se livre au colportage sous toutes ses formes, depuis la vente des bâtons de vanille jusqu'à celle des objets de piété et même de messes spéciales que le montagnard promet de faire dire à Lourdes.

Les variations de la population. — La courbe de la dépopulation sur le versant septentrional depuis 1870 présenterait un profil convexe s'opposant au profil concave du versant espagnol. Entre 1870 et 1900, le Couserans n'a guère perdu que le 1/5 de sa population. Entre 1900 et 1930, la baisse atteint plus du tiers.

Le pourcentage de perte est à peu près identique pour les différentes régions naturelles, si bien que l'on est assez embarrassé pour formuler une interprétation géographique. On peut noter cependant quelques contrastes de détail :

1° Dans la région de Saint-Girons et dans la basse vallée du Salat, la perte de population par rapport à 1896 est relativement peu accentuée (même en écartant de petites villes comme Saint-Girons et Saint-Lizier, qui, naturellement, sont en progrès). C'est ainsi que le pourcentage n'est que de 22 % à Taurignan-Castet, Sentaraille, Prat-et-Bonrepaux; il est inférieur à 20 % à Cazavet, Lacave, etc.

2° En revanche, le versant Nord du massif de l'Arize et sa dépression périphérique ont subi une sérieuse saignée; le chiffre-record est celui d'Esplas, qui a perdu les 2/3 de ses effectifs, suivi de près par Riverenet et Rimont.

3° Dans la vallée de Massat, ce sont les communes d'amont qui sont les plus éprouvées;

4° Dans le Castillonnais, la Ballongue a perdu plus de la moitié de sa population (Illartein, 67 %). Dans la vallée de Biros, les communes de soulane ont été spécialement touchées, tandis que celles des fonds de vallée situées sur la grande route, ne perdaient respectivement que 8 et 30 % de leur population; de même, la vallée de Bethmale, desservie par une route secondaire, n'a réussi à conserver que 30 % de son effectif : nulle part, le phénomène de l'émigration définitive n'atteint une telle intensité.

CONCLUSION

Si nous confrontons les observations faites sur les deux versants, le contraste attendu des paysages et de l'économie rurale s'exprime avec une netteté suffisante.

Le Couserans est un pays de bocage, orienté vers l'économie laitière, et où la grange est invariablement dissociée de la maison. Cette spécialisation a été rendue possible par le développement des voies de communication, par l'existence de larges vallées longitudinales, par l'humidité du climat. Partout, la prairie a fait reculer les cultures vivrières; parmi celles-ci, la première place revient à la pomme de terre, qui passe avant les céréales.

Dans le Pallars, d'économie plus fermée et de climat plus lumineux, la culture des céréales est toujours un souci primordial. La place beaucoup plus restreinte faite aux prairies ne permet pas l'entretien d'un troupeau bovin aussi nombreux, et le paysan se consacre surtout à l'élevage des ovins. Il suffit de jeter les yeux sur une carte (Pl. III, fig. 3) montrant le rapport des ovins et des bovins, calculé pour chaque commune, pour que l'opposition brutale des deux versants apparaisse (sur le versant Nord, rapport inférieur à 2, sur le versant Sud, supérieur à 4).

L'ampleur des migrations pastorales est très inégale de part et d'autre de la ligne de faite. Alors que sur le versant français la transhumance d'été n'affecte que le bétail des vallées montagnardes et submontagnardes, le mouvement symétrique du versant espagnol a une de ses sources principales bien au delà de notre domaine, dans le bassin de l'Ebre. Quant aux courants de transhumance inverse, ils descendent assez loin dans la plaine d'Aquitaine, mais leur puissance numérique n'est pas comparable à celle des troupeaux du Pallars.

Si l'on essaie de définir les phénomènes d'habitat, on éprouve quelque peine à caractériser sommairement ceux du versant espagnol, tandis que le versant français offre, au contraire, une grande simplicité. En Pallars, le groupement des maisons va depuis la concentration assez forte de la Conca de Tremp jusqu'à une dispersion relative (dépression périphérique). Sur le versant

français, la dispersion l'emporte généralement. Quant au plan de la maison, c'est un plan en hauteur sur le versant méridional, en largeur sur le versant français. Cherche-t-on à introduire des subdivisions dans cette classification? En Catalogne, on pense d'abord à la disposition des « pajares » et des aires, tandis qu'en Couserans, pays herbager, on fait intervenir le nombre et le site des granges-étables.

Décomposons maintenant chaque versant en ses unités physiques constituantes et confrontons les zones homologues; nous pourrions mieux apprécier la source des contrastes.

1° *La Zone Axiale.* — Ici la comparaison est à l'avantage du versant espagnol. L'élevage offre des caractères analogues dans les deux cas, avec prédominance des ovins sur les bovins. Tout à fait exceptionnellement, la densité du troupeau du Haut Pallars est supérieure à celle du Haut Couserans. A plus forte raison, la vie agricole y est-elle plus intense; le blé est installé en maître dans les bassins des hautes Nogueras, tandis que, sur le versant français, il effleure à peine les limites de la Zone Axiale. Nous avons vu que les sources de ce contraste sont la dissymétrie du réseau hydrographique, qui a favorisé la formation de dépressions glaciaires surcreusées sur le seul versant espagnol, et la dissymétrie climatique qui a permis leur prise de possession par la culture. De plus, les voies de communication, plus développées sur le versant français, ont encore aggravé l'infériorité des céréales en permettant au paysan de ne pratiquer leur culture que dans les conditions optima.

2° La zone des massifs satellites et des dépressions longitudinales, qui constitue l'essentiel du Couserans, est le site par excellence du bocage et de l'économie laitière. Le manque de voies de communication et les précipitations moins abondantes expliquent que, dans le Pallars, l'élevage traditionnel des ovins y conserve encore plus d'importance que celui des bovins. Cependant, dans la région de Sort, s'esquisse une économie herbagère, et les lambeaux de bocage qui recouvrent les croupes, ponctués de petits hameaux dispersés, complètent la ressemblance avec les pays du Salat;

3° Dans les zones de couverture plissée, les caractères de la vie rurale ne sont plus vraiment montagnards : ils reflètent, sous une forme atténuée, ceux des plaines voisines. Sur le versant français, nous y avons rencontré un type d'habitat et un genre de vie aquitain. Dans la Conca de Tresp, les paysages et l'écono-

mie ont une physionomie méditerranéenne, à laquelle l'élevage des ovins sur les collines de bordure n'ajoute pas une note discordante.

Au total, le versant espagnol apparaît comme beaucoup plus varié que le versant français. Son extension plus grande, sa structure plus complexe, sa pluviosité très inégale peuvent déjà en rendre compte; mais surtout, l'influence de cette structure sur les sites de l'habitat et la localisation des terres labourables se fait sentir de façon beaucoup plus tyrannique que sur le versant français; car, les sols et la couverture végétale mince et discontinue ne réussissent pas, comme dans le Couserans, à donner au paysage une tonalité uniforme. Un autre facteur de diversité résulte du développement récent et incomplet des voies de communication, qui explique que nous ayons rencontré dans le Pallars toute une série de genres de vie, depuis les plus modernes jusqu'aux plus archaïques, suivant la réceptivité de l'exploitant et sa position par rapport à la route. Au contraire, le Couserans, pénétré depuis longtemps par un réseau routier aux mailles serrées, évolue, depuis longtemps, au même rythme.

Mais l'intégration de la montagne française dans la circulation générale ne lui a pas conféré une uniformité artificielle. Bien au contraire, en enlevant au paysan le souci de produire tout ce qui est nécessaire à sa subsistance, elle a permis la naissance de spécialisations; non point de celles qui sont imposées de l'extérieur par la demande des marchés, mais de celles qui résultent au contraire d'une adaptation intime aux conditions naturelles intérieures. Un accord plus étroit a pu ainsi s'établir entre la terre et l'homme. Chaque vallée longitudinale, chaque tronçon de vallée même, a pris une physionomie originale, sensible à une observation minutieuse. Si la gamme des genres de vie est plus étendue sur le versant espagnol, elle offre plus de nuances sur le versant français.

APPENDICE

SOURCES DES CARTES DU PALLARS

Pour la dépression périphérique et la Conca de Tremp, on a pu calculer la superficie des communes en pesant le calque de leur surface pris sur la carte au 1/50.000^e. Pour les villages de la Zone Axiale, nous disposions seulement du chiffre de superficie, fourni par chaque « ayuntamiento » au cours d'une enquête statistique officielle, dont les résultats nous ont été communiqués par M. Pau Vila. Malheureusement, le calcul a montré que ces chiffres étaient fantaisistes, les paysans ne se souciant pas de la superficie totale de leur commune, mais seulement de celle de leurs terrains cultivés. Aussi nous avons dû renoncer à faire figurer dans ces cartes tout le Nord de notre région.

La même enquête statistique nous a fourni les chiffres montrant la composition du troupeau dans toutes les communes, sauf pour Sarroca de Bellera et Isil.

Un certain nombre de communes ont également détaillé la répartition de leurs terres arables en prés, terrains irrigués, vignes, etc. Ces indications conjuguées avec les indications planimétriques de la carte au 1/50.000^e et avec nos observations sur le terrain, nous ont permis de dresser la carte des cultures.

BIBLIOGRAPHIE

1. « L'Agriculture de l'Ariège. » *Ann. de l'Office régional du Sud-Ouest*, fasc. 17. Bordeaux, 1930.
2. CABANNES. — « Chemins de transhumance dans le Couserans. » *Bull. géogr. du ministère de l'Instruction publique*, 1901.
3. CARRERAS Y GANDI. — *Geografia general de Catalunya*. Provincia de Lleyda. Barcelone.
4. CAVAILLES (H.). — « L'Association pastorale dans les Pyrénées. » *Le Musée social, Mémoires et Documents*, mars 1910, n° 3, p. 45-80.
5. — « Une fédération pyrénéenne sous l'Ancien Régime : les traités de lies et de passeries. » *Rev. hist.*, CV, 1910.
6. — « La Région montagneuse du pays de Foix. » *Ann. de Géogr.*, 1912, p. 20-39 et 118-129.
7. — *La Vie pastorale et agricole dans les Pyrénées des Gaves de l'Adour et des Nestes. — La Transhumance pyrénéenne et la circulation des troupeaux dans les plaines de Gascogne*. Thèses, Paris, 1932.
8. CHATELARD (M.). — « Contribution à l'étude du climat des Pyrénées de l'Ariège et du Salat. » *Rev. géogr. des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1930, p. 42-57.
9. — « L'Habitation dans les Pyrénées ariégeoises. » *Ibid.*, p. 306-330.
10. — « Les Phénomènes d'habitat dans les Pyrénées ariégeoises. » *Rev. géogr. des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1931, p. 448-513.
11. DEMANGEON (A.). — « La Géographie de l'habitat rural. » *Ann. de Géogr.*, 1927, p. 1-23 et 97-114.
12. — « Une carte de l'habitat. » *Ann. de Géogr.*, 1933, p. 225-232.
13. — « Trois questionnaires et trois enquêtes de géographie humaine. » *Ann. de Géogr.*, 1936, p. 512-518.
14. FAUCHER (D.). — « Le Bocage pyrénéen. » *Rev. géogr. des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1931.
15. GAUSSEN (H.). — *Végétation de la moitié orientale des Pyrénées. — Sol, climat, végétation*. Paris, 1926.
16. — « Sol, climat et végétation des Pyrénées espagnoles. » *Revista de la Academia de Ciencias de Zaragoza*. Zaragoza, 1935.
17. GORON (L.). — « La Barguillère : l'activité humaine. » *Rev. géogr. des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1931, p. 251-316.
18. LAURENT (A.). — « La Soulane de Biros. » *Rev. géogr. des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1934, p. 29-56 et 125-141.

19. LEFEBVRE (Th.). — *Les Modes de vie dans les Pyrénées atlantiques occidentales*. Thèse, Paris, 1934.
20. MADOZ. — *Diccionario geografico de España*. Madrid, 1845.
21. MAUREILLE (P.). — « La Vallée de Massat : étude de géographie humaine. » *Rev. géogr. des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1932, p. 415-465.
22. MONTARIOL (J.). — *La Race bovine saint-gironnaise*. Saint-Girons, 1927.
23. SORRE (M.). — *Les Pyrénées méditerranéennes*. Thèse, Paris, 1913.
24. YOUNG (A.). — *Voyages en Espagne et en Italie*. Trad. Lesage. Paris, 1865.

TABLE DES FIGURES ET DES PLANCHES

Figures.	Pages.
1. — Esquisse morphologique des vallées de la Noguera Pallaresa et du Salat	3
2. — Profil pluviométrique des Pyrénées le long des vallées de la Noguera Pallaresa et du Salat	5
3. — Tracé des routes carrossables à la fin du dix-neuvième siècle . .	7
4. — Les étapes de la construction des routes dans la vallée de la Noguera Pallaresa.	19
5. — Carte de densité des bovins au km ² dans la Conca de Tremp et la dépression périphérique.	30
6. — Carte de densité des ovins au km ² dans la Conca de Tremp et la dépression périphérique.	33
7. — Carte de la densité de population par km ² de terres arables dans la Conca de Tremp et la dépression périphérique	35
8. — Carte de la densité de population par km ² en 1865 dans la Conca de Tremp et la dépression périphérique	50
9. — Carte de la densité de population par km ² en 1930 dans la Conca de Tremp et la dépression périphérique.	52
10. — Carte montrant la répartition de la population dans une portion de la dépression périphérique d'après le recensement de 1369. . .	62

Planches.

- I. — Répartition des cultures de la Conca de Tremp et de la dépression périphérique Hors texte
- II. — Les Courants de transhumance estivale dans la vallée du Salat Hors texte
- III. — Fig. 1 : Carte montrant les variations du rapport bovins/habitants dans les communes des vallées du Salat et de la Noguera Pallaresa.
 Fig. 2 : Carte montrant les variations du rapport ovins/habitants dans les communes des vallées du Salat et de la Noguera Pallaresa.
 Fig. 3 : Carte montrant les variations du rapport ovins/bovins dans les communes des vallées du Salat et de la Noguera Pallaresa Hors texte

Planches.

Pages.

- IV. — Vallée du Salat. Hors texte
- Fig. 1 : Rapport entre les prés naturels fauchés et les terres labourées.
- Fig. 2 : Pourcentage de la superficie semée en blé par rapport à la superficie des terres labourées.
- Fig. 3 : Pourcentage de la superficie semée en pommes de terre par rapport à la superficie des terres labourées.
- Fig. 4 : Milliers de litres de lait par km².
- Fig. 5 : Carte de la densité de population par km², en 1930, dans la vallée du Salat.
- Fig. 6 : Carte de l'indice de dispersion de l'habitat.
-

Photos.

- I. — Gerri de la Sal et la vallée de la Pallaresa. 40
- II. — Le bassin glaciaire d'Esterri de Aneu, vu vers l'Est. 40
- III. — Le bassin d'Esterri de Aneu, vu vers l'Ouest 48
- IV. — « Pajar » et aire dans le hameau de Sentis 48
- V. — Vallée du Salat en aval de Couffens. 80
- VI. — Haut Salat : petite soulane du ruisseau d'Angouls 80
- VII. — Type de maison en longueur du Couserans 104
- VIII. — Type de maison en longueur du Couserans 104

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.	VII
------------------	-----

GÉNÉRALITÉS

Les éléments fondamentaux de contraste entre les deux versants . . .	I
--	---

PREMIÈRE PARTIE

Le Versant espagnol

CHAPITRE PREMIER. — Généralités

I. — Grandes divisions du relief et limites.	9
II. — Les principaux facteurs conditionnant la vie rurale	12
III. — Les régions naturelles	21

CHAPITRE II. — Les Genres de vie

I. — La Conca de Tremp	23
II. — La dépression périphérique	32
III. — Les vallées de la Zone Axiales	42

CHAPITRE III. — La Population

I. — La répartition de la population.	47
II. — L'habitat rural	52

DEUXIÈME PARTIE

Le Versant français

CHAPITRE PREMIER. — Généralités

I. — Les zones de relief et la distribution des terres cultivables. . .	65
II. — Répartition des pâturages et courants de transhumance. . . .	71
III. — Contrastes climatiques et limites de culture.	77

CHAPITRE II. — **Les Genres de vie ruraux**

I. — Les dépressions internes longitudinales. L'économie laitière. .	81
II. — Le versant nord du Massif de l'Arize et la Basse Vallée du Salat. .	94
III. — La zone des Petites Pyrénées : un type d'économie aquitain. .	99
IV. — Les vallées de la Zone Axiale	101

CHAPITRE III. — **La Population**

I. — L'habitat rural et la population	105
II. — La répartition de la population	109
CONCLUSION.	111
APPENDICE	114
BIBLIOGRAPHIE	115
TABLE DES FIGURES ET DES PLANCHES HORS TEXTE.	103

VU, LE 18 FÉVRIER 1937 :

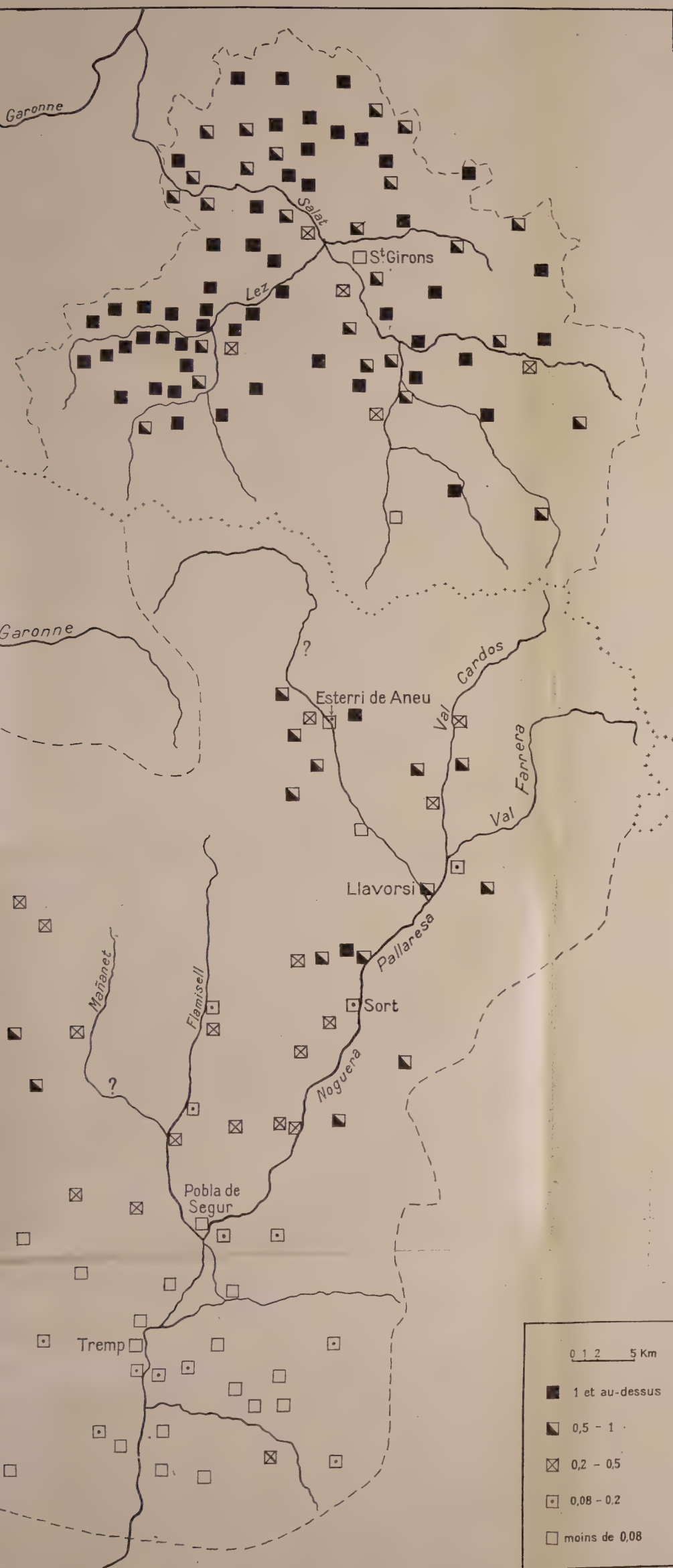
*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX,

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLÉTY.



Carte montrant les variations du rapport bovins/habitants, calculé pour chaque commune des vallées du Salat et de la Noguera Pallaresa

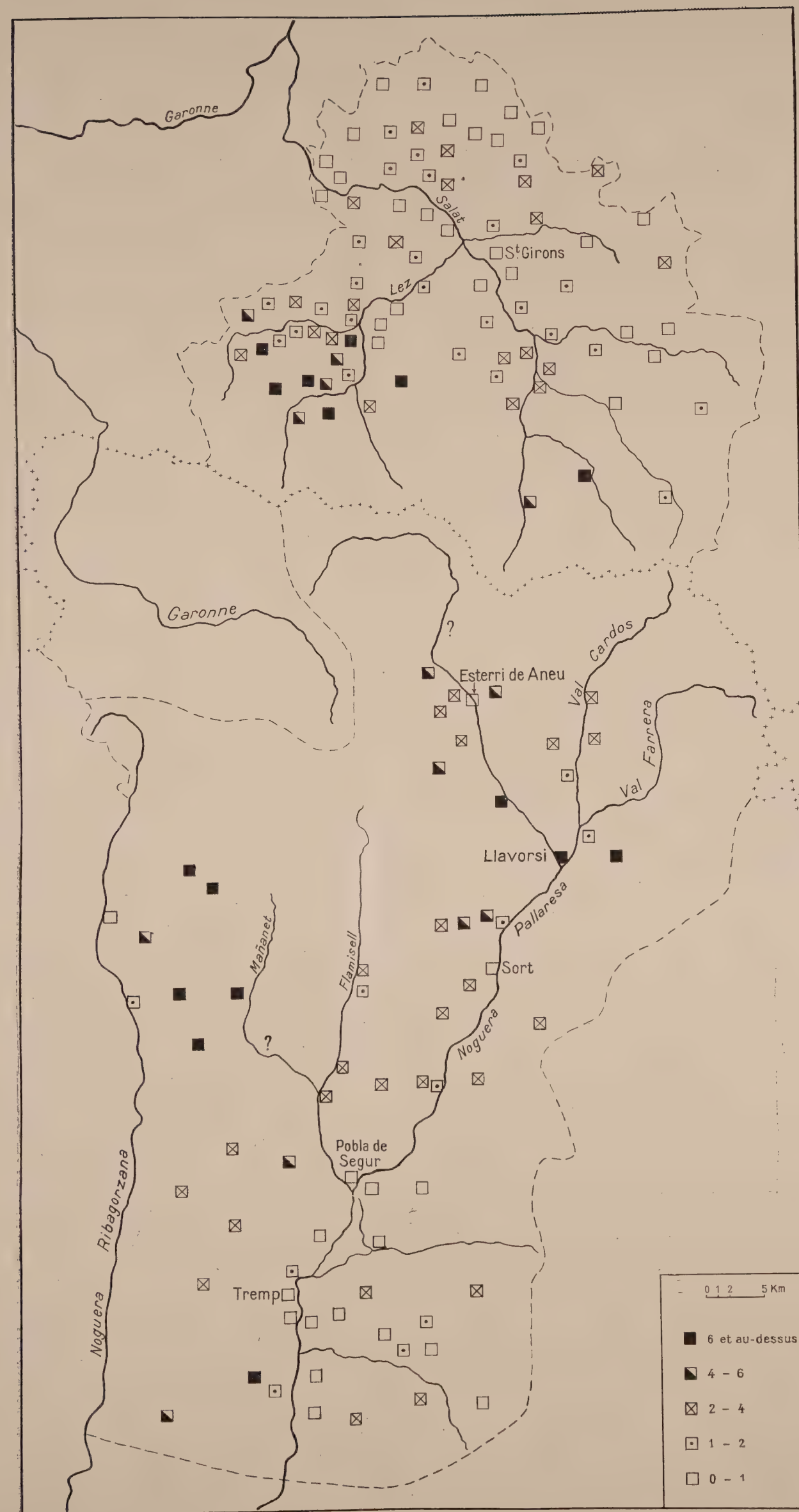


Fig. 2. — Carte montrant les variations du rapport ovins/habitants, calculé pour chaque commune des vallées du Salat et de la Noguera Pallaresa

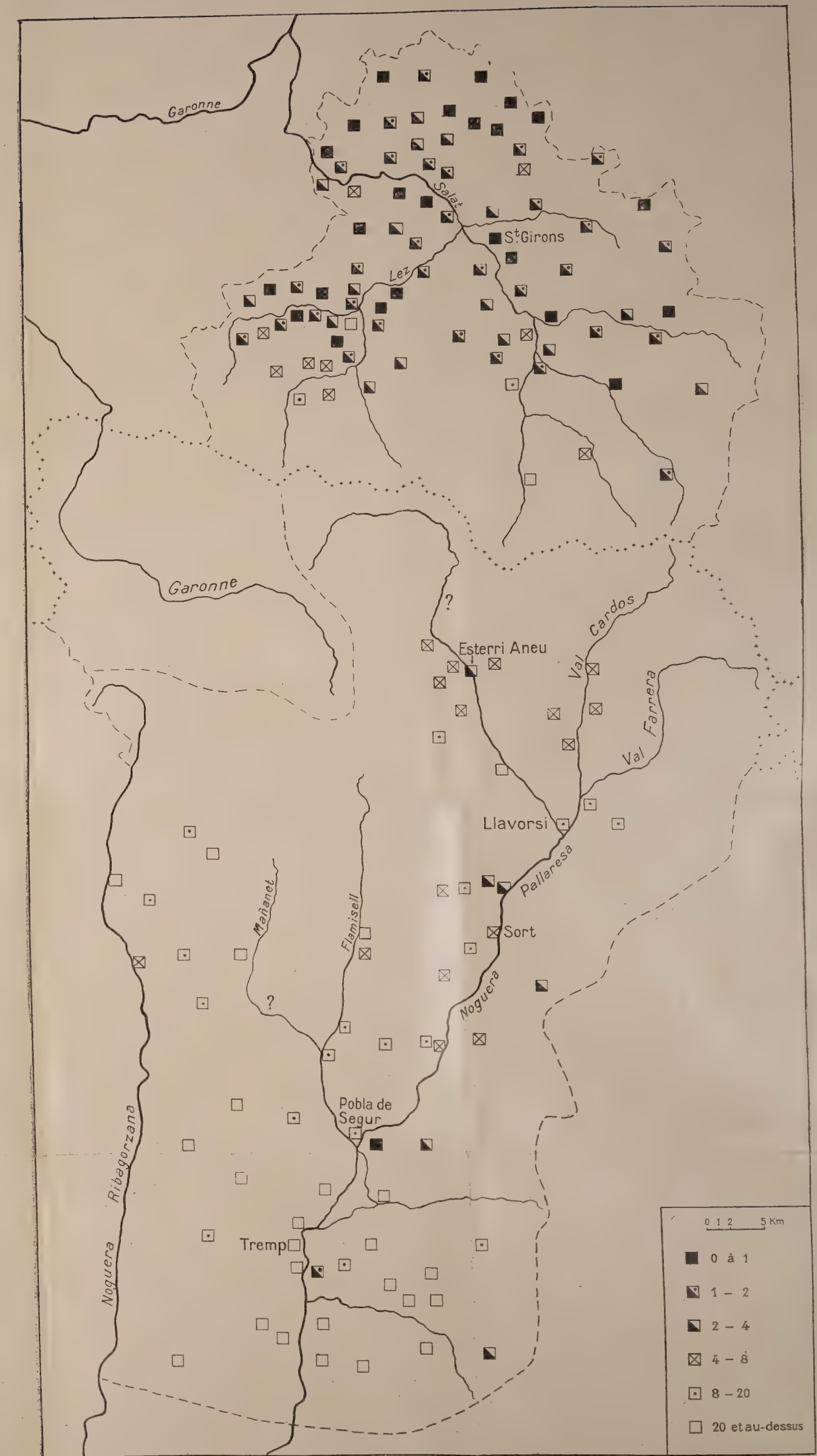


Fig. 3. — Carte montrant les variations du rapport ovins/bovins, calculé pour chaque commune des vallées du Salat et de la Noguera Pallaresa.

PLANCHE III

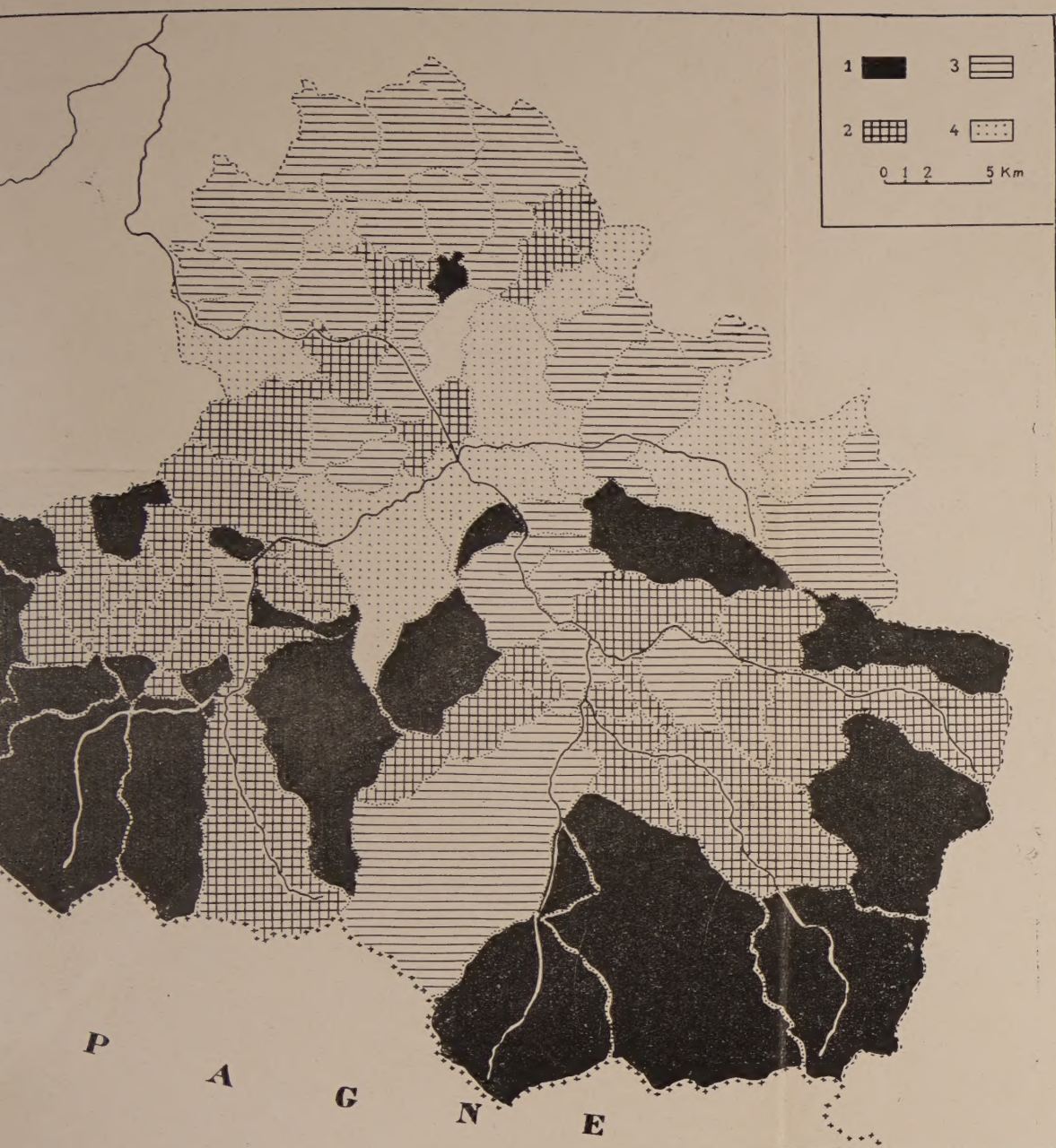


FIG. 1. — Rapport entre les prés naturels fauchés et les terres labourées.
1. Supérieur à 2. — 2. Entre 1 et 2. — 3. Entre 0,5 et 1. — 4. Inférieur à 0,5.

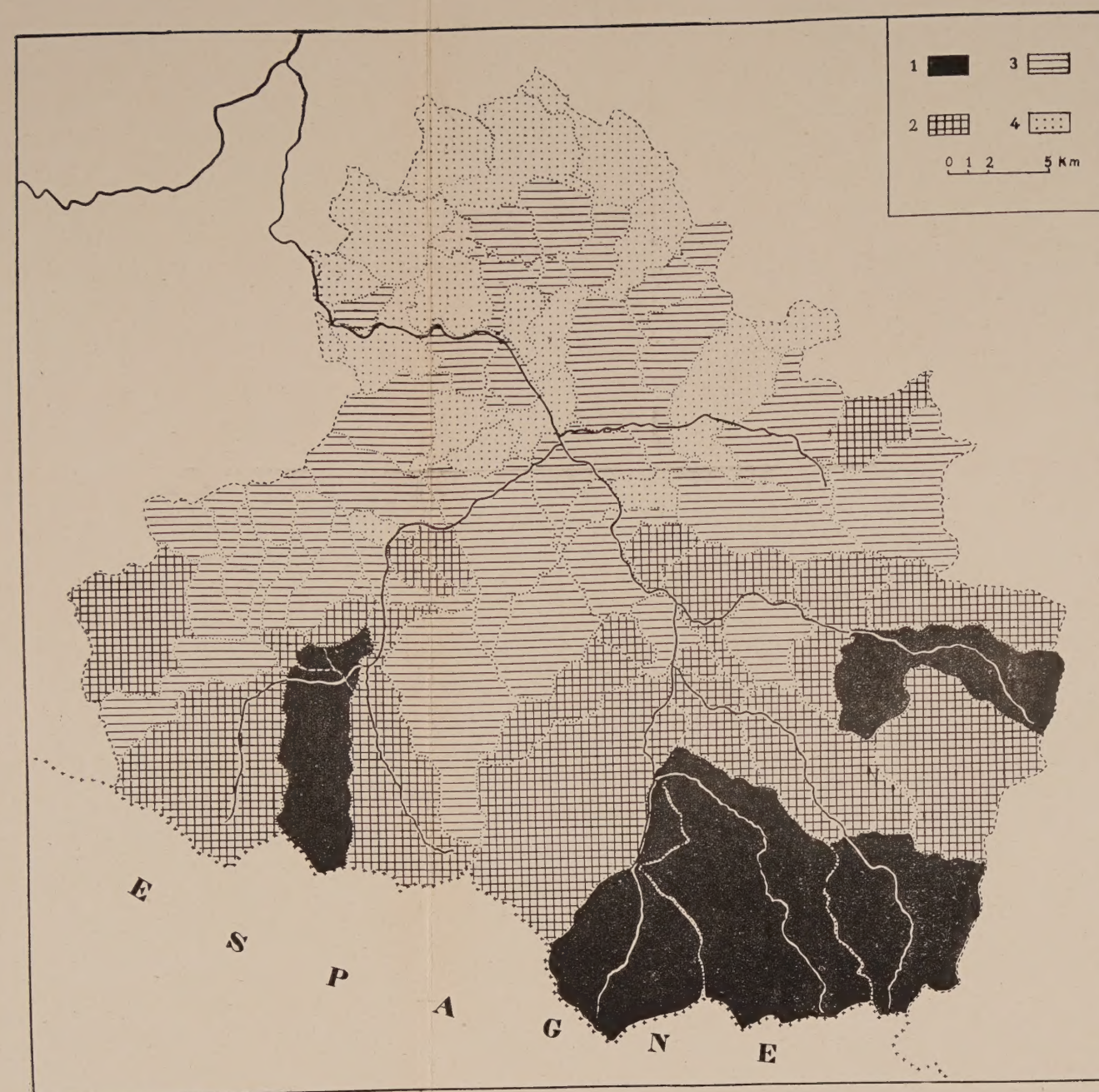


FIG. 3. — Pourcentage de la superficie semée en pommes de terre par rapport à la superficie des terres labourées.
1. Plus de 60 %. — 2. De 40 à 60 %. — 3. De 20 à 40 %. — 4. De 0 à 20 %.

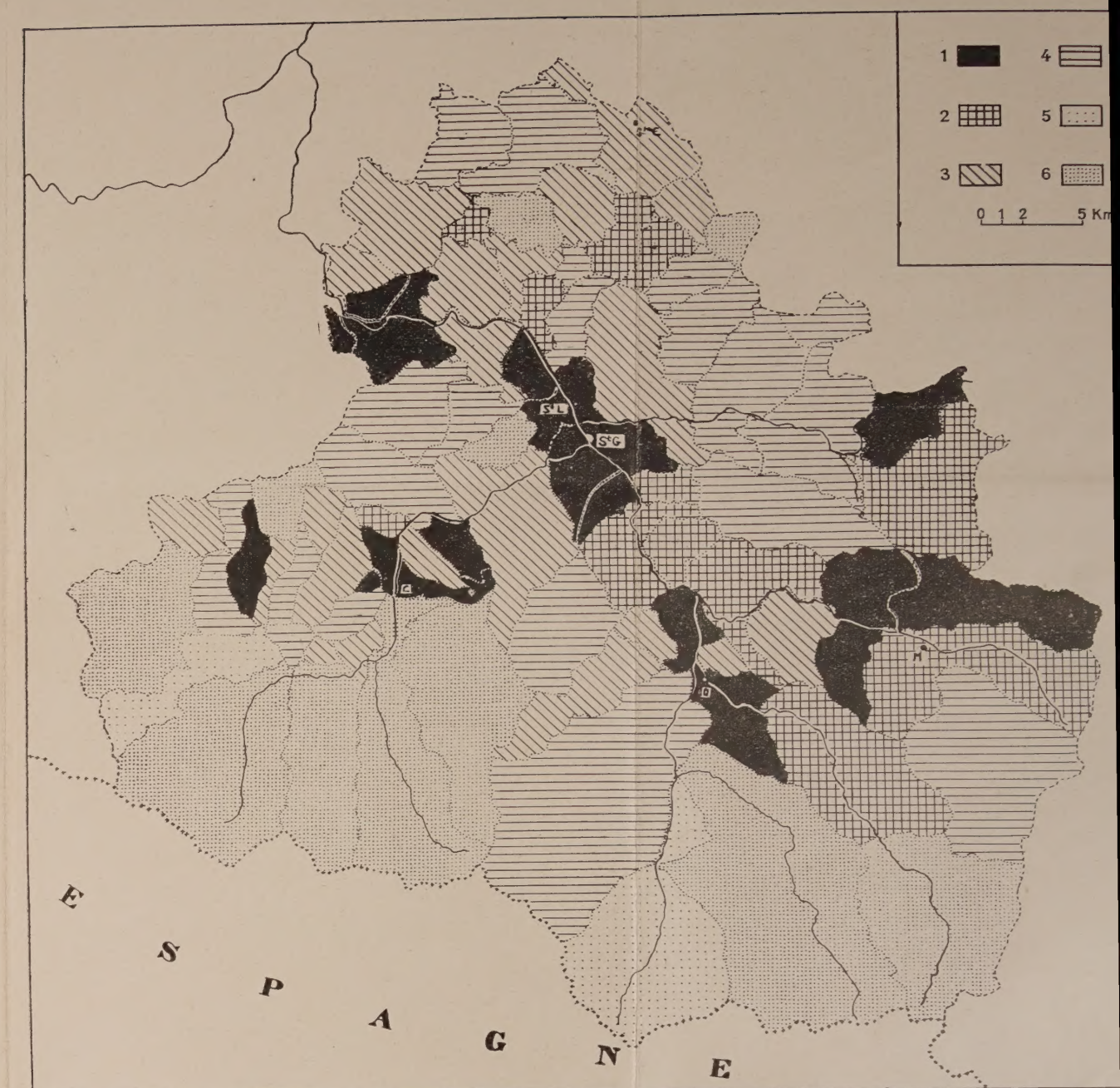


FIG. 5. — Carte de la densité de population par km², en 1930, dans la vallée du Salat.
1. Plus de 50 habitants au km². — 2. De 40 à 50 habitants au km². — 3. De 30 à 40 habitants au km². — 4. De 20 à 30 habitants au km². — 5. De 10 à 20 habitants au km². — 6. De 0 à 10 habitants au km².

